Niveau(x) d'enseignement: 9 Numéro EDUQ : 8470465
Centre d'intérêt: 910

Aubé, Michel.

Programme Vivre au masculin / Michel Aubé, Donald Millaire ; [responsable, Maurice Émond ; pour la] Commission scolaire des Mille-Iles, Service de l'éducation des adultes. -- Laval : Le Service, 1983.
308 f. en foliation multiple ; 28 cm.

ISBN 2-920586-07-6

Descripteur(s): *Homme *Psychologie *Comportement *Relations sociales *Sexualité *Sexisme *Famille *Violence *Travail *Éducation des adultes

Identificateur(s) de sujet: *Rôle sexuel *Paternité

Le cours "Vivre au masculin" se veut un outil de réflexion et de cheminement pour les hommes qui commencent à s'interroger sur ce qu'ils vivent en tant qu'hommes. Ce cours cherche toutefois à combiner un aspect de croissance personnelle en même temps que le développement d'attitudes collectives. Il se déroule sous la forme de rencontres où sont abordés différents thèmes relatifs à la condition spécifique des hommes en fonction des modules suivants: sexisme, travail et quotidien, relations entre hommes, paternité, sexualité, violence et famille. Les rencontres consistent surtout en exercices d'animation et en discussions. Le présent document comprend, pour chaque module, des textes d'information ou d'analyse qui servent de préparation ou de complément à ces exercices.

Type de document: d

EDUQ 8470465

Commission scolaire des Mille-Iles
Service de l'éducation des adultes

PROGRAMME
VIVRE AU MASCULIN

Michel Aubé
Donald Millaire

Laval, novembre 1983

EDUQ 8470465

Responsable: Maurice Emond
Conseiller pédagogique
Commission scolaire des Mille-Iles
Service de l'éducation des adultes
203 boulevard Sainte-Rose
Sainte-Rose, Laval H7L 1L5
(514) 625-6951

Dépôt légal: quatrième trimestre 1983
Bibliothèque nationale du Québec
ISBN: 2-920586-07-6

Commission scolaire des Mille-Iles
Service de l'éducation des adultes

PROGRAMME
VIVRE AU MASCULIN

Michel Aubé
Donald Millaire

Laval, novembre 1983

conception* : Michel Aubé
Donald Millaire

dactylographie et mise en page : Lise Lavoie
Madelaine Maltais
Jacqueline Marion

PROGRAMME

VIVRE AU MASCULIN

PRÉSENTATION
ET
MODULE D'ACCUEIL

Conception: Michel Aubé
Donald Millaire

REMERCIEMENTS

Les concepteurs tiennent à remercier les personnes suivantes pour leurs analyses et commentaires sur le contenu du cours: Louise Desmarais, Margot Dézilets, Jacques Doyon, Lucie Girard, France Gravel, Luc Grégoire, Claude Lacasse, Jocelyne Lapointe, Thérèse Leclerc, Andrée Matteau, André Michaud et Jules Sauvé.

Merci également aux participants de l'expérimentation du programme pour le partage de leur vécu et pour les suggestions qu'ils ont apportées pour la révision de la version préliminaire du cours.

Finalement, des remerciements particuliers doivent être adressés à Maurice Emond, conseiller pédagogique du Service de l'Éducation des adultes de la Commission scolaire des Mille-Iles, à Nicole Verret-Roy et à Jean-Marc Baril, de la Direction générale de l'Éducation des adultes du ministère de l'Education du Québec, pour leur encouragement et leur support tout au long de la réalisation de ce document.

Ce programme a été réalisé avec l'aide financière de la Direction générale de l'Éducation des adultes du ministère de l'Education du Québec.

LETTRE AUX PARTICIPANTS

Le cours "Vivre au masculin" se veut un outil de réflexion et de cheminement pour les hommes qui commencent à s'interroger sur ce qu'ils vivent en tant qu'hommes. Ce cours cherche toutefois à combiner un aspect de croissance personnelle en même temps que le développement d'attitudes collectives. En effet, chaque thème est abordé à partir du vécu des participants. Mais nous tenterons également de partager ensemble ce vécu en faisant ressortir, par l'échange, ce qui est commun à chacun. Nous pourrons peut-être dégager ainsi quelques-uns des mécanismes par lesquels la société, en fabriquant les hommes d'une certaine façon, réussit à maintenir des rapports inégaux entre les sexes, rapports qui entravent le développement des individus et de la société.

Le cours se déroule sous la forme de rencontres où sont abordés différents thèmes relatifs à la condition spécifique des hommes. L'analyse de cette condition nécessite donc une implication de la part des participants quant à l'expression du vécu et au partage de cette expérience avec les autres. C'est pourquoi les rencontres consistent surtout en exercices d'animation et en discussions. Divers textes d'information ou d'analyse servent de préparation ou de complément à ces exercices. A l'occasion, le participant sera également invité à intervenir dans son milieu ou encore à y chercher des informations complémentaires à celles qu'il aura tirées de son propre vécu.

A la fin de chaque rencontre, une activité de synthèse permet aux participants de consolider leurs acquis: ils en tireront ainsi les éléments d'une synthèse plus globale et collective qui sera reprise à la fin du cours.

... /

Vous trouverez, accompagnant cette lettre, le document du cours. Prenez-en sommairement connaissance. Vous devriez cependant, pour vous préparer à la première rencontre, lire attentivement l'introduction générale.

Au plaisir de poursuivre alors avec vous cette démarche.

Les animateurs du cours.

INTRODUCTION GÉNÉRALE ET PROBLÉMATIQUE DU COURS

C'est aux environs de 1978 que se forment, au Québec, les premiers groupes de discussion entre hommes ayant pour sujet la remise en question de la condition masculine (1). Ces groupes sont également en partie responsables de l'organisation de rencontres ou de colloques touchant les hommes et leur condition. Parallèlement à ces événements publics, quelques articles paraissent dans les journaux et les revues (2). En 1980-1981, trois livres, abordant divers thèmes sur la condition masculine, sont publiés par des maisons d'édition québécoises (3). Les médias électroniques toujours avides de nouveautés, consacrent diverses émissions à ce sujet. Si, au début, ce genre d'interrogation est surtout le fait de quelques marginaux, elle semble, avec le temps, susciter l'intérêt d'un plus grand nombre.

---

(1) Broué, Jacques, "Pour hommes seulement" dans Hervé De Fontenay, La certitude d'être mâle, Montréal, Editions Jean Basile, 1980.

(2) Ainsi en 1977-1978, Claude Laroche signe une chronique sur la condition masculine dans la revue Châtelaine.

(3) Boutot, Bruno, L'orgasme au masculin, Montréal, Editions Aurore l'Univers, 1980.

De Fontenay, Hervé, La certitude d'être mâle, Montréal, Editions Jean Basile, 1980.

Chabot, Marc, Chroniques masculines, Québec, Editions Pantoute, 1981.

Historiquement, cette remise en question découle directement des revendications féministes, qui interrogent chaque homme dans ses rapports quotidiens. Quoiqu'à un moindre niveau, les revendications des homosexuels ont également contribué à ébranler l'identité masculine et les images de virilité qui s'y rattachent. Pourtant, la réflexion des hommes ne s'appuie pas sur un mouvement de condition masculine, sans doute parce que les hommes ne sont pas dans une situation d'oppression. Dans les rapports entre les sexes, ce sont eux qui détiennent le pouvoir. Mais cette situation privilégiée, comme toute situation d'inégalité, est aliénante. A défendre ces privilèges, par exemple en s'engouffrant dans le travail ou en réprimant ses émotions pour obtenir plus d'efficacité et de contrôle sur lui-même et sur les autres, l'homme joue le jeu de forces économiques de production et de consommation qui lui sont extérieures, et il y sacrifie son identité. C'est autour de l'analyse de cette aliénation que reposent les interrogations sur la condition masculine.

Mais quels sont les hommes qui entreprennent une telle démarche? On y trouve des individus ébranlés par les revendications des féministes, qui s'identifient alors comme oppresseurs et qui en ressentent de la culpabilité. D'autres y cherchent des justifications aux avantages qu'ils détiennent et ne ressortent souvent de ces rencontres entre hommes que plus réactionnaires. D'autres encore y recherchent une nouvelle identité, une nouvelle façon de reprendre contact avec les femmes et peut-être une nouvelle forme de séduction.

Il y a aussi des individus qui sentent le besoin de quitter la problématique féministe pour identifier leurs propres aspirations. Plusieurs y viennent à la suite d'une rupture ou d'une situation de crise dans leur rapport amoureux qui leur fait prendre conscience, pour la première fois peut-être, des inégalités qui existent entre

hommes et femmes et des insatisfactions qui en découlent pour leurs conjointes. Cette remise en question est également suscitée par les enfants qui renvoient aux hommes, en raison de leur absence ou de leur carence émotive, des images pas toujours plaisantes. Finalement, de plus en plus d'hommes expriment leur insatisfaction quant aux relations compétitives, peu chaleureuses et souvent superficielles qu'ils entretiennent avec les autres hommes.

Quoi qu'il en soit, ces motivations s'interpénètrent et, ce qui est plus important, restent toujours imprégnées d'ambivalence. Bien des hommes ressentent un malaise depuis que les femmes ont commencé à identifier les causes et les conditions de leur oppression. Mais ils ne tiennent pas à recevoir d'eux-mêmes une image dévalorisante. Ils n'ont pas envie d'être coupés des femmes et des enfants. Mais ils ne sont pas intéressés non plus à renoncer facilement aux privilèges que la société leur a garantis. Pour sortir de ce dilemme, il faudrait que cette ambivalence soit clairement mise sur la table et que les hommes commencent à comptabiliser le prix qu'ils paient pour chacun de leurs privilèges.

Voilà, en somme, la problématique de ce cours. Elle repose sur le constat fondamental de <u>l'inégalité dans les rapports hommes/femmes</u> et cherche dans ce contexte, à mettre à jour le type d'aliénation qui caractérise le vécu des hommes. Elle postule également que toute l'organisation sociale contribue à cette aliénation en déterminant la distribution particulière du pouvoir et des privilèges dans la société et en conditionnant différemment les hommes et les femmes à conquérir ce pouvoir ou à le subir.

L'organisation pédagogique du cours découle de cette problématique. Il faut tout d'abord comprendre que cette réflexion en est encore à ses débuts et nous situer alors dans une attitude de recherche. L'interro-

gation sur notre condition d'homme doit commencer par s'enraciner dans notre vécu. Chacun aura donc à s'interroger sur ce qu'il vit lui-même au travail, dans sa famille, dans sa sexualité, dans ses rapports avec les femmes, avec les enfants et avec les autres hommes. Si le cours vise à produire un changement individuel dans l'un ou l'autre de ces aspects, il n'est cependant pas un cours uniquement centré sur la croissance personnelle. Comme les causes de l'aliénation masculine sont d'abord sociales, il faut également chercher des pistes de changement qui soient collectives. Si une pareille transformation doit d'abord s'appuyer sur des motivations individuelles, il est également important de partager ce vécu et ces motivations afin de les rendre collectifs. Des hommes qui échangent entre eux peuvent plus facilement réaliser que leur condition est le résultat de déterminismes culturels et socio-économiques. Autrement dit, l'identité des hommes est moins déterminée par des facteurs biologiques ou individuels que par les rôles et les stéréotypes que la société impose aux individus.

D'autre part les hommes, bien qu'ils aient le contrôle sur le discours et les médias, parlent en définitive très peu d'eux-mêmes, de leur vie intime, de leurs émotions, de leur sexualité. Des sujets comme la masturbation, l'impuissance, la jalousie, la crainte de l'homosexualité, les fantasmes de violence... ne sont habituellement pas abordés ou le sont d'une façon très différente, à l'intérieur d'un groupe mixte. Pour cette raison, le cours doit s'adresser uniquement aux hommes, quelle que soit leur orientation sexuelle. C'est un outil pour rassembler les hommes entre eux et les amener à explorer ensemble ce qui les conditionne.

Le cours consiste en un certain nombre de modules qui explorent, chacun, une facette de la condition des hommes: sexisme, travail et quotidien, relations entre hommes, paternité, sexualité, violence et famille.

Le module sur le sexisme sert surtout à présenter quelques outils d'analyse, comme les concepts d'oppression et d'aliénation. Le module travail et quotidien permet d'examiner à quel point la vie d'un homme est toute entière définie en fonction de son travail, habituellement aux dépens des relations qu'il vit dans son quotidien. Un autre module explore certaines caractéristiques des relations entre hommes: patterns de compétition, inhibition des émotions, crainte excessive de l'homosexualité. Le thème de la paternité est abordé aussi bien sous l'angle de la relation avec le père que de la relation avec les enfants. C'est aussi l'occasion d'interroger les hommes sur leur responsabilité à l'égard de la contraception en rapport avec leur désir d'enfants. Le module sur la sexualité interroge le vécu des hommes par rapport à leur corps, à leurs fantasmes et à leurs désirs. Il tente d'examiner comment les stéréotypes de performance sexuelle, par exemple, servent à véhiculer jusque dans le privé les conditionnements sociaux qui se retrouvent à l'extérieur dans le monde du travail. Un autre module dresse un véritable dossier sur la violence qui s'exerce dans le privé: viol, pornographie, femmes et enfants battus... Il cherche à dégager le rôle que joue cette violence dans les rapports entre les sexes. Le module sur la famille recoupe finalement tous les autres modules en faisant ressortir comment l'organisation sociale repose sur la distinction entre le privé et le public et comment les rapports de pouvoir qui existent entre les sexes se jouent d'abord et surtout dans le privé.

Un module d'accueil et un module synthèse encadrent ces modules thématiques. Le premier assure une prise de contact entre les participants et un partage des motivations qui les ont amenés à entreprendre une telle démarche. Le dernier fait le point sur les acquis des participants et sur les pistes d'intervention développées tout au long du cours.

Le patron de chaque module est également conçu en fonction de la problématique: on y trouve des textes, le plus souvent lus à domicile, fournissant des données factuelles et des éléments d'analyse. La majeure partie des rencontres consiste cependant en exercices de mise en situation destinés à faire jaillir le vécu, à stimuler l'échange et à dégager, à partir d'une analyse de l'aliénation masculine, des alternatives et des pistes collectives de changement. Une activité de synthèse permettant aux participants de consolider leurs acquis termine chaque rencontre.

Chacun des modules reprend donc à son compte la problématique de base: explorer à travers chaque thème comment se maintient l'inégalité entre les sexes et comment la condition masculine s'en trouve spécifiquement affectée. Si le cours permet d'élucider quelques-uns de ces rouages, il aura au moins fourni aux hommes quelques outils pour identifier les conditions de leur propre aliénation et pour commencer à s'en libérer.

MODULE - ACCUEIL

Exercice: Contact

Exercice: Pourquoi on est là ...?

Synthèse

Une caractéristique importante de ce cours, c'est que l'interrogation sur la condition masculine se construit à partir du vécu. Or, les hommes entre eux restent passablement silencieux sur ce vécu. Dans un premier exercice, nous allons d'abord prendre contact avec les autres en nous présentant simplement tels que nous nous percevons. Tout en nous permettant d'entrer en relation les uns avec les autres, cet exercice va déjà nous permettre d'examiner certaines facettes de notre identité masculine: quelle image nous projetons de nous-mêmes, ce que nous sommes intéressés à savoir au sujet des autres hommes, quels types d'interaction nous entretenons le plus souvent avec eux.

EXERCICE: contact

Vous vous regroupez deux à deux, de préférence avec quelqu'un que vous ne connaissez pas. Il s'agit, pendant une dizaine de minutes, de vous présenter l'un à l'autre. Ensuite, devant le groupe, chacun devra présenter aux autres la personne qu'il vient de connaître.

EXERCICE: pourquoi on est là ...?

Nous nous sommes présentés. Dès ce premier contact, nous avons observé comment certains éléments de notre vie envahissent tout le reste au point qu'ils nous tiennent lieu d'identité, au point qu'ils nous empêchent peut-être de développer d'autres aspects de notre personnalité. Or, c'est souvent en identifiant des sources d'insatisfaction de ce genre que des hommes commencent à questionner leur condition. C'est peut-être le moment de mettre en commun ici les motivations qui ont pu vous décider à entreprendre une telle démarche.

1. Essayez de retracer dans votre vie le ou les événements récents qui vous ont amené à vous interroger sur la condition masculine, et à vous inscrire à un tel cours. En effet, on ne s'interroge pas là-dessus un beau matin, simplement par principe. La plupart du temps, il s'agit d'un événement significatif qui est vécu en terme de malaise ou d'insatisfaction.

   Exposez simplement au groupe de quel événement il s'agit dans votre cas, en essayant d'exprimer également comment vous vous êtes senti à ce moment.

2. Si cet événement vous a amené à vous interroger sur la condition masculine, c'est que vous avez dû établir un lien quelconque entre les insatisfactions éprouvées et le fait que vous soyez un homme.

   Pouvez-vous formuler ce lien aux autres?

3. Vous êtes donc en mesure d'identifier plus clairement vos motivations à l'endroit d'un tel cours. Essayez de les exprimer devant le groupe sous la forme d'un ou de plusieurs objectifs que vous visez par votre participation à ce cours.

SYNTHESE

1. Si vous deviez résumer ce soir à quelqu'un ce que vous avez retenu de ce module comment le formuleriez-vous?

2. Formulez au moins une façon concrète de traduire dans vos attitudes, dans vos comportements ou dans des actions collectives, les réflexions que suscite en vous ce module:

PROGRAMME
VIVRE AU MASCULIN

MODULE - RELATIONS ENTRE HOMMES

Conception: Michel Aubé
Donald Millaire

REMERCIEMENTS

Les concepteurs tiennent à remercier les personnes suivantes pour leurs analyses et commentaires sur le contenu du cours: Loûise Desmarais, Margot Dézilets, Jacques Doyon, Lucie Girard, France Gravel, Luc Grégoire, Claude Lacasse, Jocelyne Lapointe, Thérèse Leclerc, Andrée Matteau, André Michaud et Jules Sauvé.

Merci également aux participants de l'expérimentation du programme pour le partage de leur vécu et pour les suggestions qu'ils ont apportées pour la révision de la version préliminaire du cours.

Finalement, des remerciements particuliers doivent être adressés à Maurice Emond, conseiller pédagogique du Service de l'Éducation des adultes de la Commission scolaire des Mille-Îles, à Nicole Verret-Roy et à Jean-Marc Baril, de la Direction générale de l'Éducation des adultes du ministère de l'Education du Québec, pour leur encouragement et leur support tout au long de la réalisation de ce document.

Ce programme a été réalisé avec l'aide financière de la Direction générale de l'Éducation des adultes du ministère de l'Education du Québec.

MODULE - RELATIONS ENTRE HOMMES

Quelques modes d'interaction entre hommes
Questionnaire (à domicile)

Une pratique de l'affrontement

Le silence sur soi: un long apprentissage
Exercice: Tel que je suis

L'homophobie: la peur de la tendresse
Exercice: Le trouble-fête

Mythes et réalités

Réapprendre à toucher
Exercice: Massage ou message?

Synthèse

Dans une société où est maintenue l'inégalité entre les sexes, où les hommes sont entraînés à la compétition et à la conquête du pouvoir, où les rapports d'affection et de tendresse sont relégués dans le privé, il n'y a pas seulement les rapports entre hommes et femmes qui soient affectés, mais aussi les rapports des hommes entre eux. En effet, l'une des composantes importantes de l'aliénation masculine, c'est la difficulté, sinon l'incapacité, à développer des relations profondes et chaleureuses avec d'autres hommes. Or nous pensons que cet aspect caractéristique du comportement des hommes est également indissociable du type de sexualité qu'ils vivent, de leur rapport à la tendresse et à l'abandon, de leur difficulté à parler d'eux-mêmes et à vivre leurs émotions, de leur quasi-incapacité finalement à être proches des enfants.

Dans ce module, nous allons examiner ensemble quelques-unes des formes que prennent les interactions entre hommes. Nous allons interroger le silence des hommes sur leur vie émotive et chercher les raisons de ce silence. Nous allons finalement examiner l'homophobie qui nous caractérise tous, cette peur excessive de l'homosexualité masculine et du contact entre hommes, qui n'est peut-être au fond que la peur de la tendresse.

QUELQUES MODES D'INTERACTION ENTRE HOMMES

De quelles façons entrez-vous en contact avec les autres hommes? Le questionnaire suivant vise à faire ressortir quelques aspects de vos interactions avec les hommes. Répondez-y pour vous-mêmes, à domicile, le plus directement possible. Les réflexions suscitées par ces questions serviront de préparation à la prochaine rencontre.

QUESTIONNAIRE (à domicile)

1. Pouvez-vous passer une soirée avec un autre homme sans lui demander ce qu'il fait dans la vie, quelle est sa formation ou comment va son travail?

2. Qu'est-ce qu'il vous intéresse de savoir à propos d'un autre homme?

3. Qu'estimez-vous savoir "profondément" de l'homme que vous connaissez le mieux?

4. De quoi parlez-vous, à propos de vous, lorsque vous ne parlez pas de votre travail?

5. Lorsque vous parlez de vous, cherchez-vous surtout à ce que l'on vous apprécie et vous admire, ou cherchez-vous d'abord à vous faire connaître tel que vous êtes?

6. Acceptez-vous facilement qu'un homme qui vous est proche (frère, beau-frère, collègue, voisin, ami...) soit, ou paraisse, meilleur que vous?

7. Connaissez-vous beaucoup d'hommes qui soient capables d'exprimer leurs émotions, ce qu'ils ressentent vraiment?

8. Vous est-il arrivé de vous confier à un autre homme, par rapport à vos sentiments ou à vos émotions?

9. Que ressentez-vous par rapport à un homme qui pleure, ou qui exprime ses inquiétudes et ses émotions en votre présence? En public?

10. Vous est-il souvent arrivé de parler avec vos enfants de leurs émotions? de vos émotions? de leur sexualité? de la vôtre?

11. Pouvez-vous facilement toucher d'autres hommes pour leur témoigner votre affection, pour les encourager, les consoler, les réconforter?

12. Vous arrive-t-il souvent de prendre et de caresser vos enfants pour leur témoigner votre affection, pour les encourager, les consoler, les réconforter?

A partir des réponses que vous avez apportées à ces questions, avez-vous l'impression que vos relations avec les hommes sont satisfaisantes?

Quels liens établissez-vous entre ce type de relation et d'autres aspects de votre condition masculine que vous aimeriez transformer?

UNE PRATIQUE DE L'AFFRONTEMENT

Dans les conversations entre hommes, les sujets qui sont le plus fréquemment abordés sont certainement: le travail, la politique, les sports, les voitures... Ces quelques mots circonscrivent assez bien, à eux seuls, l'univers masculin. Ce qui est remarquable, c'est que ces thèmes concernent très peu la vie intérieure ou émotive des hommes, et qu'ils constituent par ailleurs des lieux importants de compétition. De fait, à travers chacun de ces sujets, il est surtout question de production, d'efficacité, de réalisation, de performance... Bien sûr, les femmes constituent également un thème important des conversations entre hommes, mais, encore là, on retrouve souvent, et en particulier autour des propos de séduction, les mêmes patterns de compétition, de contrôle et de pouvoir.

> "La compétition est [ainsi] le mode principal des rapports des hommes entre eux - d'une part parce qu'ils ne savent pas communiquer autrement, mais aussi plus profondément parce que c'est une manière de se prouver, et de prouver aux autres, que l'on possède les principales qualités masculines, à savoir une ferme résolution et la capacité de dominer" (1).

Mais il n'y a pas que le contenu des échanges entre hommes qui reflète cette attitude d'affrontement. Leurs conversations se caractérisent également par le niveau de langage utilisé. En effet, ce langage se donne souvent une allure "rationnelle", par le recours à l'argument logique, à la démonstration, par l'énumération de faits "objectifs", par la recherche de l'efficacité. Ce discours rationnel devient ainsi un instrument de contrôle. Il permet de baliser le contenu de la conversation, de contrôler ce qui va pouvoir être dit. Parfois, il peut même contraindre "l'adversaire", forcer sa conviction et son assentiment.

---

(1) Feigen Fasteau, Marc, Le robot mâle, Paris, Denoël-Gauthier, 1980, p. 24.

Ce qui est également frappant dans les conversations entre hommes, c'est qu'elles sont presque totalement dénuées d'émotions. Le chagrin, la tendresse, la crainte, l'angoisse... y sont habituellement tenus à l'écart. Et même si une émotion arrive à transparaître dans le ton, elle est en général ignorée par l'interlocuteur! Les échanges sur une base émotive sont plutôt rares entre hommes: en effet, à moins d'être ivres, les hommes se confient très peu entre eux. Dans les moments difficiles, ils cherchent plus volontiers un confident féminin. Si d'aventure un homme se confie à un autre homme, il s'en tient le plus souvent aux événements extérieurs. Ainsi il dira peut-être: "Ma femme m'a quitté", mais très difficilement quelque chose de plus senti comme: "Ça me fout à terre, j'en ai des nausées, j'ai peur de sortir de chez moi, je suis malheureux à mourir, j'ai peur de me retrouver tout seul..." On retrouve une attitude semblable à propos du contact physique. Une poignée de main bien ferme, une bonne tape dans le dos, un rire gaillard: tels sont les gestes de retrouvailles ou d'adieu, même entre grands amis qui se quittent pour longtemps. Les gestes doux, les caresses, les étreintes ou les larmes sont bannis, comme par une entente tacite. Ce contrôle sur soi, nécessaire dans un rapport compétitif, a été inculqué à l'homme dès sa petite enfance.

LE SILENCE SUR SOI: UN LONG APPRENTISSAGE

Très tôt on a dit au petit garçon qu'il ne fallait pas pleurer, qu'il fallait être fort, taire ses douleurs et ses émotions. A cet égard, notre père fut notre premier modèle, et sans doute le plus efficace. Roger Lemelin traduit bien ce type de relation dans un article qu'il écrivait à la suite de la mort de son père:

> "Dans mon enfance, nous ne parlions pas beaucoup [...] Il [mon père] endurait les pires épreuves sans la moindre plainte [...] Il ne m'a jamais fait de compliments [...] Quand maman est décédée [...] il semblait en vouloir à ceux qui pleuraient devant lui aux funérailles" (2).

Cet article, en se terminant de la façon suivante, continue de rendre hommage au silence du père:

> "Il nous a laissé une grande fortune: l'exemple d'une vie marquée par un indéfectible sens de l'honneur".

Mais dans quelle prison cet honneur muet nous enferme-t-il? Faudrait-il continuer ainsi à perpétuer le silence et y enfermer, génération sur génération, la vie émotive des hommes? Car c'est d'abord de cette façon, en intégrant ce premier modèle, que nous avons appris à refouler nos émotions. En outre, à travers ce silence, nous n'avons pas appris à développer d'habiletés pour exprimer les nuances de nos sentiments, de sorte que, même lorsque nous ne les réprimons pas, nous arrivons difficilement à traduire ce que nous ressentons.

---

(2) Lemelin, Roger, "Mon père est mort", La Presse, 11 octobre 1980.

EXERCICE: *Tel que je suis*

Cet exercice vise à explorer des modes de présentation qui ne soient pas axés sur le travail ou la performance, mais plutôt sur des événements de votre vie émotive.

En 2 ou 3 minutes, vous devez vous présenter au groupe en racontant un événement réel de votre vie. Cet événement:

- doit nécessairement traduire une émotion;
- doit faire apparaître une caractéristique importante de votre personne (par exemple, si vous êtes particulièrement agressif ou colérique, raconter l'une de vos "crises" peut constituer un bon choix);
- ne doit en aucun cas rapporter l'une de vos performances ou de vos réalisations;
- doit être absolument étranger au domaine de votre travail (même s'il y a des événements "émotifs" au travail!).

Après la présentation de chacun, prenez le temps de réexaminer en groupe:

- Pourquoi il est difficile de se présenter de cette façon.
- Combien il est difficile pour les hommes de se "penser" en dehors de leur sphère de travail.
- Pourquoi les hommes ont plus de difficultés à parler de ce qu'ils ressentent que de ce qu'ils font.

L'HOMOPHOBIE: LA PEUR DE LA TENDRESSE

Qu'y a-t-il pourtant derrière cette pudeur à l'expression de sentiments entre hommes? Lorsque nous acceptons de nous confier, c'est en général à des femmes. Pourquoi écoutons-nous plus facilement leurs confidences et plus difficilement celles des hommes? Pourquoi pouvons-nous prendre une femme dans nos bras pour la consoler, alors que cela est si difficile entre hommes?

Parce que, même avec notre père, nous n'avons pas appris à le faire? Et pourquoi était-ce "interdit" alors? Parce que nous avons appris à être protecteurs plutôt que protégés? Parce que, conformément à ce rôle, nous n'osons pas dévoiler la moindre faiblesse en présence des autres hommes? Ou peut-être aussi, parce qu'au fond nos gestes de tendresse sont souvent intéressés et constituent en fait l'expression, inavouée, d'un désir?

Or, ces questions en soulèvent bien d'autres quant à l'expression de la tendresse masculine, questions qui sont fondamentales pour l'analyse de la condition masculine. Est-ce à dire, par exemple, que nous utilisons notre "protection" pour séduire les femmes et ainsi obtenir leurs faveurs? Ou encore cela signifie-t-il qu'il doive nécessairement exister une certaine inégalité entre les êtres pour que s'expriment la tendresse et le désir?

De fait, les hommes qui s'expriment de la tendresse ne sont pas considérés sur le même pied que les autres hommes; ils sont généralement suspects, mal vus: ce sont des "tapettes", des "femmelettes", des "efféminés"... N'est-il pas étrange d'ailleurs que ces termes combinent si allègrement féminisation et mépris? Or ce mépris n'est-il pas simplement l'expression de notre angoisse par rapport à l'homosexualité, de notre homophobie?

L'homophobie désigne en effet cette peur que nous avons pour la plupart, par rapport à l'homosexualité, une peur qui se traduit par du malaise en présence d'homosexuels, (3) par des moqueries souvent méprisantes à leur endroit, parfois même par des comportements agressifs. Mais elle se vit aussi, et peut-être surtout, comme une inquiétude fondamentale sur nous-mêmes et sur notre propre orientation sexuelle!

En effet, ce n'est pas seulement au travail ou dans la pratique du sport que les hommes sont en compétition, ils le sont aussi par rapport à leur propre virilité. Nous avons tous quelque chose à prouver là-dessus!

> "La peur d'être pris pour un homosexuel ... c'est la plus grande terreur de l'homme hétérosexuel ... Passer pour un homosexuel, c'est voir détruire d'un seul coup toute sa prétention à l'identité masculine: c'est comme si l'on détruisait les fondations d'un immeuble. C'est se voir exposé à l'ostracisme allant de la tolérance polie au dégoût violent de ses amis et de ses collègues. Un homme peut se voir étiqueté homosexuel sans avoir "commis" d'actes sexuels explicites, tout simplement parce que certains aspects de sa personnalité ne correspondent pas au stéréotype mâle. Toucher un autre homme, quand ce n'est pas pour lui serrer la main, ou dans un moment d'émotion intense, est un acte tabou. Les femmes peuvent s'embrasser

(3) ... Ou même simplement à en voir en spectacle. Ainsi, en juillet 1981 la pièce de Michel TRemblay, La Duchesse de Langeais, qui relate les déboires amoureux d'un homosexuel, est retirée de l'affiche du théâtre d'été du Manoir Richelieu parce que des clients se seraient déclarés "scandalisés et offusqués par certains gestes et certaines répliques de la pièce".
Dassylva, Martial, "La Duchesse de Langeais retirée de l'affiche sous les pressions de la clientèle et de la direction du Manoir Richelieu", La Presse, 15 juillet 1981.

quand elles se rencontrent, mais un homme se sent mal à l'aise quand un ami, même très proche, le prend dans ses bras. Le geste peut être mal interprété par les autres; et pis encore, que se passerait-il si l'on ressentait à ce moment le moindre plaisir sensuel"? (4)

A cet égard, il est sans doute intéressant de remarquer que l'homophobie est beaucoup plus vive chez les hommes, vis-à-vis des homosexuels, que chez les femmes, vis-à-vis des lesbiennes. En outre, il est probable que cette peur de l'homosexualité entraîne plusieurs autres traits du comportement masculin:

- Le silence affectif entre père et fils dont il a été question plus haut est un premier exemple, le premier que nous avons vécu. Ce silence affectif, nous le répétons à notre tour avec nos propres fils.

- Par crainte d'en faire des "tapettes", nous avons également tendance à pousser nos garçons vers des activités de compétition et de prestige (sports, études, affaires) plutôt que vers des activités (artistiques, par exemple) qui développent chez eux d'autres aspects comme leurs émotions, leur sensibilité...

- L'espèce de rudesse maladroite que les hommes ont entre eux (poignée de main à se faire craquer les doigts, tape dans le dos, frottement vigoureux de la tête entre sportifs, jeux de force...) traduit à la fois leur envie de se toucher mais d'une façon qui ne laisse pas d'équivoque.

- L'incapacité qu'ont les hommes à se confier et à se consoler entre eux, ou simplement à se témoigner de l'affection, exprime encore ce même tabou qui existe entre eux à propos de l'homosexualité.

---

(4) Feigen Fasteau, Marc, op. cit., p. 28-29.

- Les blagues entre hommes sur les femmes sont souvent une façon de se rassurer sur leurs orientations sexuelles respectives.

- De même l'agression, verbale ou physique, vis-à-vis des homosexuels vise à nous rassurer sur notre propre hétérosexualité, ne serait-ce qu'en nous méritant la complicité des autres hétérosexuels. Hypothèse: plus notre malaise est grand par rapport à notre propre orientation sexuelle, plus l'affirmation que constitue notre agression doit être violente!

- Ce besoin d'affirmer son hétérosexualité et sa virilité peut dégénérer en démonstration de force et en escalade de violence souvent dirigées alors vers des femmes et des enfants (viols et agressions sexuelles).

- L'inquiétude des hommes par rapport à leur puissance sexuelle ne relève-t-elle pas du même phénomène? La virilité, ça doit nécessairement se prouver par la performance. Nous nous inventons alors des prouesses sexuelles et nous allons parfois jusqu'à invoquer les enfants que nous avons pour que nos camarades n'aient pas de doutes là-dessus...

- N'est-il pas étonnant que la virilité soit ainsi d'une certaine façon identifiée à l'érection... et à la pénétration? Pourquoi par exemple, traite-t-on les homosexuels "d'enculés"? Est-ce si méprisable d'être pénétré? Cette attitude vis-à-vis les homosexuels n'en dit-elle pas long sur la façon dont, au fond, nous considérons les femmes?

- Il faut alors reconnaître que le mépris à l'endroit du désir homosexuel entraîne au moins une certaine ambivalence sinon carrément du mépris à l'égard de notre corps? Par exemple, trouverions-nous repoussant d'être caressé par un autre homme? Si oui, cela veut-il dire que nous considérons comme repoussant le corps de l'homme?

- Notre propre corps? Comment une femme peut-elle aimer notre corps d'homme? A supposer que nous méprisions un homme qui caresserait notre corps, comment considérions-nous une femme qui caresse notre corps?

Ces comportements nous sont familiers et ils attestent bien du malaise qui existe en chacun de nous. Mais il y a pire! L'inquiétude à l'endroit des homosexuels est de fait si vive que la société exerce sur eux une véritable répression.

- Ainsi, entre février 1975 et 1976, dans une espèce de "nettoyage pré-olympique", la police de la CUM effectue une quinzaine de descentes dans les bars, les saunas et les toilettes de la ville, arrêtant plus de 250 homosexuels. Dans les saunas, les policiers préférèrent défoncer les portes des chambres à coups de hache, bien que des passe-partout aient été mis à leur disposition (5).

- De même, dans la nuit du 21 octobre 1977, des policiers armés de mitraillettes font irruption au TRUXX CRUISING BAR de la rue Stanley, et y arrêtent 145 personnes (6).

---

(5) Sylvestre, Paul-François, Les homosexuels s'organisent, Montréal, Editions Homeureux, 1979, p. 141,143.

(6) Ibid., p. 145.
Voir aussi: "Dossier: Truxx, Sauna David", Le Berdache, mai 1980, p. 31-38.

- Plus récemment, le scénario est répété, alors que le soir du 23 avril 1980, peu avant les Floralies, les policiers effectuent une descente au SAUNA DAVID, et y arrêtent 59 personnes (7). Ces deux dernières descentes ont donc donné lieu, en moins de 2 ans et demi, à plus de 200 arrestations!

Un tel harcèlement et un tel niveau de violence indiquent que l'homosexualité constitue une menace réelle pour l'ordre établi. Mais de quelle façon?

Le tabou de l'homosexualité, c'est en fait le tabou de la tendresse gratuite. Le système social actuel ne permet pas que l'on se donne du plaisir, si cela ne sert pas la production. En célébrant le plaisir en soi, et non à des fins "sociales" de reproduction, l'homosexualité menace la famille et sa raison d'être.

La répression à l'endroit de l'homosexualité nous fait peut-être alors réaliser à quel point les normes sociales aussi bien que religieuses encadrent notre sexualité au profit de la production et de la consommation. L'une des fonctions de la famille n'est-elle pas justement de baliser le désir sexuel et de le maintenir dans des cadres socialement contrôlables? Ces besoins sont alors réduits au minimum et satisfaits simplement, de telle sorte que l'on puisse se consacrer pleinement à son travail (8)!

---

(7) "Les gais dénoncent la répression policière", Le Soleil, 26 avril 1980.

Basile, Jean, "La chasse aux homosexuels", Le Devoir, 28 avril 1980.

"Dossier: Truxx, Sauna David", Le Berdache, mai 1980, p. 31-38.

(8) Que l'on songe par exemple à la répression qui existe, par rapport à la sexualité, sur des chantiers comme celui de la Baie James.

EXERCICE: Le trouble-fête

Comment défaire en nous cette peur de l'homosexualité? Peut-être en commençant par verbaliser la façon dont nous ressentons ce malaise: comment s'exprime notre inquiétude, quelles défenses invoquons-nous? L'exercice suivant vise à faire expliciter, sous forme de jeu de rôle, diverses formes de résistances devant l'homosexualité.

Il y a 6 rôles à tenir. Pour la discussion ultérieure, il est cependant important qu'il reste au moins quelques participants comme observateurs.

Six hommes partagent un appartement:

- Le premier est homosexuel. Il a invité son amant à passer la fin de semaine chez lui, et il en informe ses compagnons.
- Le second, très "psychologue", essaie de l'"aider" en lui donnant des conseils, et en diagnostiquant la cause probable de son homosexualité.
- Le troisième est gêné d'apprendre qu'il a un compagnon homosexuel. Il dit qu'il ne le condamne pas, mais estime que ce qui est correct et normal, c'est l'hétérosexualité.
- Le quatrième est choqué de savoir qu'une "tapette" habite avec lui et réagit violemment.

- Le cinquième, visiblement mal à l'aise, blague constamment sur le sujet. Il lui fait des clins d'oeil, demande s'il ne va pas essayer de le séduire, demande lequel des amants "fait la femme"...

- Le dernier est un ami de longue date de l'homosexuel. Il connaissait déjà sa situation, en a souvent parlé avec son ami, et il est toujours à l'aise avec lui.

De retour en groupe, il peut être intéressant d'examiner:

- Avec quelle facilité chaque participant a intégré son rôle, et ce qu'il en a ressenti.

- Quels stéréotypes sur l'homosexualité sont ressortis de la mise en situation.

- Comment cette expérience a influencé les sentiments et les attitudes des participants envers l'homosexualité.

MYTHES ET REALITES

Lorsqu'une réalité nous menace et qu'elle remet en question notre façon de vivre, nous sommes facilement réceptifs aux arguments qui la condamnent. Cela nous dispense souvent de rechercher en nous, ou ailleurs, les véritables causes de notre angoisse. C'est d'ailleurs ainsi que s'acquiert le sexisme car il est plus facile d'accepter des idées toutes faites et des préjugés sur les hommes et les femmes, que d'envisager entre eux des rapports nouveaux mais plus égalitaires. Il en est de même à propos de l'homosexualité. Il peut donc être intéressant d'examiner ici les préjugés les plus courants, en les comparant chaque fois avec les faits réels.

"Les homosexuels sont rares"

En fait, il y en a environ 10% dans la plupart des sociétés occidentales. A Montréal, la proportion dépasse 15%, soit près de 300 000 individus. C'est plus que la communauté italienne, plus que le nombre de syndiqués dans l'île de Montréal! Dans certaines villes, telles New York ou San Francisco, la proportion dépasse les 20%. La proportion moyenne de 10% se distribue à travers les emplois et les diverses couches de la société. Par exemple, on peut estimer qu'un député sur 10 est homosexuel (9).

"L'homosexualité est contre-nature"

Il s'agit là d'un jugement moral, et non d'une vérité scientifique. En fait, dans diverses sociétés à travers l'histoire, l'homosexualité a été l'objet de tolérance et de respect. Ainsi, à l'âge

---

(9) Dupont, Pierre, "Le ghetto rose", L'Actualité, juin 1979, p. 54-62

d'or de la civilisation grecque, c'était un comportement normal et même valorisé. L'activité homosexuelle existe d'ailleurs dans le monde animal, contrairement à d'autres comportements comme le viol ou le meurtre d'un individu de même espèce. Voilà plutôt des comportements qui devraient être dénoncés comme contre-nature. Or le système judiciaire est actuellement bien plus indulgent en présence d'un violeur que d'un homosexuel!

"L'homosexualité est une maladie"

Cette affirmation laisse entendre que l'homosexualité est une "déviation" dont on pourrait éventuellement saisir les causes et que l'on pourrait "traiter". On a ainsi prétendu qu'une mère forte et un père faible constituaient un contexte favorable à l'apparition de comportements homosexuels. En réalité, on n'en sait rien! Mais cette attitude médicale a servi à justifier, et cela jusque dans les années 1970, toutes sortes de traitements visant à changer radicalement l'orientation sexuelle des individus: castration, psychochirurgie, électrochocs, vomitifs...(10) Il faut plutôt y voir une forme de répression sociale très violente, sous le couvert d'un discours scientifique (11). Or, on oublie souvent que ce discours n'est lui aussi

---

(10) Altman, Dennis, Homosexual: oppression and liberation New York, Avon Books, 1971, chap. 2, p. 42-70.

Voir aussi:

Koch, Egmont R., "Dossier: La psychochirurgie. Ultime recours ou jeu dangereux?" Psychologie, no 95, décembre 1977, p. 47-55.

(11) Lors d'une conférence au 53e congrès de l'Association des médecins de langue française du Canada, le dr André Lanthier allait jusqu'à prétendre que le féminisme contribuait à la hausse de l'homosexualité masculine.

Côté, Françoise, "Selon un médecin de l'U de M, le féminisme radical contribue à la hausse de l'homosexualité masculine", Le Devoir, 26 septembre 1980.

Lanthier, André, "Un médecin s'explique: Sexe et comportement, Le Devoir, 24 octobre 1980.

Carrier, Micheline, "Féminisme et homosexualité", Le Devoir, 29 octobre 1980.

qu'une forme de convention sociale. Ainsi aux USA, l'homosexualité a "médicalement" cessé d'être une maladie mentale le lundi matin, 8 avril 1974, à la suite d'un vote majoritaire de l'Association psychiatrique américaine (5854 pour, 3810 contre, 367 abstentions)! (12)

"L'homosexualité est immorale"

Tout comme l'avortement, la contraception artificielle, le divorce, les relations sexuelles extra-maritales, la masturbation... et les regards concupiscents (13). Bref, tout ce qui remet en cause la fonction essentiellement reproductrice de la cellule familiale est considéré comme immoral! On peut se demander pourquoi il faut protéger avec autant d'énergie cette fonction reproductrice. Pourtant, les inégalités sociales, la répression policière, les détournements de fonds publics, si peu dénoncés par la religion et la morale, ne sont-ils pas des "immoralités" bien plus graves pour la société?

"Les homosexuels sont tels parce qu'ils n'arrivent pas entrer en relation avec des femmes"

On retrouve ici cette bonne vieille conception de la "virilité" qui s'exprime essentiellement par rapport aux femmes, et en particulier par rapport à la capacité de les séduire. De fait, les homosexuels ne sont pas dans des rapports de séduction avec les femmes, mais ils ont quand même souvent avec elles des amitiés profondes, (14) peut-être justement parce qu'ils ne les considèrent pas comme des objets sexuels.

---

(12) Nichols, Jack, Men's liberation: A new definition of masculinity, New York, Penguin Books, 1975, p. 275.

(13) A son audience générale du mercredi 8 octobre 1980, le pape Jean-Paul II déclarait que l'homme qui pose son regard sur une femme pour la désirer, commet un adultère dans son coeur, même si cette femme est son épouse!

(14) Comme en témoignent par exemple Renée Claude et André Gagnon dans le collectif: Sortir, Montréal, Editions de l'Aurore, 1978, p. 77-78.

De toute façon, penser que les hétérosexuels entrent plus facilement en relation avec les femmes, c'est ignorer tout à fait les statistiques actuelles sur le viol et les agressions sexuelles, et sur les femmes battues par leur conjoint.

Une estimation même grossière révèle en effet que, pour la ville de Montréal, environ un individu de sexe féminin sur 270 est victime de viol. Et encore là, on parle de viol avec pénétration, selon sa "définition légale". Si l'on inclut l'attentat à la pudeur et toute autre forme d'agression sexuelle, cette proportion est facilement multipliée par 4: une femme sur 68 (15). Si bien que nous avons probablement tous dans nos connaissances des femmes qui ont subi des agressions de la part d'hommes hétérosexuels. Les études du Conseil consultatif canadien de la situation de la femme sur les femmes battues au Canada (16) révèlent d'autre part que:

- 60% des femmes victimes de meurtre ont été tuées dans un contexte de violence familiale.

- 70% des femmes réfugiées dans des maisons d'accueil ont fui leur domicile parce qu'elles y avaient été victimes de violence.

- 30% des demandes en divorce affichent des requêtes pour cruauté physique.

Peut-on alors vraiment dire que les hétérosexuels entrent plus facilement que les homosexuels en relation avec les femmes?

---

(15) Voir le module sur la Violence pour les références concernant ces statistiques.

(16) MacLeod, Linda, La femme battue au Canada: un cercle vicieux, Ottawa, Conseil consultatif canadien de la situation de la femme, 1980.

"Les homosexuels sont un danger pour les jeunes enfants"

Bien sûr l'agression sexuelle envers les enfants est un crime qui doit être sévèrement réprimé. Il est cependant faux de croire que les homosexuels sont les plus dangereux à cet égard. En effet, le plus grand nombre de séductions et d'abus sexuels rapportés contre des enfants implique des hommes hétérosexuels à l'endroit de jeunes filles (souvent d'ailleurs dans le contexte de relations familiales incestueuses). Viennent ensuite, par ordre de fréquence, les abus d'hommes hétérosexuels sur les jeunes garçons, et seulement en dernier lieu les abus d'homosexuels à l'endroit de jeunes garçons (17). Sans parler des enfants battus et molestés, qui le sont surtout, bien sûr, à l'intérieur du cadre familial hétérosexuel (18)!

RÉAPPRENDRE A TOUCHER

S'il est important, pour changer les rapports entre hommes, de reconsidérer nos peurs à l'égard de l'homosexualité, de les regarder en face, d'essayer, en les exprimant, d'articuler nos craintes et nos ambivalences, et d'en dégager la signification, cela n'est cependant pas suffisant. Il faut aussi réapprendre le contact, et en particulier le contact entre hommes. Car il faut bien reconnaître que, à part le contact rude et fortement ritualisé de la poignée de main et de la tape dans le dos, nous nous touchons très peu. Mais on ne peut pas dire que nous soyons tellement plus caressants avec les enfants... et, si l'on en croit les revendications des femmes au plan de la sexualité, nous ne sommes pas trop généreux non plus en caresses!

---

(17) Julty, Sam, Men's Bodies, Men's Selves, New York, Delta 1929, p. 89.

(18) Broumiller, Susan, Le Viol, Montréal: Editions Stock/L'Etincelle, 1975, p. 338.

Voir aussi:

Marois, Michelle R. et Louise A. Perreault, L'intervention sociale auprès des enfants maltraités: une pratique à repenser?, Québec, Ministère de la justice, Comité de la protection de la jeunesse, 1981.

Bien sûr, nous affectionnons les jeux de force, nous aimons nous colleter, nous rudoyer. Mais cela ne cache-t-il pas un besoin plus tendre ? Se peut-il que nos goûts par les activités sportives violentes viennent compenser un besoin de contact que nous n'arrivons pas à satisfaire autrement ?... ou qu'il nous est plus ou moins interdit de satisfaire autrement ?

L'activité suivante vise à explorer d'autres modes de contacts entre hommes et, en même temps, la difficulté que nous avons à nous exprimer de cette façon.

EXERCICE: Massage ou message ?

Cet exercice est souvent difficile à réaliser, car il concerne un domaine à propos duquel nous éprouvons tous beaucoup de malaise: celui du contact physique entre hommes. Comme nous sommes toujours un peu inquiets de la façon dont certains gestes seront reçus et de ce que nous allons éprouver nous-mêmes, l'exercice suivant demande beaucoup de confiance et d'abandon.

Regroupez-vous deux à deux. L'un des partenaires se couche sur le sol, l'autre lui masse, à sa façon, les pieds, les jambes, le dos, les bras, les mains, la tête, le visage...

Celui qui reçoit le massage essaie d'être attentif à ce qu'il ressent: bien-être, malaise, gêne... A travers ce contact, comment sentez-vous l'attitude de votre partenaire à votre égard: chaleur, détente, affection, malaise, tension, agressivité... ?

Vous intervertissez ensuite les rôles.

De retour en groupe, vous échangez sur l'expérience que vous venez de vivre:

- Avez-vous apprécié ce genre de contact?
- Quand étiez-vous le plus à l'aise? le plus mal à l'aise?
- Pouviez-vous vous abandonner facilement?
  Sinon, quelles pensées vous préoccupaient?
- A votre avis, est-il souhaitable que les hommes développent ce genre de contact entre eux? Avec leurs enfants?

SYNTHESE

1. Si vous deviez résumer ce soir à quelqu'un ce que vous avez retenu de ce module comment le formuleriez-vous?

2. Formulez au moins une façon concrète de traduire dans vos attitudes, dans vos comportements ou dans des actions collectives, les réflexions que suscite en vous ce module:

PROGRAMME
VIVRE AU MASCULIN

MODULE - SEXISME

Conception: Michel Aubé
Donald Millaire

REMERCIEMENTS

Les concepteurs tiennent à remercier les personnes suivantes pour leurs analyses et commentaires sur le contenu du cours: Louise Desmarais, Margot Dézilets, Jacques Doyon, Lucie Girard, France Gravel, Luc Grégoire, Claude Lacasse, Jocelyne Lapointe, Thérèse Leclerc, Andrée Matteau, André Michaud et Jules Sauvé.

Merci également aux participants de l'expérimentation du programme pour le partage de leur vécu et pour les suggestions qu'ils ont apportées pour la révision de la version préliminaire du cours.

Finalement, des remerciements particuliers doivent être adressés à Maurice Emond, conseiller pédagogique du Service de l'Éducation des adultes de la Commission scolaire des Mille-Îles, à Nicole Verret-Roy et à Jean-Marc Baril, de la Direction générale de l'Éducation des adultes du ministère de l'Education du Québec, pour leur encouragement et leur support tout au long de la réalisation de ce document.

Ce programme a été réalisé avec l'aide financière de la Direction générale de l'Éducation des adultes du ministère de l'Education du Québec.

MODULE - SEXISME

Qu'est-ce que le sexisme?

Aliénation et oppression.

Comment se manifeste le sexisme?

1. Le sexisme dans les institutions et les structures sociales québécoises.
2. Le sexisme dans les opinions et les mentalités.

   Exercice: Moi, mon opinion...
3. Le sexisme dans les représentations sociales et les objets de consommation.

   Exercice: Comment la publicité nous fabrique.

Peut-on en finir avec le sexisme?

Exercice: Etre homme, ça profite...

Synthèse.

Ce cours postule que les rapports entre les sexes sont essentiellement inégaux, qu'ils constituent des rapports de pouvoir et de domination et que la condition masculine comme telle découle largement de ce type de rapports. Or, s'il est un concept qui décrit bien cette inégalité entre hommes et femmes, c'est justement celui de sexisme. Ce module est donc l'occasion d'explorer le phénomène du sexisme, la façon dont il se manifeste dans la société, et la façon dont nous l'avons, comme individus, profondément intériorisé.

QU'EST-CE QUE LE SEXISME?

Il s'agit là d'un terme nouveau. En effet, on ne le retrouve, dans le Petit Robert, qu'à partir de l'édition de 1977. C'est un concept mis à jour par les théoriciennes du mouvement des femmes dans leur analyse des rapports hommes-femmes. Une bonne façon d'en saisir le sens, c'est par analogie avec le concept de "racisme". De même que celui-ci désigne une attitude discriminatoire et oppressive à l'endroit des individus de race noire, de même le sexisme désigne une attitude discriminatoire et oppressive à l'endroit des femmes. Cette comparaison en cerne l'aspect essentiel. D'une façon plus complète et plus précise,

> le sexisme se définit comme la division rigide des rôles et fonctions sociales selon l'appartenance à un sexe, division qui aliène le potentiel de développement des individus, et dont l'un des effets principaux est la discrimination et l'oppression à l'endroit des femmes (1).

(1) Université du Québec, Télé-Université, Condition féminine, Condition masculine, sous la direction de Lucie Girard, Québec Télé-Université, 1980, p. 39.

ALIÉNATION ET OPPRESSION

Les concepts d'aliénation et d'oppression qu'on retrouve dans cette définition doivent être développés plus longuement ici car ils permettent d'établir une distinction importante quant aux problématiques respectives de la condition masculine et de la condition féminine.

> Une personne est opprimée lorsqu'elle est contrainte à subir un traitement quelconque, contre son gré, sous l'effet d'un pouvoir extérieur.

Ainsi une femme qui doit céder aux avances sexuelles de son patron ou même de son mari, parce que sa survie économique est en jeu, est en situation d'oppression. Dans la mesure où les femmes, sur la base de leur identité sexuelle, subissent quotidiennement et contre leur gré le pouvoir des hommes, à travers la famille, le travail, le système médical..., on dit qu'il existe une oppression spécifique des femmes.

Dans le cas des hommes, on ne peut identifier une oppression aussi spécifique. Il y a, bien sûr, une oppression qui s'exerce au travail, par exemple pour l'ouvrier contraint de produire pour un salaire de famine ou au détriment de sa santé. Mais c'est aussi le cas de nombreuses ouvrières, notamment dans le textile, et on parle plutôt alors d'une oppression spécifique des travailleurs et des travailleuses. Il existe aussi une oppression très violente sur la base de l'orientation sexuelle mais, là encore, elle vise également des femmes, et parmi les hommes elle ne s'exerce que contre les homosexuels.

En fait, s'il existait une oppression spécifique des hommes, c'est-à-dire sur la base de leur identité sexuelle, il faudrait que cette oppression provienne de l'autre sexe, qu'elle soit exercée par les femmes. Or, on sait bien que c'est tout le contraire!

> En revanche, une personne est <u>aliénée</u> lorsqu'elle est coupée d'une partie de son expérience ou de la possibilité de développer son potentiel, lorsqu'elle est privée de l'exercice d'un droit ou de la jouissance d'un bien qui lui est dû, lorsque ses efforts sont détournés au profit d'intérêts qui sont étrangers à son développement.

Or, dans leur vécu quotidien, les hommes sont justement aliénés de multiples façons. Ainsi, en étant définis tout entiers par notre travail, nous en arrivons à oublier d'autres aspects, jusqu'à être pratiquement sous-développés au plan des émotions et des sentiments. Habituellement étrangers aux enfants, nous le sommes aussi par rapport à la chaleur qu'ils exigent, par rapport à leur transparence, par rapport aux exigences de la vie quotidienne, où justement ils ont besoin de notre présence. Souvent incapables d'envisager d'autres relations avec les femmes que sous un mode de pouvoir et de domination, nous parvenons difficilement à les considérer autrement que comme des objets sexuels de consommation. Inquiets de notre puissance jusque dans la sexualité, nous sacrifions la tendresse et l'abandon au souci de performance et de contrôle. Entraînés à la compétition et soucieux de toujours préserver une image virile, nous nous défendons d'entretenir avec d'autres hommes des relations affectueuses et profondes.

Pareille énumération peut apparaître démobilisatrice à certains. Elle illustre une difficulté majeure à l'usage du concept d'aliénation: c'est qu'on peut facilement l'utiliser de façon péjorative, comme si les individus portaient chacun la responsabilité entière de leur propre aliénation. Etre aliéné, c'est en effet être moins que ce que l'on pourrait être, avoir moins que ce que l'on pourrait avoir: c'est une sorte de pauvreté (2). Et de la même façon que dans la société on est toujours rendu fautif d'être pauvre, on est également rendu fautif d'être aliéné. Or, on ne s'aliène pas soi-même, pas plus qu'on ne décide soi-même d'être pauvre. C'est parce qu'il y a concentration de richesses entre les mains d'une minorité, qu'il y a des pauvres, et parce que le système actuel de répartition économique favorise cette concentration. De la même façon, il faut voir que les expériences dont nous sommes privés en tant qu'hommes, le sont au profit d'un système social.

Et si les femmes subissent elles aussi une aliénation par rapport au travail, aux hommes, aux enfants, à la sexualité..., il est important de voir cependant que cette aliénation est spécifique et différente pour chaque sexe, et que les rapports de domination et d'oppression qui existent entre hommes et femmes déterminent largement les conditions de ces aliénations respectives. Il faut commencer à voir que bien des privilèges, dont nous profitons comme hommes et auxquels nous nous accrochons, constituent justement l'un des rouages efficaces par lesquels nous sommes aliénés. Il faut commencer à nous rendre compte que ces privilèges ne sont pas gratuits, il faut commencer à comptabiliser ce à quoi nous renonçons en échange de nos privilèges, ce que nous perdons pour ce "salaire".

---

(2) En fait, la pauvreté est l'une des formes les plus fondamentales d'aliénation...

Or, devenir sensible au phénomène du sexisme, c'est justement devenir plus attentif aux expériences particulières que la société fait vivre à chaque sexe et aux traitements différents qu'elle leur fait subir. C'est donc se donner des outils pour identifier et mesurer la part de développement dont on a été coupé.

COMMENT SE MANIFESTE LE SEXISME?

En effet, le sexisme est une caractéristique fondamentale de la société contemporaine, caractéristique que l'on retrouve partout: au travail, à l'école, dans la famille, dans la publicité, dans les jouets, dans les manuels scolaires, dans les titres des journaux, dans les réflexions ou les blagues d'un collègue... Ces diverses manifestations peuvent cependant se ramener à trois façons privilégiées par lesquelles le sexisme existe et s'enracine, à l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur de nous:

1. Le sexisme est inscrit dans les structures et les institutions sociales.

2. Le sexisme existe dans les opinions et les mentalités.

3. Le sexisme est présent dans les objets de consommation.

C'est en guise d'outils que sont proposées ces catégories. Un peu comme des lunettes d'approche, elles permettent de repérer le sexisme à travers ses formes diverses, de le localiser et de commencer à avoir de la prise sur ce phénomène.

1. Le sexisme dans les institutions et les structures sociales québécoises.

Le sexisme existe d'abord dans la façon dont est organisée et structurée la société: dans la hiérarchie politique, dans les secteurs

d'emploi et les conditions de travail, dans la façon dont sont distribués les services de santé et les services de loisir, dans la répartition des tâches familiales... Et il ne s'agit pas là simplement d'une idéologie ni d'une simple façon de voir. Cette présence du sexisme est très factuelle. Elle se traduit par des statistiques, comme la répartition du personnel par sexe aux postes de décisions et de services dans une institution donnée, ou comme le salaire annuel moyen des femmes par rapport à celui des hommes. Elle se traduit aussi d'une façon très concrète par certaines lois inscrites dans le Code civil ou dans le Code criminel.

TRAVAIL

En 1971, le salaire moyen des Québécoises était de 4 702,00 $ alors que celui des Québécois était de 7 883,00 $, soit un rapport de 60% (3). En 1978, la situation n'avait pas tellement changé, du moins pour l'ensemble du pays, puisque le revenu annuel moyen des Canadiennes ayant travaillé à plein temps était de 10 098,00 $ alors qu'il était de 17 404,00 $ pour les Canadiens, soit un rapport de 58%. Pour la même année, 67,5% des femmes gagnaient moins de 10 000,00 $ par année, alors que chez les hommes, 70,5% gagnaient entre 15 000,00 $ et 20 000,00 $ (4). Même les syndicats ont leur part de responsabilité dans cette discrimination salariale. Une étude menée en 1974 par le Conseil du statut de la femme sur les conventions collectives québécoises révélait que 46% de celles-ci établissaient encore, pour un travail équivalent, un salaire différent selon le sexe. En 1978, une analyse du ministère du Travail et de la Main-d'oeuvre débouchait pratiquement sur un même pourcentage: 45% (5).

---

(3) Conseil du statut de la femme, Pour les Québécoises: égalité et indépendance, Québec, Editeur officiel, 1978, p. 238.

(4) "Les femmes gagnent 58% du revenu des hommes", Le Devoir, 14 juillet 1981.

(5) Conseil du statut de la femme, op.cit., p. 244-245.

En outre, les femmes sont habituellement concentrées dans un nombre restreint d'emplois qui constituent de véritables ghettos. Ce sont les moins rémunérés, où les conditions de travail sont les moins avantageuses et où le taux de syndicalisation est le plus faible. Ainsi, en 1971, près des 2/3 des travailleuses québécoises se retrouvaient dans 10 catégories professionnelles dont 9 sont reliées au secteur des services (6). Au Canada, en 1975, plus d'une travailleuse sur trois (36,1%) occupaient un emploi de bureau (7). En 1981 au Québec, 80% de toutes les femmes professionnelles sont des infirmières. Et pourtant, bien que parmi le personnel infirmier, il n'y ait pas 5% d'hommes, ceux-ci occupent 50% des postes au comité exécutif de la corporation! Si on considère par ailleurs les effectifs de différentes autres corporations professionnelles, on constate qu'il y a moins d'une femme sur 200 (0,46%) parmi les administrateurs agréés, 1,4% parmi les ingénieurs, environ 14% respectivement chez les médecins et les avocats, 70% chez les travailleurs sociaux... et 98% en diététique! (8)

Mais la fonction publique du Québec reste sans doute un modèle de ségrégation dans le domaine de l'emploi. En 1975, on retrouvait 90% de ses employées dans la catégorie "personnel de bureau, techniciens et assimilés" et seulement 0,2% parmi les cadres supérieurs (9).

ÉDUCATION

En 1977-1978, les femmes représentent 90% du personnel enseignant au primaire, 40% au secondaire, 30% au collégial, et moins de 20% au niveau universitaire (10). Soulignons simplement que le rôle de l'enseignant au primaire, tel qu'il est socialement compris, se rapproche

---

(6) Ibid., p. 248.

(7) Ibid., p. 214.

(8) Lachance, Lise, "Corporations professionnelles: Mais où sont les femmes?" Le Soleil, 30 juin 1981.

(9) Conseil du statut de la femme, op. cit., p. 215.

(10) Ibid., p. 41.

sensiblement du "rôle maternel". Or, il faut se rendre compte qu'à chaque rôle sont également attachés des privilèges et des conditions économiques différentes. En effet, s'il y a plus d'hommes à mesure que l'on progresse vers les niveaux supérieurs (collégial, universitaire), c'est que le salaire et les conditions de travail s'améliorent de façon appréciable en fonction du niveau d'enseignement!

Quant à la clientèle étudiante, elles est assez également répartie selon le sexe au primaire et au secondaire. A partir du niveau collégial cependant, le fossé s'élargit. En 1975-1976, on y trouve 48,1% de femmes; au 1er cycle universitaire, 40,1%; au 2e et 3e cycles, 32,5% (11). Par contre, si on examine de plus près la distribution des étudiants selon les programmes universitaires, disons au 1er cycle, on trouve des inégalités flagrantes. Ainsi on trouve 91,9% de femmes en sciences infirmières, mais seulement 33,5% en sciences, 31,6% en médecine... et 4,3% en génie! (12) Les ghettos d'emplois dont on a parlé plus haut y sont déjà comme en incubation.

CODE CIVIL ET CODE CRIMINEL

Les rapports de force qui existent entre hommes et femmes sont inscrits jusque dans les lois. Au Québec, le droit de la famille vient à peine d'être réaménagé. Jusqu'au 2 avril 1981, on y trouvait un certain nombre de prescriptions résolument discriminatoires:

- la femme est obligée d'habiter avec le mari qu'elle doit suivre partout où il fixe la résidence. (Art. 175)

- en cas de mort simultanée des conjoints, le mâle est toujours présumé avoir survécu (Art. 605), de sorte que les biens de l'épouse vont aux héritiers du mari.

---

(11) Ibid., p.218.

(12) Ibid., p. 57.

- l'enfant d'une femme séparée et de son concubin a pour père légal le mari, et la femme n'a aucun pouvoir de contester cette paternité.

- ...

Heureusement, tous ces articles ont été transformés, puisque l'un des principes présidant à la réforme du Code de la famille était l'égalité de l'homme et de la femme devant la loi. Cependant, dans un contexte où l'inégalité entre les sexes est inscrite dans les habitudes et dans les moeurs, il aurait peut-être fallu aller un peu plus loin, comme on commence par exemple à le faire au travail, dans les "programmes d'action positive", pour compenser les handicaps qui affectent les femmes par rapport à la formation, à l'ancienneté... et à la discrimination toujours présente, aussi bien chez les employeurs que chez les collègues masculins.

Ainsi, en laissant le libre choix aux parents pour l'attribution du nom des enfants, il est à prévoir que "le manque d'information et la tradition aidant, le nom du père sera privilégié par rapport aux autres alternatives" (nom de la mère ou double nom) (13).

Les époux sont également maintenant tenus de contribuer aux charges du mariage en proportion de leurs facultés respectives, mais comme chacun d'eux peut s'acquitter de sa contribution par son acivité au foyer (Art. 445), le travail domestique peut facilement être interprété comme une sorte d'obligation légale pour celui qui ne travaille pas à l'extérieur. Le Conseil du statut de la femme faisait en effet remarquer qu'en cas de divorce, pour une femme collaboratrice à l'entreprise de son mari, "un juge pouvait refuser une mesure compensatoire

---

(13) Conseil du statut de la femme, "Droit de la famille. Une réponse timide", Le Soleil, 26 novembre 1980.

à une femme en prenant pour acquis que son activité au foyer constitue sa contribution aux charges du mariage et non un apport à l'accroissement de l'actif de son conjoint" (14).

En outre, l'enfant né pendant le mariage ou dans les trois cents jours après sa dissolution est toujours présumé avoir pour père le mari (Art. 574). Toutefois la mère peut maintenant contester cette paternité dans l'année qui suit la naissance (Art. 582).

Le Code criminel canadien a longtemps consacré lui aussi l'inégalité entre hommes et femmes et, jusqu'au 4 janvier 1983, il s'avérait, dans le cas des délits à caractère sexuel, littéralement outrageant. Ainsi, en stipulant jusque-là qu'un viol était commis si un homme avait des rapports sexuels, sans son consentement, avec une femme qui n'était pas son épouse (Art. 143-144), le Code criminel rendait littéralement légitime le viol conjugal. En outre, comme cette définition reposait sur la notion du consentement, toute la preuve du viol tentait d'établir s'il y avait eu consentement ou non, faisant largement appel au passé sexuel de la victime et mettant ainsi en doute sa crédibilité. La "pénétration" était également invoquée comme condition de preuve, à tel point que ce critère permettait de distinguer entre un viol et un attentat à la pudeur, perçu comme un délit moins grave et donc passible de peines beaucoup moins sévères. Il faut également préciser qu'on entendait par là "pénétration par le pénis": l'utilisation d'autres instruments, bâton ou bouteille par exemple, faisait l'objet d'un attentat à la pudeur et non d'un viol. C'était certainement une façon d'inscrire dans les lois ce qu'était un "véritable" acte sexuel, et ce qui n'en était pas un, et il faut bien reconnaître que cette description est plutôt masculine. Finalement les peines maximales prévues pour attentat à la

---

(14) Ibid.

pudeur variaient, encore jusqu'à cette date récente, selon le sexe de ... la victime: le coupable était passible de cinq ans d'emprisonnement si celle-ci était une femme (Art. 149), mais de dix ans s'il s'agissait d'un homme (Art. 156). En somme, la sexualité masculine était mieux protégée par la loi que celle des femmes!

Le nouveau Code "remplace l'attentat à la pudeur et le viol respectivement par l'agression sexuelle et l'agression sexuelle grave ... l'importance du crime est évaluée beaucoup plus en fonction de la violence de l'attaque que du degré d'intimité sexuelle du rapport (la pénétration n'a d'ailleurs pas d'importance). Un mari qui contraint physiquement son épouse à avoir des relations sexuelles pourra désormais être accusé d'agression sexuelle" (15).

Un autre aspect du droit criminel qui demeure encore profondément sexiste, c'est toute la jurisprudence qui concerne les actes de violence conjugale. En effet, alors que 60% des femmes qui ont été tuées au Canada l'ont été dans un contexte de violence conjugale (16), la majorité des agresseurs sont en général accusés d'homicide involontaire ou de meurtre sans préméditation, et ils s'en tirent assez facilement, d'après "l'avocat montréalais Steven Fraid, qui a représenté deux femmes battues et qui ont, par la suite, été tuées par leur mari. Plaider la puissance réduite ou la provocation - comme l'insuffisance sexuelle ou domestique - est une défense en matière de meurtre familial, précise-t-il. Cela fait partie d'une tradition judiciaire qui témoigne d'indulgence envers les prétendus crimes passionnels plus qu'envers les autres crimes" (17).

---

(15) Laurendeau, Marc, "Les députés aux prises avec l'interdit sexuel". La Presse, 7 août 1982.

(16) MacLeod, Linda, La femme battue au Canada: un cercle vicieux. Ottawa: Conseil consultatif canadien de la situation de la femme, 1980, p. 31.

(17) Léger, Kathleen, "Le meurtre au foyer: souvent l'aboutissement d'une longue suite de conflits", Le Devoir, 29 janvier 1983.

SANTÉ

Dans le domaine de la santé également, la façon dont sont traités les individus varie largement selon le sexe du patient. En effet, ce qui est frappant, c'est que les femmes, sans être nécessairement plus malades, se voient généralement prescrire beaucoup plus de traitements que les hommes. Ainsi au Québec, en 1976, le nombre des services médicaux dispensés aux femmes de 15 à 64 ans est pratiquement le double de ceux qui sont dispensés aux hommes du même âge (18). En 1974, parmi les bénéficiaires de l'aide sociale, les femmes ont reçu en moyenne chacune 4,36 ordonnances pour médicaments contre 2,88 en moyenne pour les hommes (19).

Lorsque l'on examine ces chiffres, on peut donc se demander si le système de santé québécois n'est pas surtout financé sur le dos des femmes et cela, au détriment de leur santé. En particulier, la médicalisation de la grossesse est devenue excessive et les interventions médicales continuent d'augmenter en ce domaine, bien que la majorité des femmes présentent des grossesses normales. Ainsi, alors qu'en 1972, 6,4% des accouchements s'étaient faits par césarienne, le taux est passé à 10,9% en 1976 (20) et à 13,5% en 1978 (21). De même, le taux d'épisiotomie, qui était de 27% en 1971, est passé à 39,3% en 1975 (20) et à 75% en 1980 (21). Si l'on considère que la majorité des médecins (85%) et des chercheurs en contraception (80%) sont des hommes, on est tenté de se demander si cette surconsommation de services médicaux par les femmes n'est pas surtout encouragée et même imposée par un pouvoir médical masculin et patriarcal (22).

---

(18) Conseil du statut de la femme, op. cit., 1978, p. 111.

(19) Ibid., p. 116.

(20) Ibid., p. 96.

(21) Rapport de la Régie de l'assurance maladie du Québec, 1980.

(22) Laurier, Marie, "Si les femmes sont plus souvent malades, c'est que les hommes contrôlent la médecine", Le Devoir, 3 juillet 1981.

Dans le domaine de la maladie mentale, la situation est semblable. En 1976, au Québec, parmi les patients traités pour psychose ou névrose, 63% étaient des femmes, c'est-à-dire pratiquement deux femmes pour un homme, alors que du côté des intervenants - psychiatrique, psychologues ou thérapeutes - la majorité (90%) sont des hommes.(23)

D'ailleurs les critères de santé mentale invoqués professionnellement par les thérapeutes pour établir leur diagnostic ne sont pas les mêmes pour les femmes que pour les hommes. On considère qu'il est normal pour un homme d'être agressif, indépendant, objectif, alors qu'une femme devrait plutôt se montrer soumise, influençable, plus émotive, plus préoccupée par son apparence...(24). Ainsi une femme ambitieuse, active et indépendante enfreint en quelque sorte les critères "médicaux" de la normalité.

Non seulement les femmes se voient-elles plus souvent que les hommes étiquetées comme folles ou "malades" mais, même parmi les autres patients psychiatriques, elles subissent un traitement plus sévère. Ainsi, en 1976, au Québec, les femmes entre 15 et 44 ans ont reçu 2,15 fois plus de services en psychothérapie que les hommes de la même catégorie d'âge (25), et parmi les patients qui se virent administrer des électrochocs, il y a avait presque deux fois plus de femmes (63,8%) que d'hommes (36,1%) (26).

---

(23) Conseil du statut de la femme, op. cit., 1978, p. 119-120.

(24) Broverman, I.K., Broverman, D.M., Clarkson, F.E., Rosenkranz, P.S., Vogel, S.R., "Sex-role stereotypes and clinical judgments of mental health", Journal of consulting and clinical psychology, no 34, 1970, p. 1-7.

(25) Conseil du statut de la femme (1978), op. cit., p. 115.

(26) Ibid., p. 121.

SPORTS ET LOISIRS

Plus des 3/4 des budgets de loisirs municipaux sont réservés aux sports alors que très peu d'activités sportives sont accessibles aux femmes (27), ce qui fait qu'elles retirent beaucoup moins de profit que les hommes de ces budgets.

A titre d'indice, les Jeux olympiques de Montréal en 1976 présentaient 96 disciplines exclusivement réservées aux hommes, 7 réservées aux femmes, et 42 disciplines mixtes. Les hommes pouvaient donc participer à 138 compétitions, les femmes, à 49 seulement.

CRÉATION ARTISTIQUE

Dans l'univers artistique également, les femmes se retrouvent en minorité. Mais il faut savoir que, là comme ailleurs, les salaires et les conditions de sélection sont discriminatoires à leur endroit.

Ainsi au Québec, entre 1973 et 1977, 39,7% des rôles dramatiques ont été attribués à des femmes, contre 60,3% à des hommes. Le salaire moyen des femmes était de 5 598,00 $ et celui des hommes, de 8 679,00 $ (28). En 1977, pour des stages en perfectionnement musical à l'étranger, les candidats masculins ont en moyenne reçu du ministère des Affaires culturelles pratiquement le double (3 078,00 $) des montants accordés aux candidats féminins (1 580,00 $) (29).

Dans les beaux-arts, 37% des candidats féminins et 51% des candidats masculins ont reçu une aide financière pour leur exposition. 17% seulement des candidats féminins ont été retenus pour une exposition à l'étranger, contre 40% des hommes (30).

---

(27) Ibid., p. 288.
(28) Ibid., p. 299.
(29) Ibid., p. 302.
(30) Ibid., p. 305.

2. Le sexisme dans les opinions et les mentalités.

Le sexisme existe donc dans les faits, mais il est également présent à l'intérieur de nous, dans nos opinions, dans nos façons de voir, dans les jugements que nous portons sur les autres et sur les événements. Il prend alors la forme de préjugés. Il s'agit là d'idées toutes faites, que nous partageons avec plusieurs sur les rôles sexuels, sur les comportements à tenir en public (ex.: qui prend l'initiative en matière de séduction?), sur les droits et avantages selon le sexe... Ces idées sont rarement remises en question, même si les faits les démentent souvent, et elles déterminent nos attitudes, nos attentes et nos comportements à l'égard des femmes et aussi à l'égard des autres hommes.

Il n'est pas toujours clair si nous avons fabriqué ces idées nous-mêmes ou si nous les avons entendues quelque part. Nous pouvons avoir l'impression de les avoir tirées de notre propre expérience mais le contraire est également vrai, et il arrive que ce soient ces idées qui déterminent et façonnent notre expérience, dans la mesure où nous nous comportons souvent selon certains principes qui nous ont été inculqués.

Il est donc important de développer notre sensibilité vis-à-vis des préjugés sexistes. Prendre ainsi connaissance de la grille à travers laquelle nous évaluons chaque sexe et les rapports qu'ils entretiennent, c'est déjà nous équiper d'un outil de changement.

EXERCICE: Moi, mon opinion...

On entend régulièrement toutes sortes d'affirmations à propos des hommes et des femmes: "les hommes sont plus rationnels", "les femmes n'ont pas le sens des affaires", "les femmes savent mieux

s'occuper des enfants"... Ces préjugés constituent souvent la matière de blagues ou de sous-entendus entre collègues. On les retrouve également sous la forme de titres dans les journaux. Parfois même leur contenu emprunte une allure scientifique: "le féminisme est responsable de la hausse de l'homosexualité, affirme le docteur Untel"; "les statistiques démontrent que le taux de chômage a augmenté depuis que les femmes travaillent"...

Cet exercice est l'occasion de réexaminer quelques-unes de vos "certitudes". Repérez d'abord l'une de ces opinions "définitives" que vous avez à propos des hommes ou des femmes: "Les hommes conduisent mieux que les femmes", "Une femme ne devrait se consacrer à une carrière que lorsque ses enfants sont suffisamment grands", "Dans les rapports sexuels, les femmes aiment qu'on les force un peu, et les hommes aiment qu'on leur résiste un peu"... Il y a peu de chance que vous n'en trouviez pas au moins une. Choisissez un énoncé que vous tenez vous-mêmes pour évident ou, du moins, pour "presque certain". Décidez alors, pour le temps de l'exercice, de le considérer comme un préjugé, et, en sous-groupe, faites-en l'analyse à partir des questions suivantes:

- A quoi reconnaissez-vous qu'il s'agit d'un préjugé?

- Si quelqu'un vous lançait une telle affirmation, que pourriez-vous lui répondre?
  Pourriez-vous trouver des contre-exemples à ce qui est affirmé?

- Quelle conception de l'homme et de la femme se cache derrière cette affirmation?

Quelle est d'après vous la fonction d'un tel préjugé dans notre société (sécuriser? discriminer? rigidifier les rôles? ...)

- Reformulez chaque préjugé choisi de manière à en éliminer le caractère sexiste.

Les critères suivants pourront peut-être vous aider à identifier en quoi l'opinion que vous avez retenue est un préjugé:

- Lorsque l'affirmation présente un caractère de généralité et concerne d'emblée toute une catégorie d'individus: ex.: "Les hommes sont habituellement ... plus souvent...".

- Lorsque l'affirmation présente un caractère dogmatique: ex.: "il faut que... il n'est pas convenable de...".

- Lorsque l'affirmation présente un caractère discriminatoire: ex.: "... n'est pas fait pour les femmes...".

- Lorsque l'affirmation fait appel à une loi de la nature: ex.: "... les hommes sont naturellement... il est contre nature de...".

- Lorsque l'affirmation implique un jugement de valeur: ex.: "un homme qui se respecte... une femme qui n'est pas frustrée...".

- Lorsque l'affirmation réinterprète des faits en fonction d'intentions sous-jacentes: ex.: "au fond, ils préfèrent que... inconsciemment elles désirent...".

Voici un exemple de la forme que pourrait prendre l'analyse d'un préjugé:

> "Un homme, ça ne sait pas se débrouiller dans une cuisine".

L'affirmation est douteuse, parce qu'elle laisse entendre que cette incapacité caractérise tous les hommes, et jamais les femmes. Il est pourtant facile de citer des contre-exemples, ne serait-ce que le fameux cliché des chefs cuisiniers habituellement masculins!

Cette affirmation contribue donc à perpétuer une division rigide des rôles en confinant encore les femmes aux tâches domestiques.

Il serait plus exact de dire que tout individu qui se donne la peine de l'apprendre peut devenir habile à remplir les tâches domestiques.

Une fois l'analyse terminée en sous-groupe pour chaque participant, vous devez, chacun individuellement, en présenter le résultat au grand groupe sous le format suivant:

"Moi, je croyais que... (votre préjugé)
Maintenant, je dirais plutôt que...".

3. Le sexisme dans les représentations sociales et les objets de consommation.

Le sexisme est finalement présent jusque dans les objets et les représentations sociales qui occupent notre univers quotidien. En effet, la plupart des objets que nous utilisons tous les jours sont construits en fonction d'une utilisation surtout par l'un ou l'autre sexe.

Ainsi les jouets d'enfants aussi bien que les outils et les ustensiles des adultes reflètent la division rigide des rôles sexuels. De même les vêtements, les produits de toilette, les médicaments, les articles de sport... sont à proprement parler des objets "sexués" ou, tout au moins, des objets qui ont des caractères sexuels secondaires". D'une façon subtile, mais très concrète, cet usage quotidien renvoie à des activités et à des fonctions distinctes pour chaque sexe, et renforce ainsi dans notre esprit l'idée d'univers séparés entre hommes et femmes.

Le sexisme est également présent dans les représentations sociales: dans les manuels scolaires, dans la publicité, dans les affiches de cinéma, dans les téléromans, dans les pages sportives, dans les annonces d'emploi des journaux... jusqu'à notre langue "maternelle" qui véhicule à travers sa structure grammaticale ("le masculin l'emporte sur le féminin") les vieux rapports de force qui existent entre les sexes.

Pour éliminer le sexisme, il ne suffit donc pas simplement d'une transformation des opinions et des mentalités. Il faut aussi savoir que l'on "consomme" du sexisme tous les jours et développer alors une perception plus critique par rapport à ce que l'on voit, à ce que l'on entend, et à ce que l'on achète.

EXERCICE: Comment la publicité nous fabrique.

Il y a une foule d'objets et de produits sur lesquels on peut faire porter ce genre d'analyse: jouets, articles de sport, produits de beauté, manuels scolaires... La publicité a cependant été choisie ici parce qu'elle rejoint tout le monde, hommes, femmes et enfants,

aussi bien dans la rue et dans les endroits publics qu'à domicile, grâce à la presse écrite et aux médias électroniques. De cette façon, elle conditionne largement l'usage et la consommation des autres produits. D'autre part, il existe de plus en plus de matériel pour faciliter cette analyse (31) et pour favoriser des interventions collectives à cet égard. Il est certain que ce genre de regard critique devrait être porté sur d'autres types de produits mais, en l'exerçant d'abord sur la publicité, on pourra ensuite être plus habile à déceler d'autres façons par lesquelles le sexisme s'incarne dans notre environnement.

Trouvez deux revues à apporter pour la rencontre. Choisissez de préférence des revues qui s'adressent aux hommes et qui contiennent plusieurs pages publicitaires. En sous-groupe, repérez dans ces revues des images et des situations dans lesquelles des hommes sont présents. Découpez ces images et faites un montage illustrant le (les) modèle(s) d'homme que la publicité présente.

Vous reconnaissez-vous dans ces types d'hommes?

Connaissez-vous beaucoup d'hommes dans votre entourage qui sont conformes à ces modèles?

Illustrez de la même façon le(les) modèle(s) de femmes transmis par la publicité.

En confrontant ces images d'hommes et de femmes, imaginez ensemble un message publicitaire qui ne serait pas sexiste. Essayez d'en faire le montage à partir du matériel dont vous disposez.

---

(31) Voir le document en annexe: La publicité sexiste, c'est quoi?

Présentez ensuite ces montages au groupe en les commentant. Sentez-vous parfois que les modèles utilisés par la publicité influencent vos comportements comme hommes, vos attitudes ou vos attentes à l'endroit des femmes et des autres hommes? De quelles façons?

Avez-vous parfois eu l'impression que vos enfants retiraient de la télévision, de la publicité, des bandes dessinées ou de leurs jouets certains types de comportements (Goldorah, Candy, Barbie, G.I.Joe...)? Pouvez-vous comparer ces influences pour vos garçons et pour vos filles? Que pouvez-vous faire en face de ces influences?

PEUT-ON EN FINIR AVEC LE SEXISME?

Nous ne sommes pas sexistes pour rien. Nous avons pu en effet vérifier à quel point ce phénomène est partout présent: dans les objets, dans les structures sociales, dans la tête des gens. Il faut alors s'ingénier à combattre le sexisme sous toutes ses formes. En plus de se sensibiliser soi-même et d'agir dans son milieu immédiat, cela peut aussi se faire d'une façon plus efficace sous formes de pressions, de pétitions ou de boycottages. Ainsi le Conseil du statut de la femme a entrepris une vaste campagne pour enrayer le sexisme dans la publicité et il invite les Québécois et les Québécoises à lui communiquer les messages publicitaires sexistes dont ils (elles) auront été témoins (32). Le Conseil fournit également des suggestions d'interventions et des critères d'analyse (33). De même qu'il existe une

---

(32) Cette campagne a rapidement rapporté des fruits et plusieurs publicitaires ont dû réajuster leur publicité pour ne pas risquer de perdre leurs clientèles.

Harting, Claire, "Des entreprises ont accepté de modifier leurs publicités", Le Journal de Montréal, 14 décembre 1980.

"Gagnant d'un déméritas, M. Net chage de ton", Le Soleil, 20 octobre 1980.

(33) Consulter le document en annexe: La publicité sexiste, c'est quoi? en particulier le chapitre 4: "Comment changer la publicité"? et le chapitre 5: "Où devons-nous adresser nos plaintes"?

campagne de boycottage des jouets militaires afin de contribuer à enrayer les phénomènes de guerre et de violence, on peut également décider d'organiser le boycottage de jouets ou d'autres produits sexistes. On peut enfin faire parvenir des lettres aux journaux ou signer et faire circuler des pétitions adressées aux dirigeants politiques. Ce genre de démarche a été important à l'automne 1980, lors de la révision du Code civil du Québec et, à l'automne 1982, lors de la révision du Code criminel canadien sur les infractions sexuelles. Il circulait également au printemps 1983 des pétitions et des mémoires adressés au Gouvernement du Québec en relation avec le projet de loi 109 sur le cinéma et la vidéo, en particulier en raison des effets que cette loi risquait d'entraîner sur la prolifération de la pornographie. Nous sommes souvent indifférents à ces moyens de pression, alors que nous nous disons pourtant fiers d'appartenir à une société "soi-disant" démocratique. Or, ce sont justement des occasions privilégiées pour nous informer sur les conséquences de ces lois dans nos vies, et pour participer à des actions collectives visant à transformer la société dans le sens de rapports plus justes et plus égalitaires.

Suffit-il cependant, pour éliminer le sexisme, de le combattre à travers chacune de ses manifestations? Cela est essentiel, mais ce n'est pas suffisant. Ces manifestations révèlent le sexisme, elles l'entretiennent et le renforcent sans doute, mais elles ne le créent pas. Lorsque l'on combat un mal, il faut en général agir à la fois sur les effets et sur les causes: s'il faut faire tomber la fièvre ou arrêter l'hémorragie, il faut aussi enrayer le virus ou la cause de la blessure. Or, les attitudes sexistes ne sont pas la cause de l'inégalité entre hommes et femmes, elles en sont plutôt les effets. La cause, c'est que toute l'organisation sociale repose sur une distinction radicale entre sphère publique et sphère privée, la première

étant dévolue aux hommes, et les femmes étant reléguées à la seconde. Si l'on naît homme, on est affecté au marché du travail et de la production; si l'on naît femme, on se retrouve "destinée" au "marché du mariage" et de la reproduction.

Il ne faut donc pas penser que c'est par accident et par erreur que des mécanismes comme l'éducation ou la publicité contribuent à véhiculer des modèles de comportement sexistes. C'est plutôt qu'elles sont au service d'une organisation sociale construite sur cette inégalité et fonctionnant en exploitant cette inégalité. Combattre le sexisme, c'est donc aussi remettre en question cette organisation sociale. Pour les hommes, cela signifie d'abord remettre en question leurs privilèges. Utiliser ces privilèges, même si la société actuelle nous en donne le "droit", c'est justement être sexiste. Nous nous excusons souvent en disant que nous avons été conditionnés à vivre de cette façon. Mais ne pas combattre ce conditionnement, c'est encore être sexiste! Nous sommes tellement habitués à utiliser nos privilèges que nous ne les voyons même plus comme tels. Nous ne voyons surtout pas que ce sont les femmes qui font les frais de ces privilèges. A ceux qui ont l'impression de n'être plus sexistes, il faut demander, par exemple, qui, dans leur relation amoureuse, assume concrètement la contraception! C'est un privilège de pouvoir refuser le condom comme méthode parce que ça nous incommode un peu! Il faut se demander également, lorsqu'on se présente, par exemple, pour un emploi et qu'il y a des candidats féminins aussi qualifiés que nous, si les chances sont vraiment égales, et s'il ne faut pas, pour un bout de temps encore, favoriser des mesures d'action positive.

Or, pour vivre ainsi des rapports égalitaires avec les femmes, jusqu'où sommes-nous prêts à aller dans la remise en question de

nos privilèges. Peut-être faut-il surtout pour cela comprendre comment ces privilèges nous aliènent, en nous privant d'une certaine qualité de vie (par rapport à notre corps, à notre santé, à notre travail) et d'une certaine qualité de rapports (avec les femmes, les enfants et les autres hommes). L'exercice qui suit a pour objectif de faire prendre conscience des avantages qu'il y a à être homme et des conséquences que cette condition entraîne dans nos rapports avec les femmes.

EXERCICE: Etre homme, ça profite...

En sous-groupe, choisissez un secrétaire, prenez une feuille, divisez-la en deux. D'un côté écrivez "avantages" et de l'autre "désavantages".

Essayez ensuite de trouver le plus possible d'avantages que vous avez à être homme, et que les femmes n'ont pas. Ecrivez ceux avec lesquels la majorité du groupe est d'accord.

En parallèle, notez les désavantages qui correspondent à chacun des avantages que vous avez retenus. (Il peut être intéressant de vous rappeler ici les raisons qui vous ont incité à entreprendre ce cours!)

Quels sont les pires désavantages que vous avez retenus. Seraient-ils éliminés si d'une certaine façon vous pouviez renoncer aux avantages correspondants? Sinon, comment pourraient-ils l'être?

Pensez-vous que certains désavantages qu'il y a à être homme pourraient être réduits ou éliminés si les femmes avaient des avantages équivalents?

Quelle est, d'après vous, la raison de cette répartition des avantages et des désavantages dans notre société?

Pour les inégalités les plus frappantes, comment pourriez-vous dès à présent réorganiser votre vie de façon à assurer une meilleure répartition sociale des avantages et des privilèges dont vous profitez?

Préparez un résumé de vos discussions pour le retour en groupe sous la forme suivante:

"Je suis content d'être un homme parce que je peux..."

"Actuellement, je ne voudrais pas être une femme parce que..."

"Parfois je ne suis pas content d'être un homme parce que..."

"Parfois je désirerais être différent pour..."

"Parfois j'aimerais être une femme parce que..."

SYNTHESE

1. Si vous deviez résumer ce soir à quelqu'un ce que vous avez retenu de ce module comment le formuleriez-vous?

2. Formulez au moins une façon concrète de traduire dans vos attitudes, dans vos comportements ou dans des actions collectives, les réflexions que suscite en vous ce module:

PROGRAMME
VIVRE AU MASCULIN

MODULE - SEXUALITÉ MASCULINE

Conception: Michel Aubé
Donald Millaire

REMERCIEMENTS

Les concepteurs tiennent à remercier les personnes suivantes pour leurs analyses et commentaires sur le contenu du cours: Louise Desmarais, Margot Dézilets, Jacques Doyon, Lucie Girard, France Gravel, Luc Grégoire, Claude Lacasse, Jocelyne Lapointe, Thérèse Leclerc, Andrée Matteau, André Michaud et Jules Sauvé.

Merci également aux participants de l'expérimentation du programme pour le partage de leur vécu et pour les suggestions qu'ils ont apportées pour la révision de la version préliminaire du cours.

Finalement, des remerciements particuliers doivent être adressés à Maurice Emond, conseiller pédagogique du Service de l'Éducation des adultes de la Commission scolaire des Mille-Îles, à Nicole Verret-Roy et à Jean-Marc Baril, de la Direction générale de l'Éducation des adultes du ministère de l'Éducation du Québec, pour leur encouragement et leur support tout au long de la réalisation de ce document.

Ce programme a été réalisé avec l'aide financière de la Direction générale de l'Éducation des adultes du ministère de l'Éducation du Québec.

MODULE - SEXUALITÉ MASCULINE

Introduction

Le vécu sexuel des hommes

- Questionnaire
- Exercice: "Si on laissait tomber les masques"
- Mythes et réalité sur la sexualité masculine

Pornographie et sexualité masculine: un bien triste apprentissage!

- Questionnaire
- Exercice: Lettre à mon chum...

"L'état amoureux" et le désir

- Questionnaire
- Exercice: Comment te dire...

La contraception au coeur de l'échange amoureux

- Questionnaire
- Quelques faits sur la contraception
  - . Grossesses, stérilisation, avortement...
  - . Les risques associés aux méthodes contraceptives
- Exercice: Je prends ma pilule...

Synthèse

INTRODUCTION

Si l'interrogation que nous menons sur notre condition masculine doit déboucher sur une transformation réelle des rapports entre hommes et femmes, il faut d'abord qu'elle prenne racine dans nos vécus, dans notre privé, et en particulier dans l'exercice de notre sexualité.

En effet, le schéma fondamental de nos rapports sociaux avec les femmes est essentiellement celui que nous vivons dans l'intimité de nos relations sexuelles. Comment ne pas reconnaître en effet que la majorité de nos interactions "publiques" avec les femmes se font sous le mode de la protection, du parternalisme, de la séduction, de la conquête, ou même, carrément, du harcèlement sexuel (1). Réciproquement, on retrouve dans le vécu sexuel les mêmes soucis de performance masculine et de compétition qui existent dans le domaine du travail, le même contrôle dans l'expression des émotions. Et c'est également à ce niveau bien sûr que l'oppression sur le corps des femmes s'exerce de la façon la plus vive.

En ce sens, travailler à transformer nos sexualités constitue une étape nécessaire pour l'établissement de rapports différents et égalitaires entre les sexes. Conformément à la problématique suivie tout au long de ce cours, ce module s'attache à décrire quelques aspects de <u>l'aliénation spécifique</u> que les hommes vivent dans leur sexualité.

En interrogeant d'abord le vécu sexuel des hommes, il va tenter de mettre à jour quelques-uns des <u>mythes et des stéréotypes</u> qui existent encore, par exemple autour de la performance sexuelle, de la jouissance masculine et de l'expression de nos désirs.

---

(1) "Pour l'ex-présidente du CCSF: 90% des femmes harcelées au travail", <u>Le Devoir</u>, 12 janvier 1982.

La seconde partie examine l'importance que la pornographie a prise dans notre pratique sexuelle, jusqu'à nous tenir lieu, pour la plupart, de principal moyen d'éducation sexuelle. C'est également l'occasion de prendre conscience de ce que cette consommation détruit profondément au coeur de notre relation amoureuse, par la distance et la méfiance qu'elle entraîne nécessairement avec les femmes.

En troisième lieu, nous allons tenter ensemble, pour une fois, d'échanger entre hommes quant à nos désirs, nous allons interroger la forme qu'ils prennent et essayer de formuler ensemble d'autres modes d'expression.

Finalement, la dernière partie reconsidère notre irresponsabilité quasi "congénitale" à l'égard de la contraception, en essayant de resituer cette implication au coeur de notre expérience amoureuse et de notre vécu sexuel.

LE VÉCU SEXUEL DES HOMMES

Bien sûr, tous les hommes parlent de sexe: ils font des blagues sexuelles, échangent entre eux des allusions quant aux corps des femmes qu'ils côtoient, se racontent tout haut leurs fantasmes de séduction et s'inventent parfois même des conquêtes... Pourtant, nous restons passablement silencieux sur nos relations sexuelles réelles, sur la sexualité telle que nous la vivons. Bien que nous parlions fréquemment de sexe, nous parlons très peu du nôtre, de notre corps, de nos désirs, de nos jouissances aussi bien que de nos insatisfactions.

Entre ce qui est dit et ce qui est vécu, il y a donc toute une aliénation. Si on s'arrête au contenu de discours de façade, on réalise qu'il traduit surtout le rapport de domination entre hommes et femmes. En plus des fantasmes de conquête et de séduction, c'est en effet, le plus souvent, de mépris à l'endroit du corps et du sexe des femmes qu'il s'agit. Et pourtant, on sait bien que la réalité des chambres à coucher est moins triomphante, moins reluisante. Ce discours, c'est essentiellement une mystification de notre sexualité. Il est donc grand temps de se dire réellement, entre nous, nos peurs, nos craintes et nos insécurités à ce sujet, et aussi nos tendresses et nos joies.

Le questionnaire qui suit constitue justement un outil pour inventorier divers aspects de notre vie sexuelle. Répondez-y d'abord pour vous-mêmes, avant d'en faire l'échange avec d'autres hommes.

QUESTIONNAIRE

Image du corps

. Aimez-vous votre corps ? .....
. Quelle partie de votre corps aimez-vous le plus ? .....
  le moins ? .....

. Y a-t-il des parties de votre corps que vous voudriez différentes ? .....

. Vous êtes-vous déjà fait dire que votre corps (ou une partie de votre corps) était beau, séduisant ? .....

. Dans votre rapport amoureux, avez-vous besoin de sentir que votre corps est aimé, pour ce qu'il est ? .....

. D'après vous, y a-t-il des parties de votre corps qui, en apparence, pourraient tout aussi bien appartenir à un corps de femme ? .....

. Aimez-vous regarder le corps des autres hommes ? .....

. Lorsque vous regardez un corps d'homme, y a-t-il une ou des parties de son corps qui vous attirent plus particulièrement ? .....

. Aimez-vous l'apparence du sexe masculin ? .....

. Trouvez-vous le vôtre beau ? .....
Agréable à toucher ? .....
D'une dimension "satisfaisante" ? .....

. Aimez-vous son odeur ? .....

. Trouvez-vous que vous avez de belles fesses ? .....
De belles cuisses ? ..... De belles jambes ? .....

. Dans votre sexualité, quelle importance accordez-vous à l'image de votre corps ? .....

Masturbation

. Avec quelle fréquence avez-vous recours à la masturbation ?

a) tous les jours ou presque ?.....
b) plusieurs fois par semaine ? .....
c) une ou deux fois par semaine ? .....
d) deux ou trois fois par mois ? .....
e) rarement ? .....

. Certains hommes vivent ces moments comme un besoin ou une tension qu'il leur faut assouvir absolument; d'autres, plutôt comme une occasion de détente ou de répit; d'autres encore, comme une façon de supporter leur solitude... Essayez de décrire pour vous-mêmes ce qu'il en est dans votre cas, et comment vous vous sentez (physiquement ou psychologiquement) quand vous avez le goût de vous caresser ?

.....

.....

. Comment vous sentez-vous <u>après</u> ? .....
Etes-vous satisfait, détendu ? .....
Cela a-t-il l'effet de vous assoupir, ou de vous donner plus d'énergie ? .....
En ressentez-vous parfois de la culpabilité ? .....
Si oui, envers qui ? .....

. Est-ce que la masturbation vous amène toujours à l'orgasme ?

.....

. Avez-vous plusieurs façons de vous caresser ? .....
(par exemple, tenez-vous votre pénis de la main en déplaçant la main sur votre pénis ou bougez-vous tout le corps en vous frottant contre quelque chose ?)
Utilisez-vous des accessoires: huile, vaseline, vibrateur, etc. ?

.....

. La stimulation est-elle plus importante au bout ou à la base, au-dessus ou en dessous de votre pénis ? .....

. Vous caressez-vous ailleurs que sur le pénis:
testicules ? ..... fesses ou anus ? .....
intérieur des cuisses ? ..... ventre ou seins ? .....
autres parties du corps ? .....

. Etes-vous "à l'aise" avec votre sperme ? .....
Ainsi, êtes-vous bien d'éjaculer sur votre propre corps, ou préférez-vous éjaculer dans un mouchoir (ou autre chose) ?
.....

. Aimez-vous toucher votre sperme ? .....

. Y avez-vous déjà goûté ? .....
Quel sentiment cette idée évoque-t-elle:
excitation ? ..... dégoût ? ..... indifférence ? .....
Comment aimeriez-vous que votre partenaire soit par rapport à votre sperme ? .....

. Lorsque vous vous masturbez, quelles images vous viennent à l'esprit ? .....

. Sont-elles nécessaires pour stimuler votre désir ?.....

. Avez-vous recours à la pornographie pour vous masturber ?
Le plus souvent ? ..... Quelquefois ? .....
Rarement ? .....

<u>Apprentissage sexuel</u>

. Comment avez-vous fait votre apprentissage sexuel ? .....
.....

. Quelles furent les sources principales d'informations ?
a) matériel pornographique ? .....
b) volumes scientifiques ? .....
c) un ami ? .....
d) une amie ? .....
e) vos parents ? .....
f) vos frères ou soeurs ? .....
g) prostitution ? .....

. Avez-vous un souvenir particulier de votre première éjaculation ?
.....

. Comment imaginiez-vous alors un couple "faisant l'amour" ?
.....

. A quel âge avez-vous fait l'amour pour la première fois ? .....

. Vous rappelez-vous vos premières impressions ? .....
.....

. Avez-vous eu des expériences homosexuelles à travers votre apprentissage sexuel ? .....

. Comment qualifiez-vous aujourd'hui vos connaissances sur la sexualité ? .....
Plus rien de secret ? ..... Suffisantes ? .....
Toujours à apprendre ? ..... Vagues ? .....
Tout à découvrir ? .....

<u>Caresses</u>

. Comment et où aimez-vous être touché, caressé, embrassé ?
.....

. Avez-vous souvent besoin d'être caressé ? .....
Ou seulement lorsque vous faites l'amour ? .....

. Comment exprimez-vous ce besoin à votre partenaire ? .....
.....

. De quelles façons préférez-vous faire caresser votre sexe ?
Avec la main ? ..... Avec la bouche ? .....
Avec le sexe ? ..... Autrement ? .....

. De quelle façon préférez-vous que votre partenaire vous fasse jouir ?
Avec ses mains ? ..... Avec sa bouche ? .....
Avec son sexe ? ..... Autrement ? .....

. Est-ce que le fait d'être caressé est important ou nécessaire pour votre désir ? .....

. Aimez-vous vous-mêmes faire des caresses ? .....

. Quelles parties du corps de votre partenaire aimez-vous surtout caresser ?
Sexe ? ..... Seins ? ..... Fesses ? .....
Cuisses ? ..... Visage ? ..... Jambes ? .....
Ventre ? ..... Dos ? .....

. Avec quelles parties de votre corps aimez-vous surtout caresser ?
Avec vos mains ? ..... Avec vos lèvres ? .....
Avec votre sexe ? ..... Avec vos bras ? .....
Autrement ? .....

. Est-ce que le fait de caresser votre partenaire est important ou nécessaire pour votre désir ? .....

. Les caresses mènent-elles nécessairement à une relation sexuelle ?
.....

<u>Orgasme</u>

. Essayez de décrire la façon dont vous jouissez .....
.....
Durant la montée ? .....
Avant, au moment, après ? .....

. Outre le pénis dans quelle autre partie de votre corps ressentez-vous l'orgasme ? .....

. Avez-vous plus d'un type d'orgasme ? .....

. Avez-vous déjà eu ce qu'on décrirait comme un "orgasme émotif" ?
.....

. Avez-vous besoin d'être en érection pour jouir ? .....

. Votre érection complète est-elle un signe d'excitation maximum ?
.....

. L'absence d'érection correspond-elle pour vous à une absence de désir ? .....

. L'éjaculation correspond-elle pour vous à la fin du plaisir ?
.....

. Pouvez-vous avoir un orgasme sans éjaculation ? .....

. Une éjaculation sans orgasme ? .....

La relation sexuelle

. Croyez-vous que les caresses et les marques physiques d'affection sont importantes ? .....
Si oui, le sont-elles surtout pendant la relation sexuelle, ou également à d'autres moments ? .....

. Ressentez-vous parfois le besoin d'être pris, de vous abandonner, d'être bercé, cajolé ? .....
.....

. Si votre partenaire vous demande de vous abandonner et de rester passif durant une relation, quelles sont vos réactions ?
.....
.....

. Vous sentez-vous responsable du déroulement de la relation sexuelle ? .....
.....

. Vous sentez-vous responsable de la jouissance de votre partenaire ? .....

. Avez-vous parfois peur de ne pas faire jouir votre partenaire ? .....

. Comment réagissez-vous lorsque votre partenaire vous indique la façon dont elle aime être caressée ? .....
.....

. Discutez-vous avec votre partenaire de ce que vous ressentez l'un et l'autre aux caresses ? .....
Avant la relation ? ..... Pendant ? .....
Après ? .....

. Lors d'une relation sexuelle, si vous n'arrivez pas à l'érection comment vivez-vous cela ? .....
D'après vous, pourquoi cela se produit-il ? .....
.....
Avez-vous parfois peur de l'impuissance ? .....

. Pouvez-vous envisager une relation sexuelle satisfaisante sans éjaculation ? .....
Et sans pénétration ? .....

. Si une relation est interrompue, est-ce pour vous dramatique ?
..... désagréable ? .....
dommage sans plus ? .....
cela continuera plus tard ? .....
autre ? .....

. Avez-vous parfois l'impression que vos relations sexuelles se déroulent toujours selon un scénario identique (mêmes gestes, même type de caresses, chacun jouit à tour de rôle, dans le même ordre ... etc) ? .....

. Si oui, pourquoi en est-il ainsi ? .....
Pensez-vous qu'il y a encore de l'insécurité, de la gêne, du malaise dans la relation sexuelle, même entre partenaires de longue date ? .....

. Aimeriez-vous parfois changer de "scénario" ? .....
A votre avis, comment cela serait-il possible ? .....
.....

. Quelles sont les expériences sexuelles que vous voudriez tenter ?
.....

. Pouvez-vous retracer l'origine de ces fantasmes ? .....
.....

. Quel est le plus haut degré de bonheur, de contentement que vous avez atteint dans une relation sexuelle ? .....
.....

EXERCICE: "Si on laissait tomber les masques"

Malgré tout le temps que nous passons entre hommes à parler de sexe, le questionnaire a dû vous permettre de vous rendre compte que nous nous disons en fait bien peu de choses sur ce que nous vivons et pensons réellement à ce sujet. C'est une première mesure de notre aliénation à cet égard. Ce qui en ressort en effet, c'est tout le malaise qui entoure encore la sexualité et cela, malgré une soi-disant libération sexuelle.

Pour chacun de nous, il reste en ce domaine des "zones grises", des zones d'insécurité profonde, que nous ne dévoilons même pas à notre partenaire, et que nous préférons parfois ne pas trop connaître nous-mêmes.

C'est parce que l'identité se construit d'abord dans le corps, que la sexualité se trouve si intimement reliée à l'identité. Le désir ou le rejet que nous recevons de notre corps à travers la sexualité nous atteint alors au plus profond de ce que nous sommes. Et l'amour ou le mépris que nous avons pour nous-mêmes, c'est aussi d'abord sur notre corps que nous le faisons porter. C'est donc surtout entre hommes - en raison d'une même identité sexuelle, d'une expérience commune et d'insécurités également communes - que ces malaises doivent être abordés. L'idée de l'exercice est justement de partager ce vécu intime, avec les zones grises qu'il comporte, en laissant tomber les masques...

Il s'agit donc pour vous:
- d'échanger avec les membres du groupe vos premières impressions à la suite de ce questionnaire.
- d'examiner ensemble chacun des sous-thèmes du questionnaire afin de dégager un portrait du vécu sexuel des hommes.
- d'identifier à la fin avec les autres participants, les peurs et les malaises anticipés vis-à-vis d'un tel échange.

MYTHES ET RÉALITÉ SUR LA SEXUALITÉ MASCULINE

En somme, nous n'ouvrons pas facilement sur notre vécu sexuel. Ce manque d'échange est peut-être d'ailleurs un facteur du fait que notre sexualité se trouve si fortement influencée par les stéréotypes sociaux. Car il faut reconnaître que notre vie sexuelle consiste souvent dans la mise en pratique d'un certain nombre de croyances et de prescriptions qui sont véhiculées et qui constituent un modèle passablement contraignant. C'est en essayant d'y correspondre que nous avons cessé d'être à l'écoute de notre corps et que nous avons perdu contact avec nos émotions. Voici donc rassemblées quelques-unes des normes les plus explicites qui dictent nos comportements en conformité avec ce modèle. En leur donnant la valeur de mythes, on sera plus à même de dégager la réalité cachée derrière, ou encore la réalité que ces normes visent à contrôler ou à transformer.

1. Un homme doit être fort et ne pas laisser paraître ses sentiments et ses émotions.

Cet énoncé constitue même le premier canon de la virilité. Et, bien qu'il concerne la vie masculine en général, ses conséquences sont particulièrement dramatiques sur le vécu sexuel, là où les échanges émotifs sont si déterminants. En limitant ainsi chez les hommes la capacité de s'abandonner, la transparence, l'expression de sensibilité et de tendresse, cette norme appauvrit considérablement la qualité de nos rapports amoureux. C'est un dur prix à payer pour ne pas perdre le contrôle !

2. Un vrai homme, c'est celui qui a beaucoup de femmes dans sa vie, qui vit beaucoup d'aventures.

C'est le stéréotype du don Juan, de James Bond et de Casanova, le mythe de la conquête et du harem. Nous avons souvent l'impression en effet que, pour dégager beaucoup de virilité, il faut multiplier les aventures. En un sens, cette norme est reliée à la précédente, car c'est seulement en accordant si peu d'importance à nos sentiments qu'il est possible de multiplier ainsi les aventures. Il y a également derrière ce stéréotype une autre caractéristique essentielle de la virilité: celle du pouvoir qui s'exprime par la possession. L'une des grandes mystifications du mythe de Casanova, c'est d'ailleurs de faire croire qu'il est possible "d'avoir" tant de femmes en raison de ce que nous sommes et non, en fait, en raison du pouvoir économique que nous détenons et de l'oppression que nous maintenons sur les femmes.

3. Un home viril, c'est nécessairement un bon amant.

Il y a un double mythe dans cet énoncé. D'une part, il faut démontrer qu'on est un vrai homme, en sachant bien faire jouir. Mais, d'autre part, le mythe laisse aussi entendre qu'il suffit d'être viril pour être automatiquement un bon amant. Or si être viril, c'est, en particulier,

contrôler ses émotions, cela veut dire qu'un bon amant doit laisser peu de place à la tendresse et aux sentiments. Nous nageons ici en pleine contradiction ! Il suffit de lire le Rapport Hite sur la sexualité féminine (2) pour apprendre que la majorité des hommes ne sont pas extraordinaires ! Ce qui se cache derrière ce stéréotype, c'est aussi l'idée de performance et d'efficacité. Etre capable de faire jouir sa partenaire devient une exigence. Nous faisons de la sexualité une tâche, comme si nous étions, même en ce domaine, toujours au travail.

Finalement il y a aussi dans cette norme l'expression du contrôle sur l'autre, comme si nous voulions ramener sa jouissance à notre capacité de la faire jouir. Il y a d'ailleurs chez la plupart des hommes une insécurité extraordinaire vis-à-vis de cette jouissance des femmes: parviendrons-nous à la faire jouir ? jouira-t-elle sans nous ? un autre réussira-t-il à la faire mieux jouir ? Nous sommes inquiets de perdre le contrôle parce que nous nous rendons bien compte que cette jouissance est hors de nous, qu'elle nous échappe, et nous vivons cette situation comme une perte de pouvoir, comme une atteinte à notre virilité !

4. C'est aux hommes à faire les avances et à orchestrer toute la relation.

Les hommes commencent à faire mine de se plaindre de cette "responsabilité" dans la relation sexuelle. Nous nous plaignons aussi de ne pas suffisamment sentir l'expression du désir des femmes à l'égard de notre corps. En réalité, il ne faudrait pas oublier à quel point nous sommes mal à l'aise lorsqu'une femme prend les initiatives en matière de séduction ou dans la relation sexuelle. Encore là, nous avons tout simplement l'impression de perdre le contrôle et bien des hommes vont jusqu'à se retirer, si cela se produit. Nous exprimons

---

(2) Hite, Shere, Le Rapport Hite, Paris, Laffont, 1976.

par là une hantise de la passivité et de l'abandon, que nous nous représentons plus ou moins comme des attitudes féminines, des attitudes d'infériorité et de soumission. Or, l'abandon est propice à la tendresse: c'est une sorte de mise en disponibilité de son corps à l'autre. En nous conformant au stéréotype et en nous refusant à l'initiative de l'autre, c'est en fait de son désir que nous nous privons. Et aussi d'un rapport différent à notre corps, que les caresses dans l'abandon pourraient nous révéler.

5. Un homme, ça "veut" toujours, c'est toujours prêt.

Ce n'est "presque pas" un mythe. Dans les faits, les sollicitations pour faire l'amour, souvent insistantes d'ailleurs, proviennent habituellement des hommes. Le mythe, c'est de faire croire que nous agissons ainsi parce que nous sommes tellement près de notre désir. En réalité, nous sommes le plus souvent prêts à jouir même sans désir, comme s'il y avait là une obligation, une norme à suivre. Ainsi la plupart des hommes se masturbent presque quotidiennement. Ce qui est étrange, cependant, c'est qu'ils utilisent pour cela de la pornographie, en justifiant qu'elle les aide à stimuler davantage leur excitation. Autrement dit, nous ne nous caressons pas pour assouvir un désir débordant, car nous devons recourir à la pornographie afin d'atteindre un niveau d'excitation suffisant pour parvenir à la jouissance ! Dans la relation sexuelle, c'est la même chose. Nous nous disons souvent prêts à faire l'amour, même si le désir n'y est pas: ça donne évidemment ce que ça donne ! A vivre ainsi notre désir comme un manque, comme une impatience, nous nous empêchons de le célébrer pour ce qu'il est, c'est-à-dire comme une fête !

6. <u>L'utilité des caresses, c'est pour se préparer à faire l'amour</u>.

C'est là le mythe des "préliminaires", si bien entretenu par la littérature populaire et repris de nos jours par la sexologie "à la Desjardins". Dans ce contexte, jamais les caresses ne sont présentées comme valables ou agréables, comme satisfaisantes ou gratifiantes en soi. Elles n'auraient d'utilité que dans la mesure où elles "ouvriraient la voie" ! Les caresses sont en effet toujours vues comme un prélude nécessaire aux rapports sexuels.

Un autre aspect de ce mythe, c'est que les caresses sont surtout pour les femmes: "on leur en fait, parce qu'elles en veulent". Quant à nous, nous irions plus directement aux "faits"... bref, à la pénétration ! Ce mythe est d'ailleurs à rapprocher des précédents: nous serions toujours prêts à faire l'amour, nous devrions garder le contrôle de nos émotions, c'est à nous de faire les avances... Pourtant les rencontres entre hommes sur la sexualité font vite ressortir ce besoin d'être caressés, longtemps et fréquemment. C'est dire à quel point ces stéréotypes nous enferment et, en nous y conformant, c'est nous-mêmes en définitive qui nous privons d'affection physique.

7. <u>Pour qu'une relation sexuelle soit complète et satisfaisante il faut qu'il y ait pénétration</u>.

Si l'on décrétait que la relation sexuelle doit se dérouler sans pénétration, cela soulèverait certainement un tollé de protestations de notre part. Et pourtant nous imposons nous-mêmes ce genre de prescription à la sexualité féminine. En effet, la sexualité reste partout identifiée à la pénétration, bien qu'on sache que la majorité des femmes ne jouissent pas de cette façon (3). Cette association est tellement

---

(3) Hite, Shere, <u>op. cit</u>.

forte et tellement intégrée à la mentalité masculine que bien des hommes, dnas les groupes d'échanges, disent n'avoir pas "vraiment" fait l'amour s'il n'y a pas eu pénétration, et cela bien qu'ils aient passé de longs moments avec leur partenaire à se caresser mutuellement, et bien qu'ils aient souvent joui eux-mêmes. Toutes les méthodes contraceptives font référence en outre à une sexualité de pénétration, et même la définition légale du viol reposait, jusqu'à tout récemment, sur la pénétration Bref, toute notre sexualite s'exprime uniquement autour de cet aspect précis... Se centrer ainsi sur la pénétration constitue un appauvrissement, et cette norme nous enferme en restreignant une fois de plus notre vécu sexuel au niveau du pénis. Il y a donc lieu de nous interroger sur ce que nous éprouvons de si essentiel dans la pénétration puisque le fait de jouir autrement nous semble habituellement moins satisfaisant. Nous devrions peut-être nous demander, par exemple, si nous ne recherchons pas dans la pénétration quelque chose comme une prise de possession du corps de la femme, et si nous n'éprouvons pas, plus ou moins consciemment là-dedans, un sentiment très concret et très physique de domination (4) ?

8. Un homme doit avoir une érection à volonté et la maintenir.

Si l'acte sexuel consiste essentiellement dans la pénétration, une conséquence naturelle, c'est que, pour faire l'amour, il faut nécessairement être en érection. Ce stéréotype est si fort, que nous éprouvons tous comme hommes, un sentiment d'insécurité profonde par rapport à l'impuissance, et aussi par rapport à la dimension de notre pénis. Nous pensons toujours qu'il n'est pas assez gros, pas assez dur, ni en érection assez longtemps. Perdre l'érection devient facilement pour nous une véritable angoisse qu'on invoquera par exemple pour ne pas utiliser le condom, ou même pour limiter les "préliminaires" et ne pas trop nous

---

(4) Sur cette association entre pénétration et infériorisation, il peut-être intéressant de reconsidérer la signification réelle d'expressions comme: "se faire fourrer", "se faire baiser", "dans le cul", "va te faire foutre", "espèce d'enculé"... aussi bien que des gestes du doigt ou du bras utilisés dans les mêmes circonstances.
Pourquoi cette référence à la pénétration est-elle si fréquemment invoquée comme insulte ?

adonner aux caresses. La relation avec le stéréotype de la pénétration reste assez étroite: pour pénétrer, il faut être en érection mais inversement dès qu'on est en érection, il faut pénétrer ! Ce mythe est d'ailleurs largement exploité par la pornographie que présente invariablement des phallus immenses, constamment érigés et infatigables. Ce mythe du pénis en érection à volonté, c'est en fait le prolongement du mythe de l'homme fort en constante maîtrise de lui-même. Un effet de ce mythe, consiste à réduire toute notre sexualité au pénis, oubliant que nous pouvons ressentir (et aussi donner) beaucoup de plaisir par d'autres parties de notre corps.

9. <u>Une relation sexuelle complète et satisfaisante se termine nécessairement par l'orgasme, c'est-à-dire par l'éjaculation</u>.

ÉRECTION - PÉNÉTRATION - ÉJACULATION: voilà donc les trois canons de la sexualité masculine, universellement célébrés d'ailleurs par la pornographie. Et cela est toujours décrit très gros: une érection volumineuse, une pénétration à plein régime, une éjaculation volcanique... et puis c'est tout ! L'éjaculation est en effet présentée comme l'ultime but de la relation sexuelle. La conséquence d'un tel mythe est souvent de tout mettre en oeuvre dans ce seul but, au point d'être déçu si "ça" ne vient pas, au point de ne plus pouvoir goûter les moments de tendresse et de caresses dont on aura pourtant profité. Mais n'est-ce pas aussi la façon dont nous traitons notre propre corps dans la masturbation ? Nous recourons à la pornographie pour nous exciter même quand nous n'avons pas de désir et nous nous "masturbons" frénétiquement pour une jouissance rapide... Quel amour avons-nous de nous-mêmes dans une telle pratique ? A utiliser notre corps de façon aussi utilitaire, comment pourrions-nous traiter autrement celui des femmes ?

10. La sexualité c'est naturel, pas besoin d'apprendre à faire l'amour.

Comme nous croyons qu'un homme "viril" fait automatiquement un bon amant, de même nous croyons que faire l'amour nous est tout naturel, que ça va de soi, que nous avons ça dans le sang (ou peut-être plutôt dans le pénis) ! Ce qui est paradoxal, c'est qu'en pensant cela, nous exprimons justement tout un ensemble de fausses et de clichés que nous avons appris sur la sexualité. L'essentiel de ce que nous croyons savoir là-dessus provient d'ailleurs de la "culture pornographique". Nous disons n'avoir pas besoin d'apprendre à faire l'amour, mais en même temps, nous disons que les revues et les films pornographiques nous suggèrent de nouvelles "techniques amoureuses"; nous essayons parfois même avec nos partenaires les nouveaux "trucs" observés; nous courons les sex-shops pour le dernier gadget - crème ou vibrateur - apte à prolonger, semble-t-il notre plaisir - ou plutôt, en fait, notre érection ! Inquiets de ne pas être en érection suffisamment longtemps ou encore de ne pas faire jouir notre partenaire avec suffisamment de certitude, nous recherchons dans des trucs ou des techniques extérieurs, des garanties d'"efficacité". C'est dire toute l'aliénation par rapport à notre désir, comme si nous ne pouvions pas y trouver les conditions mêmes de notre plus grande jouissance. Apprendre à faire l'amour, c'est peut-être justement reprendre contact avec notre corps, et avec l'expérience de notre désir, plutôt que d'essayer de le reconstituer artificiellement à partir de la stimulation pornographique.

Bref le modèle de sexualité masculine est loin d'être "rose". Ce qui ressort de cette énumération, c'est qu'il est fortement contraignant et pratiquement inaccessible. De fait, on ne peut essayer d'y correspondre qu'au prix d'une déshumanisation et d'un appauvrissement extrêmes de nos relations. C'est d'ailleurs là toute l'aliénation des hommes dans la sexualité: par rapport à leur corps, à leurs émotions, à leur désir, à l'expression de la tendresse, à la capacité d'abandon...

Mais d'où nous vient donc ce modèle de sexualité ? En réalité il correspond de très près au type de sexualité que véhicule la pornographie. Celle-ci est en effet toute orchestrée autour du trio: érection - pénétration - éjaculation. Les hommes qu'on y trouve sont toujours très froids, sans émotion. Ils sont en érection à volonté et peuvent faire l'amour sans arrêt. Ils ont d'ailleurs plein de femmes qui se plient à leur moindre désir, tant ils savent les faire jouir "au doigt et à l'oeil". Pas de caresses inutiles non plus que d'épanchements ni de passion. Seulement de la technique, de l'efficacité et de la maîtrise.

PORNOGRAPHIE ET SEXUALITÉ MASCULINE: UN BIEN TRISTE APPRENTISSAGE

Pour la plupart d'entre nous, la pornographie et, peut-être aussi, la prostitution ont en effet été les moyens par lesquels nous avons fait notre propre éducation sexuelle. C'est le plus souvent là que nous avons puisé nos modèles de comportement sexuel, nos scénarios de séduction, et ce que nous croyons "posséder" de "techniques" amoureuses. Mais, surtout, c'est à même la consommation de la pornographie que s'est constitué l'essentiel de notre imaginaire sexuel, c'est-à-dire le répertoire de fantasmes que nous invoquons systématiquement pour nous exciter nous-mêmes lorsque nous nous caressons, qui détermine, en outre, nos attentes vis-à-vis des femmes au plan sexuel, et qui nous tient même lieu de grille d'analyse de la sexualité féminine ! Non seulement, c'est le principal moyen par lequel nous avons fait notre apprentissage sexuel, mais, c'est encore pour un grand nombre d'hommes, la principale façon par laquelle s'exerce et se vit quotidiennement, par magazines ou films interposés, leur sexualité. Or, cette réalité où nous nous reconnaissons facilement, n'est-elle pas profondément désolante ? Pourtant nous prenons aisément la défense de la pornographie chaque fois qu'on parle d'en limiter la diffusion, et l'argument que l'on invoque le plus souvent alors, c'est celui de la liberté d'expression...

et bien sûr de la liberté de consommation. Mais de quelle liberté s'agit-il ? En fait, avec la pornographie, notre sexualité ne nous appartient plus: nous l'achetons ! Ce sont les pornocrates qui déterminent de plus en plus systématiquement pour nous: quand, comment, de quelle façon et par quels fantasmes nous allons jouir En outre, nous les payons pour qu'ils assurent ce contrôle sur notre vécu sexuel et sur nos relations amoureuses.

Pourtant, même lorsque nous prenons conscience de cette aliénation, il n'est pas si facile de s'en défaire. Nous y avons tellement pris goût et c'est tellement facile de consommer de la pornographie, c'est pratiquement devenu un besoin. Pour la plupart des hommes, s'en priver, c'est un peu comme cesser de boire pour un alcoolique ! Or justement, comment peut procéder un alcoolique pour changer son comportement ? L'approche qui a le plus de succès à l'heure actuelle, c'est encore ce que proposent les regroupements d'Alcooliques Anonymes (A.A.): cesser la consommation bien sûr, mais aussi échanger là-dessus avec d'autres qui vivent le même problème et aller chercher dans ce partage une motivation et un support collectif pour changer. Le sens de l'exercice suivant, c'est justement d'amorcer entre vous ce type d'échange sur votre consommation de la pornographie.

QUESTIONNAIRE (5)

Voici un certain nombre de questions qui tentent de mettre en rapport la consommation de la pornographie, le vécu sexuel et les fantasmes masculins. Répondez-y en groupe, en y apportant à tour de rôle vos réponses, et en échangeant les commentaires qui surgissent chaque fois à votre esprit. Essayez en particulier de faire ressortir en quoi la consommation de la pornographie influe sur vos fantasmes et comment, par ce biais, elle affecte votre vécu sexuel.

---

(5) Ce questionnaire est adapté à partir de celui conçu par le Groupe d'hommes contre la pornographie et l'exploitation sexuelle, de Québec.

1. A quel âge avez-vous commencé à utiliser du matériel pornographique ?

2. Essayez de vous rappeler pour quelles raisons vous avez eu recours à la pornographie à ce moment ? Et maintenant ?

3. Avec quelle fréquence recourez-vous aux différents types de matériel pornographique (indiquez le nombre de spectacles ou de films vus par mois, le nombre de revues ou de romans achetés ou lus par mois) ?

   a) Playboy ou Penthouse ou Lui
   b) autres revues
   c) films
   d) vidéo-cassettes
   e) romans
   f) strip-tease (danseuses nues, cabaret...)

4. Avec quelle fréquence avez-vous recours à la masturbation ?

   a) tous les jours ou presque ?
   b) plusieurs fois par semaine ?
   c) une ou deux fois par semaine ?
   d) deux ou trois fois par mois ?
   e) rarement ?

5. Lorsque vous vous masturbez, avez-vous recours à du matériel pornographique ?

   a) le plus souvent ?
   b) quelquefois ?
   c) rarement ?

6. Lorsque vous avez des fantasmes en vous masturbant, sont-ils reliés à des revues, des romans ou des films pornographiques vus précédemment ?

   a) le plus souvent ?
   b) quelquefois ?
   c) rarement ?

7. Quelles scènes recherchez-vous surtout dans le matériel pornographique ?

   a) scènes de viol ?
   b) relations sexuelles avec violence ?
   c) relations sexuelles avec des enfants ?
   d) relations sexuelles avec plusieurs femmes ?
   e) relations sexuelles à plusieurs (hommes et femmes) ?
   f) relations sexuelles où la femme est surtout passive ?
   g) relations sexuelles où vous êtes surtout passif ?
   h) relations sexuelles orales où vous faites caresser votre sexe ?
   i) relations sexuelles orales ou vous caressez le sexe de la femme ?
   j) relations sexuelles anales ?
   k) se faire masturber par son partenaire ?
   l) relations sexuelles où vous attachez votre partenaire ?
   m) relations sexuelles où vous êtes attaché vous-mêmes ?
   n) relations sexuelles où la tendresse est dominante ?
   o) relations sexuelles avec votre partenaire actuelle ?
   p) relations sexuelles avec des femmes de votre connaissance (amie, voisine, secrétaire, collègue de travail...) ?
   q) relations sexuelles entre femmes ?
   r) relations sexuelles avec d'autres hommes ?
   s) être beaucoup caressé par votre partenaire ?

t) situations où vous avez le sentiment d'être irrésistible ?

u) imagination de diverses positions de l'acte sexuel ?

v) fantasmes sur des parties du corps féminin:

1. seins ? 2. sexe ? 3. cuisses ?
4. jambes ? 5. fesses ? 6. visage ?
7. bouche ou langue ? 8. autres ?

8. Lorsque vous avez des fantasmes en vous masturbant, quelles scènes reviennent le plus souvent (répondez en utilisant les lettres correspondant aux choix de la question 7) ?

9. Lorsque vous avez des fantasmes lors de vos <u>relations sexuelles</u>, quelles scènes reviennent le plus souvent (répondez en utilisant les lettres correspondant aux choix de la question 7) ?

10. Utilisez-vous la pornographie comme stimulant dans vos rapports sexuels ?

a) le plus souvent ?
b) quelquefois ?
c) rarement ?

11. Vous est-il arrivé de reproduire avec votre partenaire des choses que vous aviez vues dans des scènes pornographiques ?

12. Considérez la fréquence avec laquelle vous vous masturbez (question 4), celle avec laquelle vous avez recours à la pornographie (question 3), et celle de vos relations sexuelles. Quel tableau cela donne-t-il de votre vie sexuelle ?

13. D'après vous, quels sont les effets de votre consommation de pornographie sur votre vie amoureuse ?

14. Parlez-vous facilement avec votre partenaire de vos relations sexuelles ? Pensez-vous que votre consommation de pornographie peut nuire à ces échanges ?

15. Vous sentez-vous à l'aise de consommer de la pornographie (par exemple, êtes-vous indifférent à rencontrer des amis lorsque vous le faites) ? Sinon, essayez d'exprimer en quoi consiste ce malaise.

16. En particulier, comment vous sentez-vous par rapport à votre partenaire, quant à votre sonsommation de pornographie ?

17. Comment vous sentiriez-vous si votre enfant (ou votre élève, votre neveu ou nièce, votre petit voisin...) vous surprenait chez le dépanneur à feuilleter des revues pornographiques, et vous interrogeait à ce sujet ?

18. Pensez-vous pouvoir arrêter facilement <u>toute</u> consommation de pornographie ? Sinon, pourquoi à votre avis est-ce si difficile ?

EXERCICE: Lettre à mon chum...

Mais si la consommation de la pornographie nous aliène dans notre sexualité, c'est certainement surtout par la brèche profonde qu'elle ouvre dans nos relations amoureuses.

La pornographie constitue en effet l'un des moyens les plus efficaces pour maintenir l'inégalité et l'exploitation sexuelles. Il a été mentionné plus haut que, si la sexualité comportait des zones d'insécurité profondes, c'est qu'elle concernait l'image du corps et l'identité qui en découle. Cela est vrai pour notre corps et notre sexualité d'hommes. Cela l'est encore plus pour le corps et la sexualité des femmes, précisément parce qu'elles sont, par rapport à nous, en position d'inégalité et d'oppression. Or, s'il est une façon efficace de maintenir un opprimé en situation d'infériorité, c'est bien de l'humilier au niveau de son corps. On l'a fait pour les esclaves, les Noirs, les Juifs, les Amérindiens... et c'est ce que l'on fait encore pour les femmes avec la pornographie. Pourtant, nous restons insensibles à ce mépris qui n'est pas dirigé contre nous, et nous y contribuons en adoptant pour nous-mêmes le discours de la pornographie. Il est peut-être temps pour nous d'essayer de mesurer tout ce qui est reçu comme mépris dans ce discours par les femmes qui nous sont proches et que nous disons aimer.

La lettre suivante provient de l'amie de l'un des participants à l'une des premières sessions de ce cours. Elle capte bien ce que la plupart des femmes ressentent en face de notre consommation de la pornographie, et que nous ignorons nous-mêmes, ou que nous préférons souvent ne pas savoir:

Chéri,

Lorsque tu dormais la nuit dernière, je me suis laissée aller à ressentir ce que me faisait ta revue Playboy et encore chaud je te l'écris: CA ME FAIT PEUR ET CA ME MET EN COLERE.

Bien sûr, je comprends, je rationalise, j'excuse tout, tout, mais j'ai peur...

1. car ces femmes ne sont pas de vraies femmes;
2. car la vraie sexualité ce n'est pas ça;
3. car la vraie beauté n'y apparaît pas;
4. car l'amour en est absent;
5. car la vraie jouissance ce n'est pas ça;
6. car je ne pourrai jamais correspondre à ce modèle de femme.

Mes peurs: que ces images que tu vois et que tu as déjà en toi deviennent plus fortes, influençant davantage ta sexualité et ton goût de ce type de rapport et de femmes irréels. Puis que, peu à peu, tu me demandes d'y correspondre, espérant ainsi arriver à une plus grande satisfaction. Non, de tout mon être non, je ne veux pas et je ne correspondrai jamais à cela. Ca me fait peur car j'ai déjà bien du mal à m'accepter physiquement et émotivement comme je suis. Le chemin étant encore plus long pour trouver de nouvelles voies !

Il y a également de la colère car je ne cesse de penser au film C'est surtout pas de l'amour ! qui m'avait fait si mal, jusque dans mon corps. C'est comme s'il avait été fait pour rien !

Voilà, peut-être pourrions-nous en discuter !

L'exercice suivant consiste justement à aller chercher auprès de votre amie - ou de la femme dont vous êtes le plus près - le même genre de témoignage par rapport à la pornographie. Faites-lui d'abord lire cette lettre et demandez-lui ce qu'elle ressent elle-même à ce sujet. Elle peut vous en faire part verbalement: en ce cas, prenez fidèlement note de son témoignage. Il est essentiel cependant que vous soyez attentifs et que vous n'interveniez en aucune façon: pas d'argumentation ni de justification de votre comportement.

C'est en groupe, entre nous, que doit se faire la discussion. Faites d'abord le partage des témoignages reçus et essayez surtout de dégager ce que la consommation de la pornographie brise dans votre rapport amoureux, en termes du mépris des femmes qui est reçu par votre compagne, des modèles de corps et de sexualité qui y sont prescrits... et de l'éloignement que cela crée finalement entre vous.

L'"ETAT AMOUREUX" ET LE DESIR

Mais, en dehors des modèles de sexualité véhiculés par la pornographie, qu'existe-t-il d'autre ? En fait, c'est à partir de sa propre expérience amoureuse qu'il faut chercher des réponses à cette question, à partir de ce que l'on a soi-même vécu de significatif sur ce plan. On a alors l'impression de "flotter" on est "dans la lune", on a les yeux qui brillent, on a le "fou rire"... Même si on ne le laisse pas toujours paraître de façon aussi évidente, il est clair pourtant, qu'on change profondément. Le rapport aux autres et à soi-même se transforme. On y trouve souvent plus d'humour, plus de fantaisie, plus d'énergie... Et on a aussi comme le sentiment d'une plus grande "vérité", l'impression d'être plus en accord avec soi-même. On se retrouve dans une espèce d'état second à l'intérieur duquel les choses apparaissent sous un regard neuf, habituellement comme plus favorables et plus exaltantes. De l'extérieur, par contre, on est

plutôt reçu avec scepticisme: clins d'oeil, boutades, allusions, moqueries, ou même conseils et avertissements: "Ca arrive à tout le monde, tu retomberas bien assez vite les deux pieds sur la terre..." !

Il se passe donc bien quelque chose de spécial quand on devient amoureux. Mais qu'est-ce donc ? L'amoureux est-il vraiment tellement en dehors de la réalité ? Et pourquoi cela semble-t-il souvent déranger son entourage ?

En fait, c'est essentiellement <u>au niveau de l'identité</u> que cela se joue. Le désir de l'autre donne existence, il fait "être".

> "Je reçois de ton désir que je vaux d'être aimé, et je m'aime de ce désir. Mon propre désir de toi est une adhésion à ce que tu es. Je t'aime, et je te trouve aimante du désir dont je t'enveloppe et dont tu m'enveloppes à ton tour. Tu me dis que la vie renaît de ma présence... pourtant, la vie, c'est en toi que je viens la puiser..."

Bref, il y a beaucoup d'absolu et d'inconditionnel dans ces formules. Et aussi une espèce de folie radieuse, un esprit de fête et de célébration !

Mais on peut se demander si cette folie constitue vraiment une fuite de la réalité ou si elle ne jaillit pas plutôt comme un éclair de lucidité ? Car enfin, quelle image de soi-même la "réalité quotidienne" renvoie-t-elle ? Habituellement une image morcelée, assujettie aux petites performances quotidiennes et soigneusement comptabilisée sur ces productions. Hier, aujourd'hui, j'ai fait ceci ou cela, 35 heures cette semaine ... voilà, c'est moi ! Vous posez votre candidature pour cet emploi ? Combien d'années d'études ? Quelle expérience ?... Ah oui, ça c'est votre photo. Bon je verse tout ça à votre dossier... Est-ce vraiment là une image plus "réaliste" de ce que je suis ? Suis-je tellement fou, idéaliste ou rêveur d'y préférer celle que me renvoie ton désir de moi ?

Outre ces élans de folie, l'état amoureux se traduit souvent également par des débordements d'énergie. On devient plus actif, plus imaginatif. On arrive à abattre quantité de tâches plus rapidement qu'à l'habitude, à franchir des kilomètres pour se retrouver, et on trouve encore à s'aménager du temps pour la fête et l'euphorie. C'est comme si, à être plus en accord avec ce que l'on est et ce que l'on a le goût d'être, cela débloquait des ressources jusque-là mises en réserve.

Mais alors, pourquoi l'état amoureux est-il suspect aux yeux de l'entourage ? On ne le considère pas "sérieux" on s'en méfie ou on s'en moque. En tout cas, ça dérange. Parce que le désir est hors cadre, hors norme, il ne s'assujettit pas facilement à un horaire, aux contraintes du travail et de la production, ni même à celles de la consommation ! Ne dit-on pas d'ailleurs que "les amoureux vivent d'amour et d'eau fraîche..." ? Le désir indiscipline. Il n'est pas "raisonnable", il ne se laisse pas facilement convraincre de la nécessité de ceci ou cela. Et aussi, par le contraste exubérant qu'il offre, le désir dénonce d'une certaine façon la torpeur de la routine. Parce qu'il fait apparaître comme futiles les rites quotidiens de production et de consommation, parce qu'il célèbre avant tout les personnes, le désir est profondément subversif !

QUESTIONNAIRE

Le désir nous introduit en effet dans une espèce d'état second, et c'est toujours intimement relié à la sexualité. Pourtant lorsque nous parlons de sexualité entre nous, ou même avec des femmes, c'est presque exclusivement à la génitalité que nous référons, comme si nous ne connaissions pas notre désir, ou que nous ne sachions pas comment en parler. Est-ce ignorance ou pudeur ? En tout cas, ça semble une autre forme importante de l'aliénation des hommes par rapport à leur sexualité.

Le questionnaire vise justement à vous faire prendre conscience de quelques aspects de votre désir en partageant avec les autres participants votre expérience du vécu amoureux. Répondez-y donc en groupe, dans un premier temps. Ces questions serviront de préparation à l'exercice suivant sur l'expression du désir.

1. Etes-vous encore amoureux ?
   A partir de quoi le savez-vous ?

2. Avez-vous encore du désir ?
   Comment s'exprime-t-il ?

3. Est-ce comme "au début" ?
   Comment était-ce alors ?
   En quoi est-ce différent ?
   D'après vous, pourquoi est-ce différent ?

4. Cela vous manque-t-il, la façon dont vous étiez ensemble, au début ?

5. Lorsque vous êtes amoureux, comment cela s'exprime-t-il ? Surtout physiquement (besoin de caresses, goût de faire l'amour...) ou surtout émotionnellement (vous vous sentez attendri, ému, "à fleur de peau") ?

6. Est-ce important d'être amoureux ? d'avoir du désir ?
   Pourquoi ?

7. Parlez-vous facilement avec d'autres hommes de votre désir, de la façon dont vous vous sentez lorsque vous êtes en amour ?
   Pourquoi ? Aimeriez-vous pouvoir le faire ?

EXERCICE: Comment te dire ?

Ce qui ressort d'un tel échange, c'est que nous avons toujours beaucoup de difficultés à exprimer ce que nous ressentons lorsque nous sommes en amour. Cela tient à la fois à la difficulté que nous avons à dire nos émotions en général, et aussi au fait que dans notre sexualité nous accordons souvent plus d'importance à l'aspect physique de la relation qu'à ses aspects affectifs ou émotifs. Comment pourrions-nous commencer à développer cet élément que nous avons si souvent négligé ou laissé de côté dans nos relations amoureuses ? L'objectif de cet exercice, c'est justement d'essayer de formuler votre sentiment amoureux et votre désir.

A tour de rôle, en imaginant que vous vous adressez à votre amoureuse, essayez de lui exprimer ce que c'est, profondément pour vous, que d'être en amour avec, et même ce que ça vous fait, physiquement et émotivement. Les autres participants enregistrent fidèlement ce qui est dit car, dans un deuxième temps, après que chacun se soit exprimé, le groupe tentera d'en reprendre quelques éléments afin d'en tirer une espèce de "poème collectif" sur le désir.

LA CONTRACEPTION AU COEUR DE L'ÉCHANGE AMOUREUX

Dans une scène de la pièce Si les Ils avaient des Elles (6), deux amoureux à leurs débuts parlent de contraception lors d'un souper en tête à tête. L'effet est insolite, parce que, à travers ce sujet, c'est leur désir qui passe, et, avec beaucoup de tendresse, le goût qu'ils ont de faire l'amour. Il n'est cependant pas très habituel - et en général encore moins pour les hommes - d'envisager ainsi la contraception au coeur de l'échange amoureux. En fait, cette question est tellement peu

(6) Pièce de théâtre sur les rapports hommes-femmes, créée par le Théâtre de Carton de Longueuil, et présentée à plusieurs reprises entre 1978 et 1980.

intégrée à notre sexualité, que nous avons l'impression qu'elle se situe en dehors de nous, comme si notre sexe-plaisir n'était pas aussi notre sexe-reproducteur. Parce que la conception se fait et se développe dans le corps des femmes, nous avons comme perdu toute responsabilité en ce domaine. Nous ne réalisons même plus à quel point nous sommes devenus étrangers à cet aspect de notre corps et de notre sexualité.

Le questionnaire qui suit constitue un premier outil pour commencer à mesurer notre indifférence à cet égard.

QUESTIONNAIRE

1. Considérez-vous que c'est surtout à la femme d'assumer la contraception ? Pourquoi ?

2. Énumérez pour vous-mêmes les moyens contraceptifs que vous connaissez. Que savez-vous des avantages et des inconvénients associés à ces divers moyens ?

3. Quels moyens contraceptifs préférez-vous ? Pourquoi ? Lesquels refuseriez-vous d'essayer ? Pourquoi ?

4. Avant une relation sexuelle avec une partenaire nouvelle, vous informez-vous du moyen de contraception qu'elle utilise ?

5. Dans vos relations amoureuses, participez-vous au choix du moyen contraceptif ?
   Vous êtes-vous déjà demandé si votre partenaire était satisfaite du moyen utilisé ?

6. Éprouvez-vous du malaise à parler de contraception avec votre partenaire ? Quel genre de malaise ?
   En avez-vous déjà parlé avec d'autres hommes ?

7. Pensez-vous que la contraception nuit au désir ?
Si oui, de quelle façon ?

8. Prendriez-vous le risque d'une conception, sachant que votre partenaire n'utilise pas de méthode contraceptive ?
Comment et jusqu'où assumeriez-vous ce risque ?

9. Avez-vous déjà essayé le condom ? Plus d'une fois ?
Est-ce une méthode que vous trouvez satisfaisante ?
Pourquoi ? Pensez-vous que les inconvénients du condom sont plus considérables que ceux qui sont associés aux méthodes féminines de contraception ?

10. Avez-vous toujours des condoms sur vous ? Que penseriez-vous de l'idée de suggérer cette pratique à votre fils adolescent ? ou encore à votre fille ?

11. Avez-vous déjà envisagé des relations sexuelles sans pénétration comme pratique contraceptive ?
Pensez-vous que ça peut transformer la façon dont vous faites l'amour ?
Pensez-vous que ça pourrait être aussi satisfaisant ?
Pourquoi ?

12. Envisageriez-vous la vasectomie ? Pourquoi ?
Pensez-vous qu'il est plus "correct" ou "normal" que ce soit la femme qui se fasse stériliser (ligature de trompes) ?
Pourquoi ?

13. Quelle est votre position en face de l'avortement ?
D'après vous, en quoi cette question nous concerne-t-elle, comme hommes ? Dans notre sexualité ? dans notre paternité ?

14. Selon votre expérience personnelle, quelle place la contraception tient-elle dans l'échange amoureux ?
A votre avis, cette question devrait-elle occuper une place plus importante ?
En quoi la façon dont la contraception est assumée devient-elle un enjeu important pour l'égalité dans les rapports entre hommes et femmes ?

QUELQUES FAITS SUR LA CONTRACEPTION

Bref, nous considérons le plus souvent la contraception comme une entrave au plaisir. Comme hommes, nous n'avons pas été éduqués à nous en préoccuper. Nous n'y voyons qu'une question technique dont nous avons relégué l'entière responsabilité aux femmes. Notre inconscience en ce domaine est telle que certains hommes ne savent même pas que leurs compagnes se sont déjà fait avorter ! Il est temps pour nous de prendre connaissance de quelques-uns de ces faits.

Grossesses, stérilisation, avortement...

. Au Canada et aux U.S.A. en 1980, entre 15 et 25% des adolescentes sont devenues enceintes à la suite d'une seule relation sexuelle (7).

. Au Canada, en 1980, environ 20 000 adolescentes (moins de 18 ans) auront vécu une grossese non désirée: près de 8 000 auront "la chance" d'avoir accès à un avortement; 3 000 autres feront des fausses couches, principalement parce qu'elles sont trop jeunes (8).

---

(7) "Avortement et contraception: un guide complet et pratique", Le Devoir, 31 mars 1980.

(8) Ribeyron, Marie-Thérèse, "Les apprentis de l'amour", L'actualité, février 1980, p. 48-52.

. En Occident, 50% des femmes mariées âgées entre 15 et 49 ans ne désirent plus d'enfants. Pourtant seulement 25% utilisent des méthodes contraceptives (9).

. D'après le rapport des Nations-Unies sur l'état de la population en 1980, on compte dans une seule journée 120 000 avortements pour 300 000 naissances, soit 2 avortements pour 5 naissances (10).

. Répartition des principales méthodes contraceptives au Québec en 1976: (11)

ligature des trompes	27.7%
pilule anovulante	24.8%
abstinence périodique	9.1%
vasectomie	8.6%
stérilet	7.3%
condom	7.0%
méthode sympto-thermique	4.2%
retrait	3.6%
autres	7.7%
	100.0%

Si l'on considère que la ligature, la pilule, le stérilet et la méthode sympto-thermique sont des méthodes à responsabilité uniquement féminine, que la vasectomie, le condom et le retrait (!) sont des méthodes masculines, et que l'abstinence et les autres méthodes" sont

---

(9) "Deux avortements pour cinq naissances" (Extrait du rapport sur l'"Etat de la population mondiale 1980", publié par le Fonds des Nations-Unies pour les activités en matière de population.), Le Devoir, 4 août 1980.

(10) Ibid.

(11) Lapierre, E.N. Gratton et P. Henripin, Fécondité au Québec - Enquête-Rappel 1976, Université de Montréal, 1978.

plus ou moins partagées, on constate que les femmes assument plus de 72% de la contraception au Québec. L'évolution de la stérilisation féminine et masculine au Québec est d'ailleurs révélatrice de l'implication respective à chaque sexe en ce domaine (12):

	1972	1974	1976	1978
Ligatures	12 223	26 073	24 237	32 206
Vasectomie	15 329	8 035	7 771	13 777

Les risques associés aux méthodes contraceptives

Mais il ne suffit pas de savoir que la situation en matière de contraception est désolante. Il faut également savoir que les méthodes contraceptives les plus fréquemment utilisées actuellement sont insatisfaisantes et comportent pour la plupart des risques pour la santé des femmes. Ces risques vont des troubles soi-disant "bénins" comme les migraines ou les nausées, aux troubles cardio-vasculaires et respiratoires, en passant par divers types d'infection du système uro-génital: vaginite, cystite (vessie), endométrite (utérus), salpingite (trompes de Fallope)... On dénote également une augmentation des cancers du col de l'utérus... et quelques cas de décès. Voici donc, pour les méthodes les plus courantes, un bref exposé des principaux risques encourus.

. Ligature des trompes (13)

Les ligatures des trompes comportent les mêmes risques de complications que toute intervention chirurgicale. Les risques augmentent

---

(12) RAMQ, Service de la recherche et des statistiques, 1978.

(13) Les données pour cette section sont tirées de:
Cherniak, Donna, Le contrôle des naissances, Montréal, Les presses de la santé inc., 1980, pp 46-48. Disponible gratuitement par téléphone: (514) 272-5441 ou encore par la poste à: Case postale 1000, Station E, Montréal, Québec, H2W 2N1.

lorsque la stérilisation est pratiquée sous anesthésie générale, qui comporte elle-même un léger risque de mortalité, surtout pour les femmes atteintes de maladies cardiaques ou pulmonaires. Il arrive parfois que les trompes de Fallope soient endommagées, en particulier dans le cas d'une laparoscopie. (C'est une intervention où l'on atteint les trompes à partir d'une petite incision au-dessus du nombril, après y avoir propulsé un gaz qui gonfle l'abdomen et améliore la visibilité interne pour le temps de l'opération). Ces complications peuvent alors nécessiter une seconde intervention chirurgicale à l'abdomen. Il arrive en outre que le gaz propulsé dans l'abdomen au cours d'une laparascopie entraîne certains malaises après l'opération. Finalement, les risques d'infection sont plus élevés lorsque la stérilisation est pratiquée à partir d'une incision au fond du vagin (colpotomie) ou par le col de l'utérus (hystérocopie).

. La pilule (14)

La pilule entraîne chez une bonne proportion des usagères toute une variété de troubles soi-disant "normaux": rétention d'eau et augmentation du poids, seins douloureux, maux de tête, migraines, étourdissements, nausées, vomissements, saignements et pertes vaginales, vaginites, troubles gastro-intestinaux, cystites, problèmes oculaires, dépression... On peut se demander si les hommes, qui sont si facilement indisposés par l'usage du condom, toléreraient pour eux-mêmes le moindre de ces symptômes... !

Ce qui est plus sérieux, c'est que la pilule entraîne chez certaines femmes des troubles cardio-vasculaires graves: thrombo-embolie, embolie pulmonaire, thrombose cérébrale... Il s'agit de petits caillots qui se forment dans le système sanguin et qui sont véhiculés jusqu'à un

---

(14) Ibid., p 32-36.

organe vital, (coeur, poumon, cerveau) pouvant ainsi entraîner des dysfonctions sérieuses, la paralysie ou la mort. L'usage de la pilule augmente en outre les risques de cancer du col de l'utérus, elle est également reliée à l'augmentation des calculs biliaires, de la pression sanguine et du taux de cholestérol.

Finalement, une étude britannique menée en 1974 auprès de 46 000 femmes révèle que le taux de mortalité est de 39% plus élevé chez les usagères de contraceptifs oraux que chez les autres femmes (15). Selon une autre étude menée plus récemment par le Center for Desease Control, à Atlanta, 99% des décès reliés aux méthodes contraceptives, seraient causés par la pilule anti-conceptionnelle (16).

. Le stérilet (17)

L'usage du stérilet entraîne lui aussi un certain nombre de troubles soi-disant "normaux": crampes, douleurs mentruelles plus vives, pertes vaginales entre les règles... Ces troubles "normaux" sont quand même suffisamment inconfortables pour amener jusqu'à 15% des usagères à se faire enlever leur stérilet dans les 12 premiers mois d'usage ! Les risques les plus sérieux sont ceux d'infection pelvienne: le fil qui reste attaché au stérilet pour en assurer le retrait agit parfois à la façon d'une "mèche" en permettant une infiltration de bactéries à partir du vagin qui peuvent ainsi infecter les tissus de l'utérus (endométrite) et des trompes de Fallope (salpingite). Ces infections se traduisent par des douleurs très vives au bas-ventre, une fièvre élevés, des pertes vaginales, des infections urinaires... Elles peuvent

---

(15) Rapporté dans:
Vandelac, Louise, "Les revers de la contraception", Le temps fou, no 14, avril-mai 1982, p. 30.

(16) "Les dangers de la contraception",
La Presse, 23 mars 1983.

(17) Les données pour cette section sont tirées de:
Sansfaçon, Jean-Robert, "Histoire de stérilets. Bilan de dix années d'utilisation", Le temps fou, no 11, septembre-octobre-novembre 1980, p. 26-34.

endommager suffisamment les trompes pour entraîner la stérilité. Une autre complication grave, c'est que, en cas de fécondation, si la trompe est trop endommagée pour pousser l'oeuf vers l'utérus, il se produit alors une grossesse ectopique (extra-utérine), la croissance du foetus dans la trompe minuscule conduisant rapidement à son éclatement...

Un autre risque associé au stérilet, c'est la perforation de l'utérus, surtout pour les modèles en force de sept (CU-7) ou de T (TCU-200). En plus de causer douleurs et hémorragies, ils peuvent entraîner par réaction la formation d'adhérences sur le col de l'utérus.

Finalement, il faut considérer les risques associés à une grossesse accidentelle (2 à 3%). La moitié de ces cas avorteront spontanément au cours des trois premiers mois, et il arrive que ces avortements soient accompagnés de fièvre, un symptôme d'infection. Selon une étude américaine sur les morts associées à un avortement spontané et survenues entre 1972 et 1974, 46% correspondaient à l'utilisation d'un stérilet. D'autre part, les femmes qui deviennent enceintes malgré leur stérilet devraient le faire enlever si elles décident de garder leur enfant, car autrement le risque d'un accouchement prématuré est quatre fois plus élevé.

EXERCICE: Je prends ma pilule...

On s'illusionne donc grandement à s'imaginer que la contraception est réglée simplement et efficacement par les méthodes actuelles. Dans ces conditions, s'impliquer en contraception, c'est essentiellement investir dans une meilleure qualité de nos rapports amoureux. Mais c'est aussi, pour nous, l'occasion d'ouvrir un questionnement nouveau sur notre corps, notre sexualité, notre désir d'enfant et notre paternité.

En effet, cette prise en charge a des retombées directes sur le désir et sur l'intimité en devenant pour les partenaires le lieu d'une complicité particulière.

Nous avons si rarement interrogé cet aspect. Or il existe maintenant, à Québec et à Montréal, deux groupes de recherche et de réflexion sur la contraception masculine. Ce qui ressort de ces premiers échanges entre hommes, c'est à quel point la contraception nous renvoie au coeur de notre vécu sexuel. Pourquoi sommes-nous en général si mal à utiliser le condom ? Pourquoi nos petites "débandades" deviennent-elles si dramatiques ? Quelles sont nos peurs profondes vis-à-vis de la vasectomie ? Et tout est-il réglé si nous avons eu une vasectomie (18) ? Pourquoi tenons-nous tant à la pénétration ? Que ressentons-nous devant la perspective d'un avortement ?

Ce que réveille également la prise en charge de la contraception, c'est le désir d'enfant, comme si nous commencions seulement à réaliser, par cette responsabilité "nouvelle", qu'ils viennent aussi de nous.

Finalement, se "contracepter", c'est aussi réapprendre son corps, s'approprier ses rythmes, son fonctionnement. Plus que l'application de quelques techniques, la prise en charge de la contraception ouvre donc des possibilités de croissance et de transformations profondes. C'est dans la perspective d'explorer ces avenues nouvelles que vous est proposé l'exercice suivant:

---

(18) Par exemple, que faisons-nous si une partenaire nouvelle refuse de prendre un risque sur notre "parole de vasectomisé"... ?

Nous sommes en l'an 2000...

Pour des raisons sociales et médicales, il n'est absolument plus possible que les femmes prennent en charge la contraception. Vous devez assumer la relève. Or, on ne dispose encore que des moyens suivants:

- condom
- vasectomie
- relations sexuelles non centrées sur la pénétration.

Quel est votre choix ? Pourquoi ?

Comment cela affecte-t-il votre sexualité ?

Comment vous sentez-vous là-dedans ?

Quelles sont vos satisfactions, vos insatisfactions ?

Ce renversement affecte-t-il votre rapport avec votre partenaire ?

De quelle façon ?

Cela affecte-t-il la perception de votre corps ?

SYNTHESE

1. Si vous deviez résumer ce soir à quelqu'un ce que vous avez retenu de ce module comment le formuleriez-vous ?

2. Formulez au moins une façon concrète de traduire, dans vos attitudes, dans vos comportements ou dans des actions collectives, les réflexions que suscite en vous ce module:

PROGRAMME
VIVRE AU MASCULIN

MODULE - VIOLENCE

Conception: Michel Aubé
Donald Millaire

REMERCIEMENTS

Les concepteurs tiennent à remercier les personnes suivantes pour leurs analyses et commentaires sur le contenu du cours: Louise Desmarais, Margot Dézilets, Jacques Doyon, Lucie Girard, France Gravel, Luc Grégoire, Claude Lacasse, Jocelyne Lapointe, Thérèse Leclerc, Andrée Matteau, André Michaud et Jules Sauvé.

Merci également aux participants de l'expérimentation du programme pour le partage de leur vécu et pour les suggestions qu'ils ont apportées pour la révision de la version préliminaire du cours.

Finalement, des remerciements particuliers doivent être adressés à Maurice Emond, conseiller pédagogique du Service de l'Éducation des adultes de la Commission scolaire des Mille-Îles, à Nicole Verret-Roy et à Jean-Marc Baril, de la Direction générale de l'Éducation des adultes du ministère de l'Éducation du Québec, pour leur encouragement et leur support tout au long de la réalisation de ce document.

Ce programme a été réalisé avec l'aide financière de la Direction générale de l'Éducation des adultes du ministère de l'Éducation du Québec.

MODULE - VIOLENCE

Questionnaire (à domicile)

La réalité de la violence

Sur le viol

1. Fréquence du viol
2. Taux de condamnation des violeurs
3. Quelques mythes à propos des victimes
4. À propos des violeurs

Sur les femmes battues

1. Fréquence du phénomène
2. Gravité du phénomène
3. Quelques mythes à propos des victimes
4. À propos des agresseurs

Sur les enfants battus ou dont on abuse sexuellement

1. Fréquence du phénomène
2. Gravité du phénomène
3. À propos des agresseurs

Exercice: Un incident ...

Le discours pornographique

Pornographie et prostitution

Une véritable épidémie

Pornographie et violence

Exercice (à domicile): Pour démonter quelques rouages ...

Qu'est-ce qui rend la violence possible ?

Quelques constats

1. La violence s'exerce surtout dans le privé.
2. La violence est surtout exercée par les hommes.
3. La violence est surtout exercée contre les femmes et les enfants.
4. La violence dans le privé atteint des niveaux d'une intensité inoule.

Le caractère essentiellement politique de la violence

1. Viols rituels;
2. Viols en temps de guerre;
3. Viols interraciaux;
4. Viols en prison.

Exercice: Moi, ma violence...

Synthèse

Si l'aliénation qui caractérise la condition masculine découle essentiellement d'une situation de pouvoir et d'inégalité sociale, c'est sans doute à travers les actes de violence qui se perpétuent dans le privé que cette aliénation s'exprime de la façon la plus vive. On ne peut en effet aborder le problème des rapports hommes-femmes ou du rapport des hommes avec les enfants sans lever le voile sur ces actes de violence. Et il s'agit bien là d'une aliénation spécifiquement masculine, dans la mesure où ces actes sont essentiellement perpétrés par des hommes et dans la mesure où ils qualifient assez tristement la sorte de rapport que les hommes entretiennent. Pourtant la société, par le biais de ses institutions (justice, santé, éducation, famille...), préfère taire ces phénomènes.

La première partie de ce module, présente un dossier documenté sur la violence dans le privé. Les parties suivantes situent ce problème par rapport à celui de la violence en général et formulent quelques hypothèses sur les causes de cette violence. Elles permettent de voir en quoi cette violence nous concerne tous, comment elle est reliée à la façon dont la société nous fabrique comme hommes, et comment, pour arriver à enrayer ce mal, il faut d'abord travailler à transformer le type de rapport que nous entretenons quotidiennement avec les autres et, en particulier, avec les femmes.

QUESTIONNAIRE (à domicile)

Mais où commence la violence ? A partir de quand un geste est-il considéré comme une agression ? Il est certain qu'à cet égard le point de vue de l'agresseur et celui de la victime diffèrent considérablement. Ainsi quantité d'hommes sont encore ahuris d'entendre qualifier de "harcèlement sexuel" (1) des comportements qu'ils pratiquent quotidiennement et qui leur semblent aller de soi dans leur rapport avec leurs secrétaires et leurs employées. Nous avons donc beaucoup de difficultés

---

(1) "Pour l'ex-présidente du CCSF: 90% des femmes harcelées au travail", Le Devoir, 12 janvier 1982.

à identifier les faits de violence quand ce n'est pas nous qui les subissons... et encore plus quand c'est nous qui les imposons. Le questionnaire suivant constitue à cet égard un premier outil de sensibilisation. Répondez par oui ou non à chacune des questions suivantes, en essayant d'y associer des situations semblables que vous pouvez avoir vécues vous-même. Notez vos réponses par écrit.

VOUS EST-IL DÉJÀ ARRIVÉ...

1. de fouiller ou de harceler du regard une femme dans l'ascenseur, le métro, l'autobus...?
2. de regarder une femme comme un simple objet sexuel, en détaillant son sexe, ses hanches, ses seins, ses fesses...?
3. de consulter ou d'acheter des livres ou des revues pornographiques, ou d'aller voir des films pornographiques ?
4. de siffler ou "d'achaler" une femme dans la rue ?
5. de faire des commentaires du genre: "regarde-lui donc les boules","as-tu vu les beaux tétons","espèce de plotte..."?
6. de raconter des blagues sexuelles méprisantes pour les femmes ?
7. de faire des appels obscènes ?
8. de pincer les fesses, frôler les seins ou coller le corps d'une femme contre son gré, au travail, dans le métro, en dansant... ?
9. d'épier par la fenêtre un soir ?
10. d'imposer votre nudité ?
11. de suivre une femme dans la rue, un soir ?
12. de retenir de force une femme dans votre auto ?
13. de profiter de votre situation d'autorité pour obtenir les faveurs d'une femme (cliente, patiente, secrétaire, étudiante, fille, nièce...)" ?
14. d'insister ou d'utiliser le chantage affectif pour faire l'amour avec votre amie ou conjointe: "allez fais-moi plaisir, si tu m'aimes vraiment"... ?

15. de forcer votre partenaire à des gestes sexuels qu'elle ne désire pas ?
16. de menacer une femme de violences physiques ?
17. d'humilier votre partenaire dans un rapport sexuel ?
18. de prendre votre amie ou votre conjointe contre son gré ?
19. de frapper ou de molester une femme ?
20. de participer à un viol ?

. Pour chaque réponse affirmative, essayez de déterminer en quoi le comportement auquel réfère la question décrit une véritable agression. Plus précisément essayez d'imaginer ce que cela fait aux femmes de le subir... et à vous de l'imposer.

. Remarquez à partir de quel moment vous avez cessé de répondre "oui". Avez-vous l'impression que toutes les questions subséquentes dénotent un niveau de violence qui vous est inaccessible ? Si oui, essayez d'expliquer pourquoi vous en êtes si sûrs.

C'est à partir de cette première réflexion sur le type de rapports que nous entretenons comme hommes que nous allons examiner la réalité de la violence.

LA RÉALITÉ DE LA VIOLENCE

C'est maintenant un lieu commun d'affirmer que notre société est une société de violence. Pourtant, lorsque l'on parle de violence, on pense surtout aux répressions sanglantes qui se perpétuent au Salvador, en Pologne ou en Afrique du Sud, à la criminalité qui augmente annuellement de 25% à 50% dans des villes américaines comme New York, Los Angeles ou Miami; aux attentats à main armée qui se multiplient à Montréal et à Québec.

Or, depuis quelques années seulement, on se rend compte que ces actes de violence ne constituent que la "pointe de l'iceberg". Par delà les vols à main armée et les règlements de compte occasionnels, il existe en effet un véritable tissu de violence quotidienne, qui souvent n'est même pas dénoncée. On n'en parle peu parce que ce ne sont pas des banques ou des centres commerciaux qui en font alors les frais, mais des gens ordinaires, le plus souvent des femmes et des enfants. On n'en parle peu également parce que le système judiciaire est surtout axé sur la résolution des crimes contre la propriété privée. Mais surtout on n'en parle peu parce que cette violence a cours dans le privé et que la politique a toujours maintenu un voile sur les rapports qui se vivent dans le privé.

Or, cette dimension privée constitue justement un aspect fondamental du problème de la violence. Pour en saisir l'importance, il faut commencer par rompre le silence, par dénoncer au grand jour les actes de violence quotidienne et par démêler ces faits des mythes et des justifications courantes qui les masquent ou qui empêchent d'en reconnaître la gravité. Voici donc, dans un premier temps, les données qui existent sur le viol, les femmes battues et les enfants molestés.

SUR LE VIOL

1. Fréquence du viol

On a souvent tendance à croire que le viol est un phénomène plutôt rare. Or aux Etats-Unis, actuellement, le viol constitue, parmi les crimes qui impliquent une violence, celui qui est le plus fréquemment commis et également celui qui augmente le plus rapidement (2).

---

(2) Brownmiller, Susan, Le Viol, Montréal, Editions Stock/L'Etincelle, 1976, p. 212.

Julty, Sam, Men's bodies, men's selves, New York, Delta Book, 1979, p. 432.

Au Canada, en 1978, 3089 plaintes de viols ont été communiquées à la police à travers le pays (3). Or, aussi bien le F.B.I. que la Sûreté du Québec, la Police de Montréal et diverses études canadiennes et américaines... sont unanimes à estimer qu'un dixième seulement des viols commis sont rapportés (4). Cela signifie donc que plus de 30 000 viols ont été commis au Canada cette année-là, soit approximativement un viol à toutes les 17 minutes ! Sur le seul territoire de la Communauté urbaine de Montréal, 195 plaintes ont été déposées en 1978, 270 en 1979 et 158 dans la première motié de 1980 (5). On ne disposait pas au moment d'écrire ces lignes de statistiques plus récentes. Cependant si l'on tient compte du fait que les viols sont un peu plus fréquents pendant les mois d'été, on peut facilement estimer qu'environ 325 viols furent rapportés à Montréal en 1980, et qu'il en aurait donc été commis près de 3 250. D'après les statistiques de la CUM, il y aurait à Montréal environ 875 000 femmes entre 15 et 45 ans. Cela veut dire qu'une femme sur 270 environ y a été violée cette seule année. Cela veut aussi dire 9 viols par jour en moyenne. Si l'on considère en outre les attentats à la pudeur et autres infractions d'ordre sexuel, il faut multiplier ce taux par quatre: 1 femme sur 68 à Montréal, et environ 36 agressions par jour ! (6) Le conseil consultatif canadien sur la situation de la femme estime d'ailleurs qu'une canadienne sur 17 sera violée au cours de sa vie et qu'une femme sur 4 sera victime d'une agression à caractère sexuel (7). Or, une sur 4, cela veut à peu près dire un cas par deux familles ! ! !

---

(3) Colloque: Qui viole ? Pourquoi ?
Groupe d'individus masculins d'intervention, Montréal, 24 mai 1980.

(4) Julty, Sam, op. cit., p. 436.
Colloque: Qui Viole ? Pourquoi ?

(5) Colloque: Qui Viole ? Pourquoi ?

(6) Ibid.

(7) "Une Canadienne sur 17 est violée",
Le Droit, 24 janvier 1981.

2. Taux de condamnation des violeurs

En 1971, des 2 107 viols rapportés au Canada, 1 230 seulement ont été jugés "fondés". De ce nombre, il y eut 717 arrestations, mais seulement 119 inculpations. Quant aux condamnations, il n'y en eut que 65, dont une bonne partie pour des infractions considérées comme moins graves, telles des tentatives de viol ou des attentats à la pudeur, et une dizaine seulement pour viol. (8) Si l'on considère qu'il y eut en réalité dix fois plus de viols commis, donc plus de 20 000, cela signifie qu'un seul violeur sur 2 000, en moyenne, est condamné pour son crime !

Le témoignage suivant de deux violeurs révèle assez bien l'effet d'une telle pratique judiciaire:

> "L'ami qui m'accompagnait alors et moi-même avons plaidé coupable à l'accusation d'assaut commun: nous avons été condamnés à une légère amende ou à 30 jours de prison. Je crois que la raison était que les parents ne voulaient pas voir leur fille témoigner à la barre et affronter toutes les complications d'un procès. Cela m'a fait penser que, si c'était tout ce qui pouvait nous arriver, il n'y avait pas grands risques à essayer de nouveau !" (9)

3. Quelques mythes à propos des victimes

"TOUTES LES FEMMES DÉSIRENT, PLUS OU MOINS CONSCIEMMENT, ÊTRE VIOLÉES". De tous les mythes, celui-là est certainement le plus absurde ! Peut-on seulement imaginer qu'un homme puisse désirer être attaqué dans la rue, se faire menacer d'une arme, se faire battre, étrangler, se faire défigurer, écraser les testicules, se faire casser un membre ? Pourtant ce sont des

---

(8) Conseil du statut de la femme, Pour les Québécoises: Égalité et indépendance. Québec, Editeur officiel du Québec, 1978, p. 131.

Voir aussi: "Dossier Viol", Liaison St-Louis, décembre 1980.

(9) Levine, Sylvia & Joseph Koenig, Why Men Rape: interviews with convicted rapists, Toronto, Macmillan of Canada, 1980, p. 88.

désirs de ce genre que l'on prête aux femmes, car en réalité, dans le viol, elles sont humiliées, méprisées, frappées, parfois tuées même, sans compter les risques d'une maladie vénérienne ou d'une grossesse.

Pourtant, aussi aberrant soit-il, ce mythe est longtemps resté inscrit dans les lois. En effet, le viol ayant été jusqu'en janvier 1983, défini dans le Code criminel comme le fait pour un homme d'avoir des relations sexuelles, sans son consentement, avec une femme qui n'est pas son épouse, toute la plaidoirie tournait habituellement autour de la notion de consentement. Afin d'établir s'il y avait eu consentement, les procureurs de la défense avaient donc le droit de fouiller le passé sexuel de la victime, même si cette procédure a été légèrement restreinte (à huis clos et à la discrétion du juge) depuis quelques années. Le passé criminel des accusés, par contre, a toujours eu moins d'importance. Une étude menée sur les causes de viols inscrites dans le district judiciaire de Montréal entre 1975 et 1978 révèle en effet que "les juges tiennent beaucoup moins compte des antécédents judiciaires dans les cas de viols que dans d'autres crimes commis avec violence " (10). En somme, deux poids, deux mesures ! D'ailleurs on n'en est même plus au simple consentement: il suffit maintenant, pour l'acquittement, que le violeur ait cru "honnêtement" au consentement de la victime. A titre d'exemple, "le 20 mai 1980, à Régina, dans le procès pour viol d'un homme d'affaires, George Pappajohn, les juges de la Cour suprême du Canada ont rendu un verdict de non-culpabilité, même s'il était évident que la victime avait été battue. Pour leur jugement, ces magistrats s'en sont référés à la jurisprudence anglaise de 1975. Et plus exactement à l'argumentation de Lord Aislman statuant que si l'agresseur pensait que la femme consentait à une agression violente parce qu'elle aimait être violentée, il n'y avait pas eu viol... Le ministre fédéral de la Justice, M. Jean Chrétien, a repris à son compte le jugement Pappajohn..." (11)

---

(10) Lachance, Lise, "Viol: les tribunaux suivraient les stéréotypes", Le Soleil, 3 octobre 1981.

(11) Maher, Louise "Viol: le reflet d'une société", Le Soleil, 2 août 1980. Voir aussi: "Ottawa étudie la question du viol", Le Soleil, 5 juin 1980.

Une variante du mythe précédent, c'est que "LES FEMMES SE FONT VIOLER PARCE QU'ELLES SONT PROVOCANTES". On présume alors qu'elles ont "couru après", soit par leur habillement, soit par leurs attitudes, soit par les lieux qu'elles fréquentent "imprudemment". Quel homme pourtant trouverait justifiable d'être assailli, battu, mutilé en raison de l'habillement qu'il porte, des endroits qu'il fréquente ou de l'heure à laquelle il rentre chez lui ?

De toute façon, les commentaires des violeurs eux-mêmes laissent bien voir que l'apparence physique a peu d'importance:

> "Il n'y avait pas de vraie raison qui m'a fait choisir cette femme-là plutôt qu'une autre. Elle s'est trouvée là tout simplement" (12)
>
> "La femme n'avait rien à voir avec le viol. C'était la première qui s'est présentée." (13)
>
> "J'avais trouvé un endroit pour m'embusquer et j'allais attaquer la première fille qui passerait par là." (14)

Quant à croire que les vêtements portés peuvent vraiment inciter au viol, il faut savoir qu'il y a pratiquement autant de viols en hiver qu'en été (15). Pour ce qui est du danger de se promener seule dans la rue ou de fréquenter les bars sans la "protection" d'un homme, il faut savoir qu'en fait 12% des viols ont lieu dans la rue, (16) alors que 56% ont lieu au domicile de la victime ou de l'agresseur. (17)

---

(12) Kreps, Bonnie, "Le viol", Madame au foyer, mai 1979, p. 48.

(13) Ibid.

(14) Levine, S. et J. Koenig, op. cit., p. 10.

(15) Julty, S., op. cit., p. 433.

(16) "Dossier Viol", Liaison St-Louis, décembre 1980.

(17) Amir, Menachem, Patterns in forcible rape, Chicago, University of Chicago Press, 1970.

Finalement, selon une autre variante du même mythe, "ON NE PEUT PARVENIR A VIOLER UN FEMME MALGRÉ ELLE, ET ELLE PEUT TOUJOURS PRÉVÉNIR LE VIOL SI ELLE LE VEUT VRAIMENT." C'est ignorer que 87% des viols impliquent l'usage d'armes ou le recours à la menace, que 25% des victimes sont battues sauvagement et que 12% d'entre elles sont étranglées ! (18) C'est ignorer également qu'au moins 50% des viols impliquent plus d'un agresseur. (19)

Pourquoi alors pareilles croyances sont-elles si répandues ? C'est qu'en fait, à titre de préjugés (cf. module sur le sexisme), elle remplissent une fonction sociale, qui est toujours de justifier la situation actuelle et d'empêcher un changement social important. Dans ce cas-ci, le mythe sert à justifier l'agresseur et à culpabiliser encore plus les femmes de ne pas s'être défendues.

4. A propos des violeurs

Le viol est souvent présenté comme un acte spontané et impulsif, qui se produit sous la pression d'un besoin sexuel incontrôlable. En réalité, si le choix de la victime est souvent laissé au hasard, les études montrent par contre que l'acte même du viol a été prémédité dans 71 % des cas, et préparé à l'avance par l'agresseur qui en a choisi l'heure et l'endroit. (20) Quant à la question de la frustration sexuelle, il faut également savoir que 60% des violeurs ont déjà une partenaire sexuelle régulière avec laquelle ils entretiennent une vie sexuelle (soi-disant) normale. (21)

---

(18) Julty, S., op. cit., p. 436.

(19) Roussel, Gilles, Délits contre la personne et délits sexuels à Montréal, Université de Montréal, 1978, thèse non publiée.

"Dossier Viol", Liaison St-Louis, décembre 1980.

(20) Amir, M., op. cit.

(21) Julty, S., op. cit., p. 436.

Finalement, si le viol est réellement causé par un besoin de satisfaction sexuelle, il faut aussi se demander pourquoi plus de la moitié des violeurs n'éjaculent pas et que tant de victimes sont violées, non par la pénétration du pénis, mais au moyen de bouteilles, de bâtons ou d'autres objets ? (22)

Quelle est alors la fonction de ce mythe ? En attribuant le viol à une impulsion naturelle, on le réduit à un état de fait, à une loi de la nature, à une fatalité. On empêche que soit reconsidérés les rapports sexuels, mais bien plus des rapports d'intimidation, des rapports politiques de pouvoir et de domination !

Une autre croyance fréquemment répandue à propos des violeurs, c'est qu'il s'agit en général d'inconnus. Or, dans 43% des cas, le violeur et la victime se connaissent à des degrés divers: père, cousin, oncle, beau-frère, ami, voisin, connaissance, relation de travail... (23) Cette proportion est elle-même fort probablement sous-estimée car il y a tout lieu de soupçonner que les viols non déclarés (90% des cas) concernent surtout des cas où l'agresseur est connu -- et craint -- de sa victime !

Faut-il en outre rappeler que le viol conjugal n'est pas reconnu comme tel, et que les cas d'incestes ne sont pas, dans les statistiques criminelles, enregistrés au chapitre des viols ? !

Ce mythe du violeur inconnu camoufle donc, d'une part, le fait que le viol s'exerce surtout dans le privé, ce qui met en cause sérieusement bien sûr une institution comme la famille. Il alimente d'autre part la peur des femmes à quitter le foyer et à prendre leur place à l'extérieur.

---

(22) Carrier, Micheline, La violence: riposte des pouvoirs menacés Québec, 1980, p. 12-13.

(23) Amir, M., op. cit.

Un autre mythe consiste à rattacher les phénomènes de viols à des problèmes de comportements particuliers, comme des cas de santé mentale ou de consommation d'alcool. Pourtant, d'après les critères actuels de santé mentale, 97% des violeurs seraient psychologiquement et sexuellement considérés "normaux". (24) Quant à la consommation d'alcool, dans 70% des cas on n'en a trouvé aucune trace, ni chez l'agresseur, ni chez la victime. (25)

Le mythe du violeur anormal a pour fonction de réduire le phénomène du viol à quelques faits exceptionnels ou marginaux et d'empêcher qu'on s'en inquiète vraiment. Par contre, le fait de savoir que la majorité des violeurs se retrouvent parmi les hommes "normaux" oblige à considérer le viol comme un aspect de la condition masculine et, du même coup, à s'interroger sérieusement sur la signification des critères de normalité.

SUR LES FEMMES BATTUES

1. Fréquence du phénomène

En se basant sur le nombre de femmes qui ont fréquenté des maisons de trasition en 1978 parce qu'elles avaient été battues au foyer et sur le nombre de requêtes en divorce la même année invoquant comme motif la cruauté physique (30% des requêtes), le Conseil consultatif canadien de la situation de la femme (CCCSF) estime qu'environ 50 000 femmes au Canada ont subi en 1978 assez de violence physique pour chercher une aide extérieure. Comme il y a environ 5 000 000 de couples au Canada, cela correspond à une proportion d'une femme sur cent. Et encore là, on parle uniquement de celles qui ont fait appel à une aide extérieure. Or, comme pour le viol, diverses études permettent d'inférer que ce nombre correspond au plus à 10% des cas réels de femmes battues.

---

(24) Médea, A. et K. Thompson, Contre le viol, Paris, Editions Pierre Horay, 1976, p. 40.

(25) Roussel, G., op. cit.

> Il y aurait donc, au Canada, environ une femme sur dix, en situation de couple (mariage ou union de fait) qui est victime de violence physique grave de la part de son conjoint. (26)

Le phénomène n'est pas rare, il est surtout bien "caché". Les statistiques rapportent en effet que la majorité de ces actes violents ont lieu dans l'intimité du foyer, le soir ou la nuit (70%), hors de la vue de témoins éventuels. Selon la Sûreté du Québec, lorsque de pareils incidents ont lieu en dehors du foyer, c'est toujours dans des endroits peu fréquentés et souvent, par exemple, en voiture. (27)

Le phénomène n'est pas non plus restreint aux classes économiquement défavorisées, comme on a parfois tendance à le laisser croire. Ainsi une étude menée à Winnipeg en 1977 révèle que les hommes qui battent leur femme se retrouvent surtout dans les trois catégories professionnelles suivantes: camionneurs, policiers... et médecins ! (28) Par ailleurs, les témoignages des policiers et des travailleurs sociaux indiquent que, "parmi les hommes qui battent très régulièrement leur femme, on trouve des avocats, des médecins et des administrateurs d'entreprises !" (29)

2. Gravité du phénomène

Une étude américaine rapporte que, d'une centaine de femmes interrogées, toutes avaient reçu des coups de poing, 59% des coups de pieds et, dans 49% des cas, l'agresseur avait fait usage d'une arme.

---

(26) MacLeod, Linda, La femme battue au Canada: un cercle vicieux. Ottawa, Conseil consultatif canadien de la situation de la femme, 1980, p. 17-23.

(27) Ibid., p. 11-12.

(28) Ibid., p. 15, note 28.

(29) Ibid., p. 16, note 30.

De plus, 44% des femmes ont subi des coupures et des lacérations, dont 27% au moyen d'un instrument tranchant (couteau, rasoir, bouteille...). D'autre part, 34% des victimes ont subi des fractures, 29% ont rapporté qu'on avait tenté de les étrangler et 11% ont souffert de brûlures. (30) Les violences infligées peuvent même aller jusqu'à l'homicide. Statistique Canada révèle d'ailleurs qu'entre 1961 et 1974, 60% des femmes victimes de meurtre l'ont été dans un contexte de violence familiale. (31)

Il faut en outre savoir que ces agressions sont fréquemment répétées: ainsi, dans 31% des cas, on a rapporté au moins une agression par semaine ! (32)

3. Quelques mythes à propos des victimes

On retrouve, à propos des femmes battues, à peu près les mêmes mythes que pour le viol. On dira, par exemple, que "LES FEMMES QUI SONT BATTUES L'ONT CHERCHE". Il y a là un traffic de la réalité assez incroyable, quand on sait la gravité des attaques subies, et qu'en plus ces agressions sont fréquemment répétées. On connaît d'ailleurs maintenant les principales circonstances dans lesquelles les femmes sont battues: refus de relations sexuelles, mauvais "rendement" comme "ménagère", ou doute quant à la fidélité. (33) En somme, des situations qui confirment toutes, d'une façon particulièrement vive, la soumission de la femme à l'homme. Autre fait particulièrement troublant, on sait également maintenant que, dans la plupart des cas, la violence à l'égard des femmes augmente en période de grossesse. C'est même souvent à l'occasion d'une première grossesse que commencent les coups. (34) Drôle d'incitation !!!

---

(30) Ibid., p. 10, note 9.

(31) Ibid., p. 11.

(32) Ibid., p. 10.

(33) "Les formes sournoises de la violence cachée", (Entretien avec Stella Guy), Le Devoir, 18 octobre 1980.

(34) Macleod, L., op. cit., p. 12 et 32-33.

Dans la même veine, on prétend que "LES FEMMES NE SONT PAS SI MALTRAITÉES, SINON ELLES PARTIRAIENT." C'est méconnaître la condition réelle de ces femmes, car elles ne peuvent aller nulle part ! Le rapport du CCCSF indique qu'elles ont, en moyenne, deux enfants, environ 11 ans de scolarité, pas d'expérience de travail et, surtout, pas d'argent. (35) Or, quitter le mari implique subvenir aux besoins de la famille, et ces femmes qui ont toujours été économiquement dépendantes de leur mari se retrouvent sans ressource: elles sont financièrement prises au piège. Quant aux pensions alimentaires, il ne faut pas trop y compter: l'Office de révision du Code civil nous révèle que seulement 25% d'entre elles, dont le paiement a pourtant été ordonné par le tribunal, sont en fait versées régulièrement. (36)

En plus d'être dépendantes financièrement, ces femmes vivent également dans la peur constante d'une agression plus violente si elles quittent le foyer... et les faits démontrent que cette peur est amplement fondée. Souvent, d'ailleurs, elles ont encore plus peur pour leurs enfants que pour elles-mêmes !

Or, en dépit de ces conditions misérables, les femmes battues n'ont pratiquement pas de recours. Les policiers préfèrent souvent ignorer leurs requêtes: de fait 15% de ceux qui ont été tués entre 1961 et 1973, l'ont été en intervenant dans des querelles familiales. (37) Il arrive même que des policiers confirment le mari comme "roi et maître" du foyer, au point d'affirmer qu'ils auraient eux aussi agi comme lui. (38)

---

(35) Ibid., p. 12-13.

(36) "Les femmes violentées, Justice (le magazine du ministère de la Justice du Québec), vol I, no 4, octobre - novembre 1979, p. 15.

(37) MacLeod, L., op. cit., p. 39, note 109.

(38) Ibid., p. 40, note 114.

La famille de la victime est souvent elle-même peu compréhensive. Depuis l'enfance, n'a-t-on pas inculqué à la femme que c'est à elle que revient la responsabilité du succès ou de l'échec du mariage ? Dans ce contexte, le rôle de la femme au foyer revient à préserver, aux yeux du monde extérieur, l'image d'une famille paisible et heureuse. Donc, en plus d'être battue, la femme reçoit le blâme de cette violence. Elle n'a souvent d'autres choix que de se taire... et de continuer d'encaisser.

4. A propos des agresseurs

Dans le cas des femmes battues, on retrouve également certains mythes concernant les agressions, qui visent, ici encore, à marginaliser le problème et à préserver l'idée que le privé et la famille constituent toujours des hâvres de sécurité et de paix. On dira alors qu'il faut être malade mental pour battre sa femme.

Or, un homme pour chaque 10 couples, ça fait beaucoup de malades mentaux ! En fait, comme pour le viol, on estime à 3% seulement le nombre des agresseurs qui soient, d'après les critères psychiatriques, considérés comme anormaux. (43) Bien sûr, cela interroge un peu les critères médicaux et sociaux de maladie mentale !

Ce qui est plus absurde encore, c'est que de nombreux médecins caractérisent les cas des femmes battues comme un phénomène psychiatriques: C'est alors la femme qui reçoit des calmants ou qui est envoyée chez un psychiatre !!! En effet, alors que 4% seulement des victimes de blessures ordinaires sont référées à un psychiatre, dans le cas des femmes battues, c'est 15% qui sont référées à des services ou à des cliniques psychiatriques. (44) Il semble que les spécialistes en hygiène mentale ont un plus grand souci de préserver l'unité familiale que la santé physique de leurs patientes !

---

(43) Ibid., p. 24, note 56.

(44) Ibid., p. 36-37, note 102.

On invoque également la consommation d'alcool comme l'une des principales causes de violence au foyer. Pourtant, des études récentes indiquent que, dans moins du tiers des disputes seulement, il y avait eu consommation d'alcool par l'un ou l'autre des conjoints. (45) D'autres recherches menées en Ontario révèlent en outre que des sessions d'orientation peuvent mettre fin à la violence, alors que persistent les problèmes d'alcoolisme. (46)

Selon une autre étude, les manifestations de violence ont effectivement souvent lieu après que les hommes se soient rencontrés à la taverne. Mais on s'est rendu compte alors que les hommes réaffirment surtout dans ces rencontres leur rôle de gagne-pain et de "chef de la famille... (47) Dans ce contexte, lorsque alcool et expression de violence restent reliés, il y a lieu de se demander si l'homme bat sa femme parce qu'il a bu ou plutôt s'il ne boit pas pour justifier ou excuser le fait de battre sa femme ?

SUR LES ENFANTS BATTUS OU DONT ON ABUSE SEXUELLEMENT

1. Fréquence du phénomène

Au Québec, entre 1975 et 1978, le Comité de la protection de la jeunesse a reçu près de 14 000 demandes de services concernant exclusivement des abus physiques à l'endroit d'enfants. (48) Chaque année, c'est plus de 3 000 nouveaux cas d'enfants maltraités qui sont rigoureusement vérifiés et enregistrés et on ne connait pas encore le nombre de cas non référés ! (49)

---

(45) Ibid., p. 24, note 50.

(46) Ibid., p. 24, note 52.

(47) Ibid., p. 24, note 53.

(48) Rémillard, Marie, "Les enfants battus", Justice (le magazine du ministère de la Justice qu Québec), vol 1, no 4, octobre-novembre 1979, p. 16.

(49) Bernier, Conrad, "3 000 nouveaux enfants maltraités chaque année", La Presse, 28 février 1981.

Pour la seule année 1979, l'Office de la protection de la jeunesse a reçu 25 472 plaintes d'abus physiques et sexuels contre des jeunes de moins de 18 ans (prostitution, exhibition, inceste, sodomie, pédophilie...). (50)

Aux Etats-Unis, les spécialistes évaluent à 1% le nombre d'enfants victimes d'agressions sexuelles. Il y a ainsi environ 1,6 million de victimes chaque année. (51) En 1969, l'American Humane Association de New York a publié une analyse détaillée des crimes sexuels commis par des adultes sur des enfants dans certains quartiers de la ville. Parmi les conslusions les plus importantes, on trouve:

> . "Les enfants victimes de violences sexuelles sont statistiquement plus nombreux que ceux qui subissent des violences physiques ou qui sont battus.
>
> . L'âge moyen de l'enfant victime de violences sexuelles est de onze ans, mais certains enfants en bas âge n'ont pas échappé à la molestation.
>
> . Dans plus de 40% des cas, la violence sexuelle ne fut pas un simple événement isolé, mais se produisit sur un laps de temps allant de plusieurs semaines à, dans un des cas, sept ans". (52)

Mais ce n'est pas encore rien en comparaison de l'inceste. En effet, pour la seule année 1978, on rapportait aux Etats-Unis environ 10 millions de victimes, dont 90% de filles. (53) Pour le Québec, les statistiques présentées en 1980, lors des colloques sur la violence évaluent à 20% le nombre d'enfants qui en étaient victimes. (54) Or comme, parmi les enfants, ce sont presque toujours les filles qui subissent l'inceste, on peut donc

---

(50) "Selon une enquête du ministère de la Justice, 5 000 adolescents se prostituent dans le centre-ville de Montréal", Le Devoir, 20 juillet 1981.

(51) Orton, Marlène, "L'enfant battu est souvent la cible de crimes sexuels", Le Soleil, 25 juin 1980.

(52) Brownmiller, Susan, op. cit., p. 337-338.

(53) Rapporté dans: Mousso, Danièle, "Dis-rien à ta mère..." Des luttes et des rires de femmes, vol IV, no. 3, février-mars 1981, p.34.

(54) Ibid.

soupçonner que près du tiers d'entre elles en sont victimes ! Et là encore, comme pour tous les crimes qui jettent une ombre sur la famille et le privé, il y a de fortes chances pour que les chiffres soient conservateurs.

2. Gravité du phénomène

Quant à la gravité des mauvais traitements infligés, outre les coups de poings et de pieds, les enfants subissent des brûlures de cigarettes et même des coups de couteau. Lors des colloques sur la violence, une infirmière qui travaille auprès d'handicapés physiques rapporte de nombreux cas de paralysie cérébrale causés par des coups administrés par les parents. D'autres enfants ont des membres cassés. (55) Les mauvais traitements constitueraient d'ailleurs la principale cause de mortalité chez les enfants entre 6 mois et un an ! (56) Le phénomène est apparemment si gênant qu'au printemps 1981, Ottawa aurait de son côté mis fin à "la première étude en profondeur parfaitenent documentée qui ait été faite au Canada sur les enfants maltraités", bien que des chercheurs y aient travaillé pendant deux ans et qu'environ 200 000,00 $ y aient déjà été consacrés. On y apprenait par exemple que "de 100 à 200 enfants sont tués chaque année au Canada par leurs parents ou par ceux qui en ont la garde"... (57)

---

(55) Normand, Gilles, "Une société anti-enfant qui nie le statut social des parents", La Presse, 11 janvier 1980.

(56) Rémillard, Marie, op. cit., p. 16.

(57) "Les enfants maltraités" (Editorial du 18 avril 1981, Toronto Star), rapporté dans Le Soleil, 4 mai 1981.

En plus des cas de mauvais traitements, le recours à la force physique est fréquemment utilisé dans les situations d'inceste ou d'agressions sexuelles. Ainsi, aux Etats-Unis, des 1,6 million d'enfants victimes d'agressions sexuelles chaque année, 2 000 sont tués. (58) Dans l'étude rapportée plus haut sur les crimes sexuels à New York, "la force - ou la menace d'y recourir - fut utilisée contre 60% des enfants". (59)

Dans le cas d'adolescentes victimes d'assaut sexuel étudiés à l'hôpital Sainte-Justine à Montréal, chez près du tiers, il y a eu coercition et actes de violence en plus. Pour 30% d'entre elles, il y avait plus d'un assaillant. (60)

3. A propos des agresseurs

Les journaux font grand cas des enfants attaqués, enlevés, molestés ou tués sur la rue. Ainsi, à l'hiver 1981 à Montréal, à deux mois d'intervale à peine, deux cas particulièrement scabreux faisaient la manchette des journaux: un garçon de 8 ans et une fille de 12 ans (61) étaient tous les deux assaillis et tués au cours d'une sortie près de leur domicile, un soir de semaine. A peu près à la même période, tous les journaux rapportaient à la une les crimes d'Atlanta, et cela devait durer jusqu'à la fin du printemps. Ces crimes sont évidemment odieux et il est

---

(58) Orton, Marlène, op. cit.

(59) Brownmiller, Susan, op. cit., p. 338

(60) Roberge, Huguette, "L'assaut sexuel chez les enfants et les adolescents: La peur et l'ignorance privent beaucoup de victimes d'un traitement adéquat". La Presse, 23 octobre 1980.

(61) Pépin, André, "Les parents de Jean-Yves, personne ne peut comprendre", La Presse, 16 janvier 1981.

"Partie au dépanneur du coin, la petite Tammy a été étranglée", La Presse, 14 mars 1981.

tout à fait normal qu'ils soulèvent l'indignation populaire. Ce qu'il faut peut-être souligner, cependant, c'est que ces crimes "sur la rue" jouissent de la part de la presse d'une couverture tout à fait démesurée par rapport à ceux - tout aussi odieux mais bien plus nombreux - qui s'exercent quotidiennement dans le privé. Or, cette vérité-là n'est pas "bonne à entendre", et la presse reste alors particulièrement discrète. On a mentionné plus haut l'interruption récente d'une étude fédérale sur les enfants battus à mort au Canada "par leurs parents ou par ceux qui en ont la garde". (62) Cette nouvelle d'un quotidien torontois n'a fait l'objet que d'un entrefilet dans les journaux québécois. On peut également rappeler cette affirmation d'un agent du FBI dans l'affaire d'Atlanta selon laquelle plusieurs des enfants auraient été tués par leurs parents, (63) hypothèse qui a aussitôt soulevé de vives protestations et qu'on s'est empressé de nier... et d'oublier.

Pourtant, l'idée que l'agresseur d'enfants est un inconnu n'est pas souvent confirmée par les faits, et il faut bien commencer à admettre que la majorité des agressions contre les enfants proviennent de l'intérieur de la famille même ou des personnes proches de l'enfant.

Ainsi, d'après l'enquête menée par l'American Humane Association à New York, "dans les trois quarts des affaires... le délinquant était connu de l'enfant et de sa famille, 27% des délinquants vivaient au foyer de l'enfant (père, beau-père, amant de la mère, frère). 11% ne vivaient pas au foyer, mais étaient parents par le sang ou le mariage.

---

(62) "Les enfants maltraités" (Editorial du 18 avril 1981, Toronto Star), rapporté dans Le Soleil, 4 mai 1981.

(63) "Selon l'affirmation d'un agent du FBI, plusieurs enfants auraient été tués par leurs parents", La Presse, 16 avril 1981.

Un nombre significatif de délinquants étaient des commerçants du quartier, des voisins proches, des propriétaires, des concierges ou des jeunes engagés comme baby-sitters. 25% seulement des délinquants étaient de véritables étrangers". (64)

Selon une étude effectuée à l'hôpital Sainte-Justine, des 125 cas d'enfants et adolescents victimes d'assauts sexuels, l'assaillant était connu de la victime dans 56,8% des cas. Chez les moins de douze ans, il s'agit d'inceste dans 40% des cas, et d'un ami ou d'une connaissance de la famille dans 20% des cas. 63% des assauts chez les enfants et 50% chez les adolescents sont accomplis au domicile de la victime. (65)

Une étude menée auprès des victimes traités au Toronto Children's Hospital aboutit aux mêmes résultats: près de la moitié des délits ont lieu à la maison et, dans plusieurs cas, l'enfant connaissait l'agresseur ou avait des liens de parenté avec lui. (66)

Une autre information essentielle concerne le sexe de l'agresseur et celui de la victime. Ainsi, selon l'échantillon mentionné plus haut à propos des enfants de l'hôpital Sainte-Justine, des 125 victimes, 119 (soit 90%) étaient de sexe féminin. (67) Quant à l'enquête de l'American Humane Association de New York, elle indique que "dix filles sont molestées, pour un garçon, et 97% des délinquants sont des hommes". (68) Finalement, les statistiques sur l'inceste révèlent que, "dans 98% des cas [...] c'est la relation père-fille qui est en cause". (69)

---

(64) Brownmiller, Susan, op. cit., p. 338.

(65) Roberge, Huguette, op. cit.

(66) Orton, Marlène, op. cit.

(67) Roberge, Huguette, op. cit.

(68) Brownmiller, Susan, op. cit., p. 338.

(69) Rémillard, Marie, op. cit., p. 18.

Les agressions contre les enfants sont donc surtout le fait d'hommes et s'exercent le plus souvent sur des filles. Comme quoi, les rapports d'oppression entre hommes et femmes s'enclenchent très tôt. Une enquête sur la prostitution au Québec révèle en outre que plusieurs prostituées ont subi dès leur enfance des expériences d'abus sexuels ou d'inceste, et suggère qu'il pourrait justement s'agir là d'événements déterminants quant à leur intégration au marché de la prostitution. (70) Bien que cette relation entre inceste et prostitution reste à approfondir, de plus en plus de témoignages semblent en confirmer la réalité. Ainsi, "des études de cas psychiatriques de prostituées révèlent que les malades racontent avec une étonnante régularité des histoires de viol et de molestation, pendant leur enfance, par des parents". (71) D'après Nancy Huston, auteur de la Mosaïque de la pornographie, un tiers des prostituées mineures auraient "été violées dans l'enfance par un parent proche (père, beau-père, oncle ou frère)". (72) Une étude d'Elen Weber en 1977 avance cependant des chiffres beaucoup plus élevés: "75 % des adolescentes prostituées ont vécu une relation incestueuse." (73) Une enquête récente du ministère de la Justice selon laquelle environ 5 000 adolescents se prostitueraient dans le centre-ville de Montréal aboutit à des conclusions tout à fait semblables: "La plupart de ces enfants ont été violés ou brutalisés dans leur enfance, et ont fui leur domicile pour se retrouver dans la rue, sans argent, sans emploi et sans toit". (74)

---

(70) Texier, Catherine et Marie-Odile Vézina, Profession: Prostituée. Rapport sur la prostitution au Québec. Montréal, Editions Libre Expression, 1978.

(71) Brownmiller, Susan, op. cit., p. 339.

(72) Huston, Nancy, Mosaïque de la pornographie, Paris; Editions Denoël/Gauthier, 1982, p. 201.

(73) Rapporté dans: Mousso, Danièle, op. cit.

(74) "Selon une enquête du ministère de la Justice, 5 000 adolescents se prostituent dans le centre-ville de Montréal", Le Devoir, 10 juillet 1981.

Malgré tout, ici encore, les agresseurs sont considérés comme normaux. En effet, environ 5% seulement des parents qui maltraitent leurs enfants sont jugés comme souffrant de névrose ou de troubles psychiatriques graves. (75)

EXERCICE: Un incident...

Voilà donc un ensemble de données assez écrasantes, dont nous disons pourtant ne pas nous sentir concernés comme hommes. De fait, si nous n'avons pas violé nous-mêmes ou battu notre femme et nos enfants, il est assez habituel de nier complètement notre potentiel de violence à cet égard. L'exercice suivant cherche à dégager, à partir d'une jeu de rôle, en quoi, de par notre mentalité, nous ne sommes peut-être pas si éloignés de ces comportements.

Il y a six rôles à tenir. Pour la discussion ultérieure, il est cependant important qu'il reste au moins quelques participants comme observateurs.

1. Un gars annonce à 5 de ses collègues que sa voisine s'est fait violer la veille. Il en est très touché, cherche à leur communiquer son bouleversement, se demande en quoi il pourrait aider sa copine et surtout, comment prévenir de telles agressions.

2. Un de ses amis émet plutôt l'opinion que la victime a couru après: elle est sans doute "sexy", elle s'habille de façon provocante... De toute façon, les femmes ont toutes plus ou moins des désirs et des fantasmes de viol, pour elles, un non veut dire un oui.

---

(75) Rémillard, Marie, op. cit.

3. Un autre la traite d'écervelle: elle acceptait de monter en automobile avec des gars qu'elle connaissait à peine, elle fréquentait les bars sans être accompagnée, elle rentrait à des heures tardives...

4. Un autre pense au contraire que les hommes ont tous des responsabilités par rapport au viol. Il dit l'avoir réalisé après avoir insisté pour faire l'amour avec sa propre femme, quand elle n'en avait pas le goût, et l'avoir quand même fait alors contre son gré.

5. Pour un autre, c'est un cas marginal, cette fille est simplement mal tombée car les viols sont rares et sont le fait de quelques déséquilibrés mentaux ou obsédés sexuels. Il soulève en outre le fait que les hommes aussi sont victimes de violence, que la violence verbale ou psychologique dont ils font l'objet est souvent bien pire et que le viol n'est qu'une forme de violence parmi d'autres.

6. Un dernier enfin réagit à la violence par la violence: ces gars-là, on devrait les attraper, les battre à mort, les castrer même...

De retour en groupe, il peut être intéressant d'examiner:

. comment chacun a rempli son rôle et quel type d'arguments il a invoqué;

. comment la facilité à recourir à ces arguments révèle la mentalité profonde des hommes par rapport au viol et en fait par rapport aux femmes en général;

. en quoi la reconnaissance de cette façon de penser peut changer notre attitude par rapport au viol ?

LE DISCOURS PORNOGRAPHIQUE

Ce qui ressort souvent d'une discussion entre hommes à propos du viol, c'est tout un ensemble de justifications pour nuancer et, à la rigueur, nier même la réalité de l'agression:

> "La victime n'était-elle pas "un peu" consentante? Elle connaissait son agresseur, un ancien "chum". Elle ne s'est pas beaucoup défendue. (76) Comment se fait-il d'ailleurs qu'elle se soit retrouvée seule avec lui dans son appartement ? On "sait" de toute façon, que les femmes ont des fantasmes de viol. Elle a peut-être même joui..." ?

Consentement, fantasmes, jouissances... Ce sont les termes qui reviennent dans ces discussions, tout à fait les mêmes d'ailleurs qui sont invoqués par la défense dans les procès pour viol. Rien par contre sur la douleur, la souffrance, l'angoisse, la terreur... On sent bien, chaque fois, que la préméditation que l'on cherche à mettre à jour n'est pas celle de l'agresseur... mais celle de la victime ! Il semble donc qu'au fond la présupposition soit toujours la même: les femmes aiment ça, "même si elles ne veulent pas toujours se l'avouer"; en somme, elles sont "faites pour ça", elles en redemandent... Or, c'est là justement l'essence du discours pornographique: les femmes sont toutes des prostituées ou, en tout cas, elles sont toutes "prostituables".

PORNOGRAPHIE ET PROSTITUTION

L'origine du terme lui-même est d'ailleurs assez claire:

- porno : vient d'un mot grec qui signifie "prostituée"
- graphie : vient d'un autre mot grec qui réfère à l'acte d'écrire, de décrire ou de représenter.

---

(76) Tout récemment encore, un juge britannique déclarait, dans un procès pour viol: "Une femme qui dit non ne veut pas nécessairement dire non. Il ne suffit pas de dire non[...] elle devra être forcée[...] et l'usage de la force laissera des marques".
"Il ne suffit pas de dire non: La prétendue victime doit résister au viol", Le Devoir, 13 décembre 1982.

> La pornographie, c'est donc la représentation des prostituées et, peut-être plus exactement encore, "la représentation des femmes comme étant toutes des prostituées".

En effet, le contenu qu'on y trouve, ce sont des corps de femmes qui sont disponibles, qui "aiment" qu'on les regarde, qu'on les prenne, qu'on les domine, qu'on les violente...

Ce rapprochement avec la prostitution est d'autant plus justifié que l'on peut en fait considérer la pornographie comme une forme particulière de prostitution. Pour supporter cette affirmation, rappelons brièvement quelques caractéristiques de la sexualité masculine.

- Premièrement, nous nous masturbons beaucoup: pour la plupart à toutes les semaines, pour plusieurs à tous les jours, et cela même si nous avons une vie sexuelle active avec un(e) partenaire régulier(ère). (77)

- Deuxièmement, lorsque nous nous masturbons, nous avons systématiquement besoin de recourir à des fantasmes pour alimenter notre désir. (78)

- Troisièmement, la pornographie constitue le principal support des fantasmes masculins, et nous utilisons surtout le matériel pornographique à des fins de masturbation. (79)

---

(77) Hite, Shere, Le rapport Hite sur les hommes, Paris, Editions Laffont, 1985, p. 550-563.

(78) Ibid.
Voir aussi: Friday, Nancy, Les fantasmes masculins, Paris, Robert Laffont, 1981, chapitre 2, La masturbation, p. 22-43.

(79) Hite, Shere, op. cit., p. 681-701.

Ces trois points mis ensemble signifient simplement que, par la pornographie, nous payons pour obtenir des corps de femmes qui servent essentiellement à nous faire jouir. "En allant voir une prostituée, on paie pour avoir le droit de jouir selon ses fantasmes. En achetant un livre érotique on fait exactement la même chose; et ce sont [...] les mêmes fantasmes". (80) La comparaison va plus loin encore car, bien que nous ne payions pas nous-mêmes ces "modèles, elles ont été payées pour y figurer par les photographes et par les propriétaires des revues et des films, et elles dépendent le plus souvent d'ailleurs des mêmes réseaux organisés de proxénétisme, de prostitution et d'exploitation des femmes.

Bref, dans tous les sens du terme, lorsque nous consommons de la pornographie, nous faisons usage d'un vaste réseau de prostitution, et nous contribuons chacun de notre argent à assurer le maintien de ce réseau.

Cette affirmation constitue déjà en soi une vérité assez consternante. Ca l'est d'autant plus que nous consommons tous de la porno d'une façon active, même ceux qui semblent les plus conscientisés par rapport au sexisme et à l'oppression des femmes, ceux qui présentent par ailleurs un discours progressiste. Nous trouvons même des arguments pour empêcher la restriction de la pornographie en évoquant le spectre de la censure et en brandissant le droit à la liberté d'expression. Nous allons jusqu'à dire pour sa défense:

> ... que "l'on trouve... dans les journaux destinés aux hommes les plus obsédés, les leçons les mieux faites... sur la sexualité féminine". (81)
>
> ... que "la pornographie nous permet d'apprendre de nouvelles techniques amoureuses ou encore de développer notre sensualité". (82)

---

(80) Huston, Nancy, op. cit., p. 163.

(81) Boutot, Bruno, "Défense et illustration de la porno", Le temps fou, no. 10, juin-juillet-août 1980, p. 32.

(82) Grégoire, Luc, "La violence, une arme redoutable", dans Hervé De Fontenay, La certitude d'être mâle ? Montréal, Editions Jean Basile,

Or, dans la perspective présentée ici, cela revient ni plus ni moins à dire que la prostitution constitue la meilleure forme d'éducation sexuelle !!! Mais pour qui? Est-ce que nous voudrions réellement par exemple que nos propres filles s'initient à la sexualité de cette façon ? C'est pourtant ainsi que nous nous sommes initiés nous-mêmes à la sorte de sexualité que nous pratiquons car, pour la grande majorité des hommes de notre génération, c'est dès le début de l'adolescence (14-15 ans) que nous nous sommes soumis à la pornographie. C'est surtout de là que nous avons tiré nos critères de performance sexuelle et de virilité, et ce que nous croyons savoir sur la sexualité féminine. Et c'est encore la seule alternative d'éducation sexuelle que nous offrons à nos fils. Comment ces derniers peuvent-ils alors ne pas developper eux-mêmes ce besoin irrépressible de la pornographie, quand ils nous voient en consommer furtivement au kiosque à journaux, entre deux métros, ou encore chaque fois que nous arrêtons chez le dépanneur ?

UNE VÉRITABLE ÉPIDÉMIE

Le fait est que l'on est complètement envahi par le marché de la pornographie et que celle-ci prolifère depuis quelques années au rythme d'une véritable épidémie:

> . "Le marché nord-américain de la pornographie était en 1970 de cinq millions de dollars; en 1982, il est de cinq milliards de dollars (i.e. une augmentation de l'ordre de 100 000 %); ce chiffre d'affaires est plus important que celui des industries du film et de la musique réunies.
>
> . Toujours en Amérique du Nord, l'ensemble des cinémas pornographiques ont des rentrées de dix millions de dollars par semaine.
>
> . Sur le marché des vidéo-cassettes pour usage personnel, les films pornographiques sont trois fois plus demandés que les longs métrages classiques". (83)

---

(83) Corriveau, Marie-Josée, "Les salles "X" et la porno "hard core" bientôt réglementées ? On s'apprête à normaliser la torture à l'endroit des femmes", Presse Libre, no 10, février 1982, p. 21.

Depuis quelques années au Québec, des entreprises comme Télégéant Canada Inc. de St-Romuald, en banlieue de Québec, se spécialisent "dans la fabrication et l'installation de matériel électronique sophistiqué et dans la distribution [...] de vidéo-cassette pour adultes". (84) Plus de 300 systèmes sont déjà installés dans les hôtels et les motels du Québec et des provinces maritimes, et une étude-maison de la compagnie "révèle une augmentation du taux de location de 12% lorsque l'hôtel est muni du système de vidéo-cassette pour adultes en circuit fermé; et une augmentation de 19% [...] durant les weeks-ends". (85)

Le matériel à diffuser ne manque pas et le propriétaire de Télégéant affirme que dans la seule région de Los Angeles, aux Etats-Unis il se fait de 20 à 30 films de ce genre par jour ! L'entreprise s'apprête en outre "à approcher les gros immeubles d'habitation qui offriront aux locataires de système de télévision en circuit fermé réservé exclusivement aux adultes, et à mettre au point un système de carte plastique encodée qui permettra aux détenteurs de brancher les téléviseurs sur un canal spécial diffusant des films spéciaux". (86) D'ailleurs, au printemps 1981 déjà, Bob Guccione, propriétaire de la revue américaine Penthouse, annonçait à New York la venue d'une nouvelle chaîne télé pour adultes "spécialisée dans les films érotiques et les débats sur des questions sexuelles [...] disponible par l'intermédiaire du réseau de télévision par câble". (87) Au Canada, cette annonce se concrétisait en janvier 1983 par

---

(84) Dubé, Guy, "En trois ans, il devient le roi des films pour adultes", Le Soleil, 7 janvier 1982.

(85) Dubé, Guy, "Une télévision pour adultes qui rapporte gros", Le Soleil, 7 janvier 1982.

(86) Dubé, Guy, "Télégéant songe à se brancher aux satellites", Le Soleil, 7 janvier 1982.

(87) "Une chaîne télé pour adultes", La Presse, 29 mai 1981.

l'implantation de la télévision payante dont une part importante de la programmation affichait la présentation de films érotiques non censurés. (88)

Pourtant, bien que la télévision payante constitue actuellement l'un des moyens les plus sûrs pour envahir le privé, c'est loin d'être le seul mis en oeuvre pour s'y introduire. Ainsi, dès l'automne 1982, à la suite du développement effarant de la micro-technologie dans les mois précédents, et de la prolifération des micro-ordinateurs personnels, on pouvait déjà trouver sur le marché des jeux vidéo "pornographique". (89) On apprenait également tout récemment l'existence, pour les sex-shops, de démonstrations à domicile sur le modèle de celles qui existent déjà pour les produits "Tupperware", "créées dans le but de solliciter une clientèle qui jusque-là se laissait intimider par la seule idée de mettre les pieds dans un commerce d'articles à caractère sexuel". (90) L'industrie pornographique l'a rapidement compris: c'est dans le privé que la pornographie trouve ses meilleurs assises, tout comme la violence d'ailleurs, à laquelle elle est intimement liée...

PORNOGRAPHIE ET VIOLENCE

Mais ce n'est pas seulement la quantité du matériel pornographique qui augmente, ce sont également les sphères de représentation pornographique qui s'élargissent, jusqu'à gagner la publicité, les commerciaux,

---

(88) Jannard, Maurice "Selon First Choice, le public veut voir des films non censurés", La Presse, 19 janvier 1983.

Dumais, Jacques "De la porno à domicile", Le Soleil, 19 janvier 1983.

"Une seconde firme de télé payante, TVEC, présentera des films érotiques", Le Soleil, 20 janvier 1983.

"Francis Fox à propos de Premier Choix: Ottawa ne peut empêcher l'érotisme", Le Devoir, 22 janvier 1983.

(89) "Pornographie: un jeu vidéo à bannir du Canada", La Presse, 27 novembre 1982.

(90) Labrosse, Serge, "Sur les traces de Tupperware, les "peddlers" du sexe envahissent les maisons", Le Journal de Montréal, 17 décembre 1982.

les affiches, les posters... Qui n'a remarqué par exemple ce poster de femme nue dont le coprs est divisé en différents morceaux de choix, comme on le fait pour le bétail; ou cette annonce de femmes nues, aux corps huilés, entassées dans une boîte de sardines; ou ce poster d'un homme qui prend son sexe pour un marteau compresseur pointé vers celui d'une femme étendue à ses pieds ... ? C'est aussi le niveau de violence qui s'accentue. En effet, toutes les formes de matériel pornographique font appel de plus en plus fréquemment à des scènes de viols et de violences physiques, allant jusqu'à la mutilation, la torture et l'assassinat.

Un de ces films, Snuff, va même jusqu'à représenter le meurtre réel d'une jeune femme et la mutilation de son cadavre. Il s'agit d'un film sur le tournage d'un film. La dernière scène relate l'assassinat sauvage d'une jeune femme enceinte. "Il y a ensuite un moment de silence avant que la caméra ne recule et que l'on voie l'équipe de production du film commentant la réussite de la scène finale. Une jeune fille blonde qui semble être une assistante de production raconte au directeur qu'elle a été sexuellement excitée par le carnage de la fin. Celui-ci lui demande si elle voudrait faire l'amour avec lui et vivre tout haut ses fantasmes. Ils vont au lit et commencent à se caresser jusqu'à ce qu'elle constate que l'équipe continue de filmer. Elle proteste et tente de se lever. Le réalisateur s'empare d'un poignard qui se trouver sur le lit. Il dit: "Salope, maintenant tu vas avoir ce que tu voulais". Ce qui se passe ensuite va au-delà des limites du langage. Il la massacre, lentement, profondément, intégralement. Le spectateur est bouleversé, complètement dégoûté à la vue de tout le sang, des doigts coupés, des bras qui volent, des jambes sciées et encore du sang qui coule comme une rivière de sa bouche jusqu'à ce qu'elle meure. Mais l'apogée n'est pas encore atteint. Dans un moment de folie indicible, il lui ouvre l'abdomen et brandit ses entrailles au-dessus de sa tête avec un hurlement de conquête orgasmique. Fin..." (91)

---

(91) Labelle, Beverly, "Snuff - The ultimate in woman-hating", dans Lederer, Laura, Take back the night. Women on pornography, New York, Bantam Books, 1980, p. 273-274.

Comment peut-on avoir le goût de telles scènes au point de payer pour en voir. Et pourtant, en même temps que Snuff sortait à New York, des films de ce genre circulaient privément à des tarifs variant entre 100,00 $ et 500,00 $ par personne. (92) Il devait bien y avoir quelques preneurs ! Et pourtant, lorsqu'un film comme Caligula est arrivé à Montréal, après avoir été annoncé des mois à l'avance par la revue Penthouse qui en assurait la production, il y a avait tellement de spectateurs qu'il y avait file à chaque représentation, même si ces représentations commençaient dès le matin, et que le prix d'entrée avait pratiquement doublé (7,00 $) par rapport aux tarifs des autres cinémas (4,00 $). Or ce film est d'une violence sexuelle et physique inouïe: viols, massacres, mutilations, acharnements sur des cadavres. (93) Comment et pourquoi de telles violences nous font-elles accourir ?

Dans Pulsions, le réalisateur Brian de Palma présente un drame d'horreur un peu à la manière d'Hitchcock. On y voit une femme dans la quarantaine à la recherche d'une aventure dans un musée d'art. Elle trouve un homme qui se moque d'abord un peu de ses avances, puis qui accepte de coucher avec elle. Elle en a si envie qu'il lui fait l'amour une première fois dans un taxi en route vers l'hôtel. En le quittant - première sanction morale - elle apprend que l'homme est atteint d'une maladie vénérienne. Ensuite, dans l'ascenseur - deuxième sanction morale - elle est sauvagement assasinée, par un maniaque au rasoir, dans une horrible scène de carnage. Ce qui ressort finalement du film, c'est une femme insatiable qui cherche à assouvir ses pulsions sexuelles et qui paie cher pour ses incartades. Le scénario est construit de telle sorte que,

---

(92) Ibid., p. 275.

(93) Guay, Richard, "Deux Caligulas", Le Devoir, 7 mars 1981.

Perreault, Luc, "Caligula: Et le monstre s'est fait cher", La Presse, 28 mars 1981.

en dépit de la violence dont la femme est victime, elle apparaît surtout responsable de ce qu'il lui est arrivé.(94) Tout à fait le discours de la pornographie ! Or, il ne s'agit pas ici du réseau habituel de la pornographie, mais d'un film qui circule dans les salles de cinéma ou même dans les cinémas de répertoire (comme les cinémas Outremont ou Cartier) et qui est renommé pour son "suspense".

Comment sommes-nous donc fabriqués pour trouver "divertissantes" de telles scènes.

EXERCICE: Pour démonter quelques rouages... (à domicile)

Si nous en sommes là, c'est que nous partageons tous profondément le discours pornographique. Par discours, on entend ici "idéologie", façon de voir (les femmes), façon de penser (nos rapports avec elles)... ce qui détermine bien sûr nos façons d'agir. Or, nous ne pourrons changer nos comportements que si nous changeons nos façons de penser. Mais celles-ci sont ancrées si profondément, que nous n'en sommes même plus conscients. Il y a donc quelques rouages à démonter, et l'exercice suivant vous invite justement à y travailler quotidiennement pendant une semaine. Il s'agit de mettre à jour votre propre "mode de fonctionnement pornographique" et d'essayer de le bloquer. En effet, la pornographie, ce n'est pas seulement du matériel, mais un mode de pensée, un mode de fonctionnement... et c'est cela surtout qui fait que le matériel se vend si bien. A tel point que, lorsque le matériel "dur" n'est pas disponible, bien des hommes avouent avoir recours à des catalogues, à des annonces de soutiens-gorge et de "petites culottes", pour se masturber comme ils le feraient à l'aide des revues pornographiques.

---

(94) Gagnon, Lysiane, "Les fantasmes du cinéma sexiste", La Presse, 12 août 1980.

En l'absence de catalogues, les fantasmes personnels y suppléent, soit par le souvenir de scènes pornographiques, soit par la création de scénarios qui mettent en scène leurs secrétaires, leurs collègues, leurs voisines... souvent sous le même pattern d'ailleurs que les scénarios rapportés dans les pages du lecteur, les forums et les courriers des revues pornographiques.

Pour vous aider dans cet exercice, voici quelques exemples des situations les plus familières où nous pensons et réagissons selon le "mode pornographique":

. Vous vous promenez sur la rue ou vous magasinez dans un centre commercial, en pensant à telle ou telle chose, lorsque vous vous rendez compte que, depuis quelques instants, vous fixez les seins d'une passante près de vous, vous vous demandez si elle a un soutien-gorge, vous fixez son entrejambe alors qu'elle se penche, vous imaginez ce que cela serait si elle était nue... Vous constatez alors que vous avez spontanément eu la même réaction pour la plupart des passantes que vous avez croisées...

. Vous discutez avec une collègue, une secrétaire, une étudiante, une amie.. Au bout de quelques instants, vous n'écoutez plus que distraitement ce qu'elle vous dit... C'est comme si, à la télévision, on avait coupé le son. Vous ne voyez plus que ses lèvres bouger; vous vous demandez si elle embrasse bien, votre regard, très furtivement va de ses lèvres à sa poitrine, à ses hanches; vous vous demandez comment elle fait l'amour, si elle a des amants, si vous avez des chances de la séduire vous-même, comment cela se produirait...

. En feuilletant le journal, vous vous arrêtez à une page publicitaire de Eaton sur les sous-vêtement féminins... Vous examinez lesquels sont les plus transparents, lesquels font le mieux ressortir le galbe des seins, la courbe du pubis...

. Vous vous caressez: quels fantasmes montent en vous ? Lesquels sont centrés sur votre corps ou encore gravitent autour d'un rapport amoureux ? Lesquels sont plutôt puisés à même les scénarios de la pornographie ou à même les quelques exemples que l'on vient de décrire: scénarios de séduction d'une collègue, fantasmes sur le corps d'une femme rencontrée dans la rue... ?

. Vous regardez un film quelconque: à un moment donné, il y a une scène où une femme se déshabille. Votre attention s'éveille d'une façon très particulière, vous ne voulez rien manquer...

. Bien sûr, il y a la consommation même du matériel pornographique... et si on essaie de limiter sa consommation, il y a encore cette espèce de curiosité irrésistible qui fait que l'on feuillete quand même le dernier numéro de Playboy et Penthouse à la tabagie, même si on se dit qu'on ne l'achètera pas.

L'intérêt de l'exercice, c'est d'abord de faire prendre conscience de l'omniprésence de ce mode de pensée, qui occupe notre esprit quotidiennement et presque sans interruption. C'est ensuite de mesurer à quel point il est intégré à notre comportement de sorte que nous ne sommes à peu près plus conscients de la facilité et la spontanéité avec laquelle il opère. C'est enfin de nous donner un moyen d'agir sur lui et le réduire, sinon de l'interrompre tout à fait. Afin de réaliser ces objectifs, prenez donc le temps de faire l'exercice jour après jour.

Il peut même être utile que vous notiez dans un petit calepin le nombre de fois où vous réagissez de cette façon, et aussi le type de pensées qui vous viennent alors... On ne peut pas sérieusement croire que l'on va mettre en place des mesures pous enrayer le viol et la violence faitent aux femmes si cette mentalité n'est pas transformée en profondeur.

QU'EST-CE QUI REND POSSIBLE LA VIOLENCE ?

Mais pourquoi avoir abordé le problème de la violence essentiellement sous l'angle de la violence faite aux femmes et aux enfants, et pourquoi avoir accordé une telle importance à la pornographie dans ce dossier ? C'est que la violence dans le privé n'est pas un phénomène marginal ou exceptionnel, mais un phénomène tellement répandu qu'il dépasse sans doute en fréquence et en intensité tous les autres faits de violence. (95) Il existe également un lien important entre cette violence et celle qui s'exerce ailleurs, dans la mesure où le type de rapports qui se construit entre les indidivus dans le privé, sous le mode du pouvoir et de la domination, a nécessairement tendance à se reproduire à l'échelle sociale et politique pour s'exprimer là aussi par le recours à la violence. D'ailleurs, "les études démontrent que beaucoup d'enfants battus deviennent des batteurs de femmes et d'enfants". (96) Quant au discours pornographique, il réflète essentiellement, pour les rapports entre hommes et femmes, le même contenu que le discours raciste pour l'entreprise de domination coloniale ou l'idéologie fasciste pour la constitution et le maintien de régimes totalitaires: infériorisation de l'opprimé, mépris de ses droits, abus physiques et tortures, accessibilité inconditionnelle et contrôle absolu de son corps et son esprit, droit de vie et de mort sur sa personne.

---

(95) Sauf la guerre peut-être... Et encore là, il faudrait comptabiliser le surcroît de violence dans le privé occasionné par la guerre et aussi toutes les formes d'oppression imposées aux civils - surtout femmes et enfants - en temps de guerre.

(96) Léger, Kathleen, "Le meurtre au foyer: souvent l'aboutissement d'une longue suite de conflits", Le Devoir, 29 janvier 1983.

La pornographie, c'est donc un des lieux les plus importants par lequel nous sommes tous, comme hommes, endoctrinés à l'idéologie de la supériorité, de l'oppression et de la violence. C'est pour étayer ces hypothèses que tant de faits de violence ont été rapportés dans ce module, car il n'est pas possible d'avoir de la prise sur un problème de cette envergure sans avoir à cet égard des données précises.

QUELQUES CONSTATS

Or, quels sont les aspects fondamentaux qui ressortent des informations rassemblées plus haut sur le viol et sur les agressions physiques à l'endroit des femmes et des enfants. En voici quelques-uns:

1. La violence s'exerce surtout dans le privé.
2. La violence est surtout exercée par les hommes.
3. La violence s'exerce surtout sur les femmes et les enfants.
4. La violence dans le privé atteint des niveaux d'intensité qu'on ne retrouve ailleurs qu'en temps de guerre ou dans des systèmes de répression de type fasciste.

1. La violence s'exerce surtout dans le privé

Cette affirmation est sans doute la moins évidente, car justement les médias dénoncent la violence partout ailleurs, alors qu'ils restent étonnamment discrets sur tout ce qui se passe dans le privé. Pourtant, c'est bien la signification des quelques statistiques disponibles. Lorsqu'un organisme fédéral comme le Conseil consultatif canadien de la situation de la femme estime qu'une canadienne sur quatre sera dans sa

vie victime d'une agression à caractère sexuel, il faut bien se dire qu'il s'agit de chiffres qui sont loin d'exagérer la situation, et qui probablement d'ailleurs la sous-estiment. Il en est de même de l'affirmation selon laquelle une femme sur dix est sévèrement battue par son mari ou son conjoint. La crédibilité que le gouvernement accorde maintenant à ces chiffres est telle que, à l'automne 1982, toutes les canadiennes qui ont des enfants ont reçu avec leurs prestations d'allocations familiales un dépliant d'information du ministère de la Santé nationale et du Bien-Etre social, intitulé La femme battue, un sujet de préoccupation nationale. Encore là, il y a tout lieu de croire que les évaluations sont inférieures à la réalité; tout récemment une enquête menée par des chercheuses de l'Université Carleton à Ottawa révélait plutôt qu'une épouse sur deux est battues par son mari et, à un point tel, que le tiers d'entre elles ont besoin de soins médicaux. (97) De même on a vu plus haut que les mauvais traitements à l'endroit des enfants constituaient la principale cause de mortalité entre six mois et un an, que près du tiers des fillettes québécoises étaient victimes d'inceste...

Or, si on examine tous les autres types de violence, on n'atteint jamais de tels taux. En effet, en dehors des agressions à caractère sexuel couvertes par ce dossier, où retrouve-t-on qu'un citoyen sur quatre soit victime d'agression physique ? Que l'on prenne même les victimes de vols à main armée ou de vols de banque: approche-t-on seulement un peu de la quantité de victimes que fait la violence domestique ? Et même à l'intérieur de milieux plus facilement porteurs de violence, comme les corps policiers, peut-on penser à un policier sur quatre ou, à la rigueur, à un sur dix qui soit ainsi victime d'agression ?

---

(97) "Une épouse sur deux est battue par son mari", La Presse, 20 novembre 1982.

2. La violence est surtout exercée par les hommes

Cette affirmation est certes plus évidente. Que l'on parle d'armée, de corps policiers, de compétitions sportives, de criminalité, d'inceste, de viol ou de violence familiale, il est en effet assez clair que ce sont presque toujours des hommes (plus de 9 cas sur dix) qui sont les porteurs de violence.

3. La violence est surtout exercée contre les femmes et les enfants

Là encore, ce n'est pas si évident à partir des médias, quoique les scènes de massacres de villages dans bien des films de guerre, l'incidence de scènes de viol dans bien des films d'action ou le choix des victimes (femmes et enfants) dans la plupart des films d'horreur sont quand même révélateurs quant au sexe des victimes. De fait, l'ordre de grandeur des statistiques rapportés dans le dossier est assez éloquent à ce sujet, alors qu'il n'y a pas un homme sur vingt, et peut-être même pas un sur cent, qui puisse raisonnablement craindre de subir une agression physique dans toute sa vie - et encore moins à l'intérieur de son couple ou de sa famille.

4. La violence dans le privé atteint des niveaux d'une intensité inouïe

Cette affirmation non plus n'est pas évidente, malgré les chiffres qu'on a rapportés sur la gravité de coups dans les cas de viols et de femmes battues. Il faut vraiment se donner la peine de lire semaine après semaine dans les pages judiciaires de la Presse ou du Soleil, les comptes rendus des actes de violence qui se déroulent au pays pour se persuader de leur extrême intensité.

"La jeune fille de 16 ans a reçu de nombreux coups [de couteau] au visage et par tout le corps et elle a perdu beaucoup de son sang [...] Il aurait été question de rupture, et selon la police c'est ce qui serait la cause de l'attentat".

(Le Soleil, 24 décembre 1980)

"Une fillette de Verdun a été kidnappée, puis poignardée et finalement étranglée à mort".

(Le Soleil, 14 mars 1981)

"Une adolescente de 16 ans [...] a été enlevée, séquestrée pendant plusieurs heures et violée hier par trois individus [...] Des brûlures lui ont été infligées aux mains [...] ainsi que des coupures avec un couteau".

(Le Soleil, 7 mai 1981)

"Mme R.R., âgée de 51 ans et sa fille de 13 ans [...] reposaient dans un état critique hier soir après avoit été transférées à l'hôpital [...] Elles ont reçu des coups de hache à la tête [de la part du mari] ... "

(Le Soleil, 28 août 1981)

"Une querelle entre un homme et une femme, tous deux âgées de 70 ans, s'est terminée de façon tragique [...] La femme est morte au bout de son sang, après avoir été poignardée à une dizaine de reprises".

(Le Soleil, 31 août 1981)

"La jeune femme de 27 ans a été poignardée au cou à quelques reprises [...] L'individu, vraisemblablement frustré par les refus de la femme avec qui il voulait avoir des relations sexuelles, l'a assaillie avec un couteau, puis s'est dirigé vers la chambre de l'enfant pour la poignarder mortellement [...] La fillette a été atteinte à plusieurs reprises dans la région du coeur".

(Le Soleil, 31 août 1981)

"La sûreté municipale de Ste-Foy détient un individu âgé d'environ 45 ans relativement à un assaut à coups de hache dont sa femme a été victime vers 21 heures hier soir [...] Quant à la victime, elle recevait des soins d'extrême urgence [...] ayant reçu 4 coups de hache, dont au moins 2 à la tête".

(Le Soleil, 13 octobre 1981)

"Diane A. avait reçu 121 coups de couteau dont 32 seraient mortels, 82 coups ont été portés dans le dos [...] La survivante a pour sa part reçu quelques 30 coups de couteau dont également plusieurs dans le dos".

(Le Soleil, 17 février 1982)

"Le machiniste âgé de 28 ans a plaidé coupable à une accusation d'homicide involontaire sur la personne de son épouse [...] Celle-ci a été battue à coups de barre de fer au domicile du couple".

(Le Soleil, 30 mars 1982)

"Le prévenu [...] après avoir tenté d'écraser la victime avec son auto à deux reprises, l'avait aspergée d'essence [pour la brûler] puis l'avait poignardée avec un coupe-papier, avant d'arracher une barre de fer [...] et la "rachever" de cette façon".

(La Presse, 24 avril 1982)

"Le cadavre nu de la femme âgée d'environ 25 ans, a été retrouvé en trois parties. La tête avait été placée dans un poêlon et le reste du corps coupé en deux à la hauteur de la taille".

(Le Soleil, 29 avril 1982)

"La sureté du Québec a institué sa propre enquête à la suite de la découverte du cadavre démembré d'une femme à l'orée d'un bois dans la localité des Milles-Iles [...] Les deux jambes et le bras gauche de cette femme âgée entre 25 et 35 ans sont manquants, ayant été sectionnés".

(Le Soleil, 29 avril 1982)

Il est à remarquer que ces entrefilets ne proviennent pas de petits journaux spécialisés dans le crime à sensation, mais de la Presse et surtout du Soleil, qu'ils couvrent une période d'un peu plus d'un an seulement et concernent des cas survenus pour la plupart dans une région délimitée (celle de Québec). On a donc toutes les raisons de croire que cette énumération partielle n'exagère pas la gravité du phénomène, mais l'illustre tout au plus ! Evidemment, ce n'est pas gai à lire, mais c'est pourtant une autre dimension essentielle de la violence

domestique: elle atteint des niveaux de fureur, de destruction et d'acharnement qu'on retrouve rarement dans les agressions entre hommes. Les règlements de compte entre factions de la mafia visent habituellement une élimination "propre et rapide". De même les échanges de coups de feu entre policiers et criminels se situent le plus souvent dans un contexte d'évasion, de fuite et de poursuite et ne se soldent pas par de tels acharnements sur le corps des victimes.

De fait, les seuls autres contextes où l'on rencontre de tels accès de fureur violente sont des situations de répression extrême, comme l'élimination des Juifs par l'Allemagne nazie, les viols massifs et les massacres de civils en temps de guerre, les enlèvements, les tortures et les mutilations de cadavres tels que perpétrés actuellement par les escadrons de la mort et les régimes totalitaires d'Amérique latine.

LE CARACTÈRE ESSENTIELLEMENT POLITIQUE DE LA VIOLENCE

Ces constatations, et en particulier la dernière, situent nettement la violence dans un contexte de rapports de force ou de rapports de pouvoir entre hommes et femmes. Et la comparaison avec les conflits de type politique ou militaire n'est pas alors le simple fait du hasard puisque:

> la violence est la manifestation ultime du pouvoir dans le but de confirmer la domination d'un individu (ou d'un groupe) sur un autre.

Cela est aussi vrai pour la violence familiale que pour la violence politique. En conséquence, une interrogation de fond sur le pouvoir - et donc un point de vue politique - est absolument indispensable à la compréhension des phénomènes de violence.

Pour préciser ce point de vue, examinons d'autres interprétations comme, par exemple, l'argument selon lequel la violence sur les femmes et les enfants n'est souvent imputable qu'à la colère ou à l'impatience. Il faut alors se demander pourquoi la même colère et la même impatience ne donnent pas lieu à des gestes de violence quand un homme est en conflit avec son patron ou avec un collègue. Ainsi, nous pouvons être bassement humiliés et même congédiés sans jamais oser poser le moindre geste contre un supérieur , alors qu'il est fréquent de punir ou même de battre un enfant dont les cris et les comportements nous tombent sur les nerfs, ou qui a "osé" affronter notre autorité. Il en est de même avec notre femme que nous considérons encore comme notre propriété, surtout quant à la fidélité sexuelle ou à la dépendance économique. Par contre, il est rare que l'on en vienne aux mains avec un collègue, même si les vues sont opposées et que l'affrontement est fort. La différence, c'est qu'avec notre femme ou nos enfants, nous savons être les plus forts; nous savons aussi que <u>la société nous appuiera dans ces gestes d'autorité et de répression, sans doute parce que ces comportements sont en fait conformes à la structure de hiérarchie, d'autorité et de contrôle de cette société</u>. Avec un patron ou un collègue, au contraire, nous risquons fort de voir les coups se retourner contre nous et de nous retrouver ainsi perdants. Bien sûr, la société ne nous appuiera pas cette fois dans l'affrontement de l'autorité ! En ce sens, ce n'est jamais l'irritation,l'impatience ou la frustation en soi qui expliquent les comportements violents, mais <u>c'est plutôt l'existence d'un rapport de force inégal qui rend possible le recours à la violence</u>, lequel d'ailleurs permet en général de maintenir ou même de renforcer le rapport de force initial.

La même remarque s'applique aux interprétations d'ordre psychologique ou psychanalytique selon lesquelles la violence serait attribuable à des conflits de la petite enfance non encore résolus. Il faut là aussi expliquer pourquoi c'est essentiellement dans les rapports inégaux que la violence peut ainsi être invoquée comme moyen de résolution de conflits latents. La personne qui se retrouve en situation d'infériorité n'a jamais, elle, le droit ni la possibilité d'utiliser la violence pour assouvir son impatience, combler ses frustations ou résoudre ses complexes.

Toutes les données actuelles sur le viol confirment cette interprétation "politique" de la violence, qu'il s'agisse des viols rituels dans les sociétés primitives, des viols de masse en temps de guerre, des viols interraciaux en régimes d'esclavage et, même, des viols entre hommes dans les prisons.

1. Viols rituels

Certaines observations des anthropologues sont particulièrement révélatrices quant à la fonction du viol dans les sociétés primitives où les comportements sont fortement ritualisés. Elles font ressortir que, là aussi, "le viol est considéré comme une expression de virilité, comme une marque du concept de propriété appliqué aux femmes et comme un mécanisme de contrôle social destiné à maintenir les femmes dans le rang". (98) L'exemple suivant est typique à cet égard:

> "Robert M. Murphy, du service d'anthropologie de l'université Columbia, a considéré le viol collectif comme un mécanisme de contrôle social, quand il a étudié la société secrète des hommes chez les Indiens Mundurucu dans le Brésil central. La culture mundurucu était à forte dominante masculine, et une femme mundurucu était "censée être docile et soumise, obéissante et fidèle à son mari". [...] Murphy s'aperçut qu'on imposait des viols collectifs aux femmes du village qui sortaient des rôles assignés à leur sexe. "Quand une femme a ouvertement des rapports sexuels avec des hommes et en prend vraiment l'initaitive, écrit Murphy [...]

(98) Brownmiller, Susan, op. cit., p. 349.

elle se comporte alors comme seul un homme a le droit de se comporter et elle empiète donc sur les prérogatives masculines et les menace. Ses actes sont ainsi un sujet d'inquiétude pour la communauté, un délit aux yeux de tous et la punir devient le devoir de tous les hommes du village".

Le viol collectif par des hommes mundurucu n'est pas exclusivement réservé au transgressions d'ordre sexuel. Ainsi les enfants du village sont envoyés, contre leur volonté et contre celle de leurs parents, dans une école de missionnaires et, généralement, raconte Murphy, "les enfants font tout ce qu'ils peuvent pour s'enfuir. Or, quand un garçon s'enfuit de l'école, il bénéficie de la sympathie universelle, mais lorsqu'une adolescente s'échappe, elle est violée par les hommes du premier village qu'elle traverse ... En s'échappant, elle s'est placée hors de la protection masculine, et elle a aussi fait fi de l'autorité masculine, bien que ce soit celle de missionnaires étrangers"." (99)

2. Viols en temps de guerre

Le viol en temps de guerre est également l'objet d'une utilisation systématique en termes de rapports de pouvoir: c'est un instrument de terreur et de représailles, de domination et de torture.

On sait, par exemple, que pendant la première guerre mondiale et, en particulier, aux premiers mois de la guerre en Belgique, "l'état-major allemand créa délibérément une campagne de terreur", dont la mise à sac des villages et le viol des femmes étaient des éléments fondamentaux.(100). Au cours de la seconde guerre mondiale, le viol fut également utilisé comme mesure de représailles, surtout contre les femmes des villages où la résistance était la plus forte, comme dans la région de Vercors, en France. (101) La même tactique fut reprise par l'armée japonaise lorsqu'elle s'empara de la ville chinoise de Nankin en décembre 1937. Le jugement

---

(99) Rapporté dans: Brownmiller, Susan, op. cit., p. 345-346.

(100) Brownmiller, Susan, op. cit., p. 55-56.

(101) Ibid., p. 72.

rendu par le Tribunal militaire de Tokyo, près de 10 ans plus tard, estima qu'"approximativement vingt mille viols s'étaient produits dans la ville pendant le premier mois de l'occupation" (102), soit près d'un millier par jour, et que le sac de la ville avait été "soit secrètement ordonné, soit délibérément commis". (103)

Plus récemment, au Bangla Desh, en 1971, le viol fut à nouveau invoqué d'une façon systématique et délibérée comme:

> "stratégie guerrière, utilisée pour détruire et humilier le moral du peuple ennemi. Avant les attaques, pour inciter les soldats au viol des femmes bengalies, les dirigeants de l'armée pakistanaise montraient des films pornographiques. Pendant les 9 mois de guerre, jusqu'à 400 000 femmes ont été violées. Des milliers d'entre elles n'ont pu réintégrer leurs familles et communauté: d'après la coutume musulmane, une femme violée est considérée souillée et donc indigne. Après la guerre, le gouvernement voulut régulariser la situation en les déclarant "héroïnes nationales" mais sans réels succès. Par ce moyen terrible, l'armée pakistanaise a sérieusement miné la culture bengalie dans ses racines les plus profondes, la famille et la communauté". (104)

Le viol fut également de tout temps l'un des principaux moyens de torture infligés aux prisonnières politiques:

> "De même que les soldats allemands en 1944 torturaient et violaient les femmes qui soutenaient le maquis, de même que les parachutistes français, dix ans plus tard, torturaient et violaient les chefs de la résistance algérienne, de la même façon, en l'année 1972, en plus de l'horreur des centres d'interrogatoires au Sud-Vietnam, on entendait parler de décharges électriques et de **viols** infligés aux prisonnières politiques en Argentine, et de violentes rossées accompagnées de décharges électriques administrées aux parties sexuelles des prisonniers, hommes et femmes, au Brésil, y compris cet acte doublement vengeur: une femme violée sous les yeux de son mari par un des tortionnaires. Six mois plus tard, le même schéma fut repris par les Portugais dans les colonies de l'Angola et du Mozambique, et, un an après, par le gouvernement militaire du Chili". (105)

---

(102) Ibid., p. 77.

(103) Ibid, p. 78.

(104) Gardiner, Shirley et Janet Torge, L'assaut sexuel, Montréal, les presses de la Santé de Montréal Inc., 1980, p. 21.

(105) Brownmiller, Susan, op. cit., p. 111-112.

Partout donc dans le monde, le viol a été perçu et utilisé comme l'un des moyens les plus efficaces de domination, servant à briser et humilier l'adversaire et à l'écraser.

3. Viols interraciaux

Les viols interraciaux constituent d'autres exemples de l'utilisation du viol comme moyen politique de domination et d'oppression, comme le fait ressortir Susan Brownmiller dans l'analyse suivante:

> "Le viol, sous l'esclavage, était plus qu'un instrument occasionnel de violence. C'était un crime institutionnel, partie intégrante de la subjugation d'un peuple par l'homme blanc, en vue d'un profit économique et psychologique.
>
> L'institution patriarcale prit la forme de la domination du Blanc sur le Noir, mais elle prit aussi la forme de celle de l'homme sur la femme, ou plus particulièrement de l'homme blanc sur la femme noire. Contrairement à la femme indienne, marginale par rapport à la conquête de la terre, la femme noire jouait un rôle décisif dans l'esclavage. Elle était soumise à une double exploitation, à la fois comme travailleuse et comme reproductrice [...] La reproduction sur place était capitale pour l'économie du planteur, après que la traite des nègres africains eut été interdite en 1807: et la valeur de la femme esclave s'accroissait en fonction de sa capacité à fournir une progéniture en bonne santé [...] Son corps, dans son intégralité, appartenait à son maître blanc. Elle n'avait pas le droit légal de refuser, et si la seule considération de son asservissement physique ne suffisait pas, on pouvait toujours utiliser contre elle le couteau, le fouet ou le fusil. L'exploitation sexuelle, par la force, de la femme noire sous l'esclavage, n'était pas une entreprise soumise à l'improvisation. Le contrôle total exercé sur son système de reproduction signifiait un approvisionnement régulier en bébés esclaves, et les enfants esclaves, quand ils atteignaient l'âge de six à huit ans, étaient envoyés au travail [...]
>
> Un sérieux avantage psychologique [...] allait de pair avec les avantages économiques. L'accès facile à de nombreux corps féminins soumis [...] fournissait une preuve de virilité qui pouvait faire se rengorger les propriétaires d'esclaves; et

vice-versa, il minimisait et altérait l'idée que l'homme noir se faisait de son rôle [...] Les hommes blancs étendaient leur empire sur les Noirs jusqu'au lit, où l'acte sexuel lui-même jouait le rôle d'une reproduction rituelle du schéma quotidien de domination." (106)

4. Viols en prison

Les viols commis sur d'autres détenus, bien qu'ils soient du même sexe, constituent l'un des problèmes principaux de la vie en prison; on a longremps voulu croire qu'il s'agissait là strictement d'un comportement homosexuel perpétué par un certain nombre d'individus "dévoyés" au sein de la population carcérale. "Aujourd'hui, on considère généralement le viol en prison pour ce qu'il est: une lutte d'influences au sein d'un environnement autoritaire, entièrement masculin, où le prisonnier le plus jeune, le plus faible, généralement un délinquant primaire, est contraint de jouer le rôle qui, dans le monde extérieur, est dévolu aux femmes". (107)

Or ce rôle n'est pas surtout de servir d'objet de satisfaction sexuelle, ce qui pourrait être plus facilement obtenu par la masturbation, mais d'objet de contrôle et d'asservissement. L'exemple suivant est intéressant à cet égard:

> "Au cours de l'été 1973, un quaker pacifiste de 28 ans, nommé Robert A. Martin [...]tient une retentissante conférence de presse à Washington. Arrêté au cours d'une manifestation pour la paix devant la Maison-Blanche, Martin avait préféré aller en prison plutôt que de payer une caution de dix dollars [...] Pendant la récréation du premier soir, le pacifiste, qui avait l'air très jeune, fut invité dans une cellule sous le prétexte que certains hommes voulaient avoir une conversation avec lui. Une fois à l'intérieur, dit-il "on a bloqué la sortie, on m'a enlevé de force mon pantalon et on m'a violé. Puis, on m'a traîné de cellule en cellule toute la nuit". Deux des premiers hommes qui l'avaient violé lui promirent leur protection. La nuit suivante, ses "protecteurs" prirent l'initiative d'une seconde tournée générale de viol oral et rectal [...]

---

(106) Ibid., p. 186-187.

(107) Ibid., p. 314.

> Quand un journaliste sceptique demanda où se trouvaient les gardiens de la prison pendant les deux nuits où avaient eu lieu les viols, au cours desquels Martin estima avoir été victime de 45 à 50 hommes, il [..] laissa entendre avec force qu'on l'avait délibérément transféré dans ce quartier où régnait la violence, parce que c'était un moyen sûr et efficace de faire sortir de prison un manifestant politique et un fauteur de troubles en puissance". (108)
>
> Selon un autre ex-détenu, Haywood Patterson, lui-même accusé principal dans une célèbre affaire de viol aux Etats-Unis, "Le viol était toléré, encouragé même, par les autorités de la prison, parce que cela les aidait à contrôler les hommes. En particulier, les durs qu'on appelait les démons. On pensait que si un démon avait une "femelle", il se tiendrait tranquille. Il serait un bon travailleur, il ne tuerait ni gardiens ni prisonniers, et il n'essaierait pas de s'échapper. Il serait comme un homme marié, établi [..]
>
> Un garçon de 15 ans n'avait aucune chance à Atmore, nota Patterson. Les prisonniers et les gardiens se liguaient contre lui, et on le transformait rapidement en femme. Le processus de féminisation était méthodique et brutal. J'ai vu de jeunes garçons résister et se bagarrer pendant des heures pour défendre leurs droits, raconte-t-il. Certains ne voulaient pas céder. Les prisonniers et les gardiens regardaient, impassibles, les attaques contre les jeunes garçons. Ils savaient qu'une jeune femme était née. Certains envisageaient simplement de s'en servir eux-mêmes un peu plus tard. Dès qu'une femme était brisée, elle pouvait accepter sa nouvelle nature avec un abandon abject, total". (109)

Il n'est pas possible que le viol dans des situations pourtant aussi différentes remplisse exactement la même fonction, et qu'il ait, par contre, une toute autre explication dans la vie quotidienne. Or, à chaque fois, ce qui ressort, c'est le recours à la violence comme moyen d'assurer un pouvoir, de l'exprimer devant d'autres groupes sociaux et de le maintenir. Cette articulation de la société en groupes sociaux est donc importante pour l'analyse du pouvoir, et l'interprétation politique qui est faite ici du phénomène de la violence,

---

(108) Ibid., p. 314-315.

(109) Ibid., p. 316-317.

implique également cette dimension collective du problème. En effet, il ne s'agit pas de l'oppression de quelques individus isolés (des maniaques, des criminels, des "méchants"...) sur quelques victimes malheureuses, mais d'une organisation de la société telle que tous les hommes comme collectivité sont investis, socialement, et souvent juridiquement même, d'un pouvoir sur toutes les femmes, et que ce pouvoir permet, chaque fois qu'il s'estime menacé, le recours à la violence.

Cette répartition particulière du pouvoir, elle est, entre autres, sanctionnée par le code des lois et l'exercice de la justice. C'est ce qui ressort de la définition du viol selon le Code criminel, et interprétations auxquelles cette définition donne lieu dans les jugements de Cours. C'est ce qui ressort également des chiffres sur le faible taux de condamnation ainsi que des témoignages de violeurs qui disent avoir récidivé après un premier procès devant la légèreté de l'amende. C'est ce qui ressort finalement du cas Pappajohn et de la jurisprudence invoquée alors à l'effet que le consentement de la victime n'était même plus nécessaire si le violeur avait cru "honnêtement" que la femme aimait être violentée. Or les exemples de ce genre abondent:

> "En juillet 1979, un homme d'affaires de la région de Québec a gardé dans son appartement, de deux à huit heures du matin, une adolescente de quatorze ans qu'il a violée à plusieurs reprises, selon les médecins. La police a fait la preuve que l'agresseur avait prémédité son acte, qu'il connaissait les allées et venues de cette enfant car elle gardait fréquemment dans le voisinage. Quand cet homme s'est présenté à son enquête préliminaire, un juge de la Cour des Sessions de la paix n'a pas vu la nécessité de le garder en détention préventive. "Le juge X a reconnu qu'il devait user de compréhension, compte tenu du fait que l'accusé est un homme d'affaires sans antécédents judiciaires et qu'il est peu probable que la paix sociale soit en danger avec sa mise en liberté". (Le Soleil, 4 juillet 1979) " (110)

---

(110) Rapporté par: Carrier, Micheline, La violence: riposte des pouvoirs menacés, Québec,, 1980, p. 15-16.

Plus récemment le juge britannique David Wild a prononcé l'acquittement d'un homme accusé de viol en déclarant:

> "Une femme qui dit non ne veut pas nécessairement dire non. Il ne suffit pas de dire non. La question est de savoir comment elle le dit, comment elle le montre et comment elle le fait comprendre. Si elle ne veut pas, elle n'a qu'à fermer ses jambes, auquel cas elle devra être forcée et l'usage de la force laissera des marques". (111)

Les actes de violence conjugale jouissent pratiquement de la part des juges de la même impunité. Ainsi, en août 1981, dans la région de Québec, un homme âgé de 70 ans tuait sa femme de plusieurs coups de couteau au cours d'une querelle. Le procureur de la défense, "Me Michel Roberge, recommanda au juge de condamner son client à une peine de 5 ans de prison, compte tenu qu'il avait toujours été un actif de la société, qu'il avait travaillé toute sa vie durant et qu'il n'avait jamais éprouvé un problème d'alcoolisme (pas même le jour du drame) et qu'il n'avait aucun antécédent judiciaire [...] Le juge Gervais, après quelques minutes de réflexion [...] se rendait à la recommandation de Me Roberge". (112)

La justice a trouvé ce moyen ingénieux de banaliser la violence domestique en la qualifiant de crime passionnel, ce qui se traduit, en cas de meurtre, par des accusations d'homicide involontaire ou sans préméditation. (113) Cela a pour effet de dégager le coupable d'une partie de ses responsabilités, de conférer ni plus ni moins à ces agressions un caractère "accidentiel", et d'entraîner des réductions de peine importantes par rapport aux autres types d'homicide.

---

(111) "Il ne suffit pas de dire non. La prétendue victime doit résister au viol", Le Devoir, 13 décembre 1982.

(112) Collard, Marcel, "Apollinaire d'Amours: Peine de 5 ans pour avoir tué sa femme", Le Soleil, 8 décembre 1981.

(113) Léger, Kathleen, "Un acte rarement prémédité", Le Devoir, 29 janvier 1983.

Quand on considère à quel point la justice est tolérante vis-à-vis de la violence des hommes quand les victimes sont des femmes, on ne peut s'empêcher de songer à ces procès de fraude ou des politiciens et des hommes d'affaires sont si facilement blanchis par les tribunaux. C'est en réalité le même type de collusion et c'est pourquoi il faut mener le même questionnement: s'il y a cette complicité entre deux pouvoirs, c'est habituellement que leurs intérêts sont les mêmes. Cela signifie que la domination des hommes sur les femmes sert d'une certaine façon les intérêts économiques et politiques de la société. Remettre en question le pouvoir dans les rapports entre hommes et femmes, c'est donc sans doute remettre en question toute la structure du pouvoir dans la société. Mais si l'on souhaite vraiment faire cesser la violence, il n'y a pas d'autres choix !

EXERCICE: Moi, ma violence...

La violence, c'est donc un indicateur irréfutable du pouvoir qu'on a. C'en est l'ultime recours. Tout le module, a été articulé autour de cette relation entre violence et pouvoir, en documentant d'abord largement l'étendue et l'intensité de la violence domestique. Ensuite, il a tenté de faire ressortir notre implication dans cette violence en examinant comment, par la consommation intensive de la pornographie, chacun d'entre nous révèle justement l'opinion qu'il a réellement des femmes et du droit d'usage sur leur corps, même si nous continuons de refuser pour nous-mêmes l'étiquette d'oppresseur, d'homme violent ou de violeur potentiel ! L'étape suivante dans ce questionnement, c'est d'aller interroger nos propres gestes de violence. En effet, si l'on veut espérer en finir avec ce problème, il faut commencer par lever le voile du silence sur la violence masculine, qui prend si facilement l'allure d'une complicité.

Nous ne pouvons questionner la violence des autres hommes qu'à partir d'une interrogation de fond sur la nôtre. Ce que propose cet exercice, c'est donc de s'ouvrir sur le sujet avec d'autres hommes. Il s'agit de parler d'un de vos gestes de violence à l'endroit d'une femme:

- Présentez d'abord aux autres ce que vous avez fait, et dans quelles circonstances cela s'est produit.

- Examinez avec les autres quelles justifications vous vous êtes données de ce geste. En quoi ces justifications rendent-elles la violence possible ?

- Qu'est ce que ce genre de geste brise ou détruit dans vos rapports ?
  Quel type de changement dans vos rapports pourrait empêcher de poser de tels gestes à nouveau ?

SYNTHÈSE

1. Si vous deviez résumer ce soir à quelqu'un ce que vous avez retenu de ce module comment le formuleriez-vous?

2. Formulez au moins une façon concrète de traduire dans vos attitudes, dans vos comportements ou dans des actions collectives, les réflexions que suscite en vous ce module:

PROGRAMME
VIVRE AU MASCULIN

MODULE - TRAVAIL ET QUOTIDIEN

Conception: Michel Aubé
Donald Millaire

REMERCIEMENTS

Les concepteurs tiennent à remercier les personnes suivantes pour leurs analyses et commentaires sur le contenu du cours: Louise Desmarais, Margot Dézilets, Jacques Doyon, Lucie Girard, France Gravel, Luc Grégoire, Claude Lacasse, Jocelyne Lapointe, Thérèse Leclerc, Andrée Matteau, André Michaud et Jules Sauvé.

Merci également aux participants de l'expérimentation du programme pour le partage de leur vécu et pour les suggestions qu'ils ont apportées pour la révision de la version préliminaire du cours.

Finalement, des remerciements particuliers doivent être adressés à Maurice Emond, conseiller pédagogique du Service de l'Éducation des adultes de la Commission scolaire des Mille-Îles, à Nicole Verret-Roy et à Jean-Marc Baril, de la Direction générale de l'Éducation des adultes du ministère de l'Éducation du Québec, pour leur encouragement et leur support tout au long de la réalisation de ce document.

Ce programme a été réalisé avec l'aide financière de la Direction générale de l'Éducation des adultes du ministère de l'Éducation du Québec.

MODULE - TRAVAIL ET QUOTIDIEN

Introduction

Exercice: Mon horaire (à domicile)
Questionnaire (à domicile)

1. Le travail: la recherche d'une identité masculine
   - Le travail, lieu d'identité
   - Le travail, lieu d'ambition
   - Le travail, lieu de compétition
   - Le travail, lieu de pouvoir
   - Le travail, un miroir aux alouettes ?
     - Exercice: Ma vie, ma "job".

2. Le travail: une fuite devant le quotidien
   - Le quotidien, lieu d'aliénation
     - Exercice: Le quotidien, une tâche !
   - Le travail domestique, une question de dollars !

Conclusion

Dossier annexe: les femmes et le travail
- Trouver un emploi ?
- Quel genre de travail ?
- Salaire égal ?
- Travail à temps partiel et double emploi
- Femmes au foyer
- Femmes, retraite et pauvreté.

Synthèse

INTRODUCTION

Vivre une vie d'homme, vivre au masculin, c'est vivre surtout au travail et par le travail. Comme notre vie entière gravite autour du travail, c'est par lui que nous cherchons "à être".

Ainsi gagner sa vie devient une source d'aliénation aussi bien par l'investissement important que l'homme y fait de son identité, que par sa coupure et son absence au monde du quotidien, au monde des enfants, au monde de la vie...

Si, dans les rapports entre les sexes, ce sont les hommes qui détiennent le pouvoir, c'est sans doute d'abord dans le domaine du travail que cette inégalité s'exprime. Pourtant, bien que cette situation profite aux hommes, elle n'en représente pas moins, comme dans toutes situations d'inégalité, une aliénation. En effet, "... à défendre ces privilèges, par exemple en s'engouffrant dans le travail, ou en réprimant ses émotions pour obtenir plus d'efficacité et de contrôle sur lui-même et sur les autres, l'homme joue le jeu de forces économiques de production et de consommation qui lui sont extérieures, et il y sacrifie son identité" ! (1)

Le thème du travail représente donc un noeud essentiel par rapport à la situation d'aliénation spécifique de l'homme dans la société. Ce module va tenter d'en dénouer quelques ficelles et d'examiner en quoi le travail et le quotidien sont des lieux importants d'inégalité entre les hommes et les femmes. Pour ce faire, le travail sera examiné sous deux aspects particuliers bien qu'étroitement dépendants:

- le travail productif et rémunéré,
- le travail domestique ou quotidien non considéré socialement et donc non payé.

---

(1) Voir texte "Introduction générale et problématique du cours", p. I-2

La première partie fera d'abord ressortir comment, à travers des mécanismes tels que l'ambition, la compétition et le pouvoir, le travail rémunéré des hommes contribue à les aliéner dans la mesure où l'organisation sociale en fait la source essentielle de l'identité masculine. La partie suivante mettra en lumière en quoi le travail domestique non rémunéré sert l'ordre économique de la société et comment, en fuyant ces tâches non valorisées, les hommes s'aliènent par rapport au quotidien et, en particulier, dans leur relation avec les enfants.

EXERCICE: Mon horaire (à domicile)

Nous ne pouvons vraiment mesurer toute l'aliénation que nous vivons, comme hommes, vis-à-vis du travail, si nous ne nous arrêtons pas, une fois pour toute, à comptabiliser le temps que nous y consacrons. Cet exercice vous invite donc à essayer de déterminer le programme d'une semaine-type, telle qu'habituellement vous la vivez.

	LUNDI	MARDI	MERCREDI	JEUDI	VENDREDI	SAMEDI	DIMANCHE
A.M.							
P.M.							
SOIR							

Ensuite, tracez un bilan en pourcentage pour chacune des activités de votre semaine:

Combien passez-vous de temps:

- à travailler _____ Nombre d'heures - _____%
- à manger _____ Nombre d'heures - _____%
- à dormir _____ Nombre d'heures - _____%
- aux tâches domestiques _____ Nombre d'heures - _____%
- avec votre compagne _____ Nombre d'heures - _____%
- avec vos enfants _____ Nombre d'heures - _____%
- à vos loisirs _____ Nombre d'heures - _____%
- à des cours _____ Nombre d'heures - _____%
- autres _____ Nombre d'heures - _____%

QUESTIONNAIRE (à domicile)

Calculer ainsi le temps que nous passons à chacune de nos occupations peut nous aider à compredre pourquoi nous avons parfois le sentiment que le temps et la vie nous échappent.

Il est également important de voir toute l'importance que le travail prend dans notre vie: dans l'image que nous nous faisons de nous-mêmes et des autres hommes ainsi que dans les rapports que nous entretenons avec eux. Le questionnaire suivant est justement un outil pour vous aider à prendre conscience jusqu'à quel point le travail façonne votre identité, vos comportements, vos valeurs et vos relations avec les autres:

1. Lorsque vous avez à vous présenter, vous arrive-t-il de ne pas faire mention de votre travail, du poste que vous occupez, de votre titre ou de votre formation ?

2. Lorsque vous n'en faites pas mention, croyez-vous donner quand même une image juste et satisfaisante de ce que vous êtes ?

3. Quelles sont les images (impressions) qui vous viennent spontanément à l'esprit lorsque quelqu'un se présente à vous:

   - comme étant propriétaire d'une entreprise florissante ?
   - comme étant un avocat ?
   - comme étant un professeur au primaire ?
   - comme étant un ouvrier sur un chantier ?
   - comme étant un chômeur ?

4. Quelles seront vos attitudes devant chacune des personnes nommées à la question précédente?

5. Comment envisagiez-vous votre avenir lorsque vous étiez enfant?

6. Quels sont les éléments qui vous ont guidé dans votre choix de travail actuel?

7. Au début de votre travail, vous êtes-vous imaginé souvent devenir le meilleur de votre catégorie ou métier?

8. Vous êtes-vous souvent senti en compétition avec vos collègues dans votre milieu de travail?

9. Comment avez-vous réagi alors?
   - avez-vous redoublé d'ardeur au travail?
   - ou avez-vous cherché à les faire mal paraître?

10. Comment serait perçu dans votre milieu de travail un homme qui avouerait n'avoir pas d'ambition personnelle?

11. Quelle valeur accordez-vous à un homme qui contrôle ses émotions et sait rester maître de lui dans toutes les situations au travail?

12. Vous est-il déjà arrivé dans une discussion entre collègues de travail de sentir une espèce de jeu où chacun "tire la couverte" pour bien se faire paraître aux yeux du patron, ou des femmes présentes?

13. Avez-vous déjà senti le besoin de vous confier à un de vos collègues de travail mais que la peur qu'il n'utilise vos confidences contre vous, vous ait arrêté?

14. D'après vous, comment serait perçu un homme qui, dans son milieu de travail, parlerait souvent des joies, des difficultés et des soucis quotidiens que lui causent ses enfants?

15. Quel serait le jugement d'un comité de sélection, si un candidat, lors de l'entrevue d'embauche, négociait ses heures de lunch afin d'être présent à la maison pour le dîner de son enfant qui va à l'école?

16. Dans votre entourage, comment serait considéré un homme qui accepterait un emploi avec moins de responsabilité pour profiter de plus de temps libre avec sa compagne et ses enfants?

17. Quels sont les besoins que vous comblez dans le travail: ?

    - besoin d'argent?
    - besoin de confort matériel?
    - besoin d'accomplissement personnel?
    - besoin de valorisation sociale?
    - besoin de produire?
    - besoin de créer?
    - autres?

18. A quoi consacreriez-vous votre temps si vous n'aviez pas besoin de travailler ?

19. Comment envisagez-vous votre vie par rapport au travail pour les prochaines années ?

20. La retraite représente-t-elle pour vous la liberté ou la fin de votre vraie vie ?

A partir de vos réponses, pouvez-vous évaluer si la place occupée par le travail dans votre vie est satisfaisante ou si elle représente une aliénation quelconque ?

1. LE TRAVAIL: LA RECHERCHE D'UNE IDENTITE MASCULINE

Toute l'organisation sociale est centrée sur le travail. C'est la toile de fond du monde actuel. Comme l'affirme le Conseil de planification et de développement du Québec (C.P.D.Q.) dans une étude sur le travail: "Dans nos sociétés, il appartient d'abord à l'individu d'assurer sa subsistance et le moyen par excellence pour y parvenir est son travail qui est sa principale source de revenu." (2) Comme on ne fait plus partie d'une société agraire (où chacun concentrait ses énergies à produire les éléments de son auto-suffisance), l'industrialisation des mécanismes de production a entraîné une conception bien différente du travail. En effet pour assurer sa subsistance, l'individu est amené à concentrer ses énergies dans la production de biens et de services particuliers et spécialisés qu'il doit ensuite monnayer afin de combler la totalité des autres besoins qu'il ne peut plus alors satisfaire directement par son travail. L'organisation sociale se fondant ainsi sur la production et le travail, on devient interdépendant du travail des autres pour vivre. De plus ce système d'organisation du travail, découpé, compartimenté et spécialisé a pour effet que le travailleur n'est ni maître de ce qu'il produit, ni même conscient de l'utilité finale de son travail. Par le fait même, il est dépossédé de ses moyens de production et devient dépendant et sans pouvoir vis-à-vis de son travail, "sa principale source de revenu" (3)

Selon le C.P.D.Q., cette organisation particulièrement spécialisée et compartimentée du travail et la dépendance qui en découle pour les travailleurs sont " au coeur même des inégalités socio-économiques." (4)

---

(2) Conseil de planification et de développement du Québec, Les inégalités socio-économiques et le marché du travail. Québec, mai 1981, p. 9.

(3) Ibid., p. 9.

(4) Ibid., p. 5.

Or, ce qui est vrai des classes socio-économiques l'est également des rapports entre les sexes: on peut en effet constater de la division sociale des sexes selon des modèles stéréotypés. C'est donc, d'une certaine façon, l'organisation du travail qui façonne et rigidifie les rôles: l'homme, père de famille et pourvoyeur financier, ambitieux et compétitif, centré sur sa carrière, symbole de sa réussite sociale; et la femme, mère de famille, à la maison, responsable des enfants, pourvoyeuses de services et centrée sur la famille, sur la réussite de son mari et de ses enfants. De fait, les analyses et les études (5) abondent qui font ressortir le travail comme lieu d'une discrimination systématique à l'égard des femmes et, donc, un facteur primordial d'inégalité entre les sexes.

LE TRAVAIL, LIEU D'IDENTITÉ

Pratiquement toute la vie d'un homme tourne autour du travail; c'est par lui qu'il cherche à établir son identité. Il nous faut donc examiner comment le travail organise nos vies.

Dès notre plus bas âge, nous sommes conditionnés au principe selon lequel "vivre c'est travailler". Déjà à propos du jeune enfant, nous nous demandons ce qu'il fera plus tard. Si c'est un garçon, nous espérons qu'il choisira le même emploi, qu'il prendra la relève; nous voudrions lui transmettre notre nom, notre entreprise peut-être ! Très tôt, en effet, le garçon est conditionné à regarder toute sa vie comme un travail. On ne lui demande pas ce qu'il veut vivre plus tard, mais quel métier il va faire. Combien ont dû porter les ambitions et les attentes de leurs parents, et peut-être même les portent-ils encore ?

---

(5) Citons-en quelques-unes:

- Conseil du statut de la femme, Pour les québécoises: égalité et indépendance, Québec, Éditeur officiel, 1978.
- Conseil de planification et de développement du Québec, Les inégalités socio-économiques et le marché du travail, Québec mai 1981.

L'école prend la relève dans cette entreprise de conditionnement au travail. Tous les objectifs poursuivis par le système scolaire n'ont-ils pas pour ultime but de faire, des individus, des êtres socialement fonctionnels, capables d'assumer les rôles sociaux qu'ils joueront quotidiennement ? On ne peut nier à ce chapitre que l'école reproduit largement les inégalités de classe (6), tout comme les inégalités de sexe.

Ainsi l'homme est fabriqué, tout entier par son éducation, par sa formation et par son environnement pour le travail. "A l'extrême, l'échec ou l'inadaptation sur le marché du travail entraîne, sur l'autonomie des individus, des conséquences malheureuses qui façonnent leur existence, déterminent les conditions de vie à la retraite et peuvent même entraver les chances socio-économiques de leurs enfants".(7) N'est-il pas significatif d'ailleurs que la façon la plus habituelle pour caractériser un homme ait rapport au travail ?

"Il est trop jeune pour travailler".
"Il est ouvrier".
"Il est un professionnel".
"Il ne travaille pas, il est chômeur".
"Il est trop vieux pour travailler".

Le travail tient lieu d'identité masculine. Se présenter sans faire mention de son titre ou de son occupation, c'est toujours vu comme insuffisant, c'est parfois même n'être pas un "vrai homme".

Or, si les hommes ne s'identifient que par leur travail, c'est aussi parce que toute leur vie tourne autour du travail. Il ne leur est donc pas facile de remettre en question la place du travail dans leur vie. C'est leur travail qui conditionne ce qu'ils sont, mais rarement ce qu'ils sont, qui conditionne leur travail.

---

(6) Centrale de l'enseignement du Québec, Ecole et luttes de classes au Québec, Québec, Edition de la C.E.Q., 1974.

(7) Conseil de planification et de développement du Québec, op. cit., p. 4.

> "Il n'est pas facile de s'interroger sur son travail. Dans notre société, la question "à quoi sert mon travail" ? risque vite de déboucher sur "à quoi est-ce que je sers" ? C'est notre moi profond qui est ébranlé, notre légitimité dans la société".(8)

Le statut social d'un homme est donc défini par son travail et, en particulier, par le pouvoir économique ou social qu'il en retire:

> "C'est un homme important, il est président de la compagnie..."
> "C'est tout un homme, il a vingt employés sous ses ordres".

Celui qui n'occupe pas un travail, le chômeur, est du coup dévalorisé. Celui qui occupe un travail non rémunéré est ramené au niveau du chômeur, car on sait bien qu'un vrai travail, c'est un travail payé... !

Si le travail est pratiquement pour nous le seul lieu d'identification, c'est, entre autres, parce que nous continuons d'accepter de nous identifier uniquement à lui, contribuant ainsi nous-mêmes à notre propre aliénation.

LE TRAVAIL, LIEU D'AMBITION

Il existe un mythe fortement répandu et accepté selon lequel, pour être un homme véritable, il faut réussir dans la vie (et non pas réussir sa vie !). Or, pour réussir, selon les standards sociaux, il faut être ambitieux. Il nous faut donc chercher de l'avancement, viser de meilleurs postes, de meilleurs salaires et toujours plus de pouvoir. Nous aurons alors réussi et la vie sera plus facile et plus agréable. Or ce système bien organisé sert surtout un ordre social au service des affaires, de l'industrie et de la finance: le monde du pouvoir ! Ce système, on le nomme "méritocratie", c'est-à-dire le pouvoir aux "méritants".

---

(8) Adret, Travailler deux heures par jour, Paris, Editions du Seuil, 1977.

"La motivation au travail est basée sur l'ambition des gens et sur l'intérêt financier ou social. Ce régime consiste à distinguer le travailleur à haut rendement de celui qui travaille peu ou mal. La récompense en salaire ou en promotion ira à celui qui la "mérite". (9)

N'est-ce pas que cela ressemble beaucoup à la carotte tendue en avant de l'âne pour le faire avancer aveuglément ?

De l'autre côté, il y a aussi le bâton prêt à frapper ceux qui osent remettre en question l'ordre du travail dans leur vie. En effet, ceux qui abordent le travail selon d'autres standards sont habituellement marginalisés, ridiculisés ou accusés de paresse, de faiblesse, d'être des hommes sans ambition, irresponsables, bref des hommes qui ne correspondent pas aux valeurs viriles. Ces normes commencent cependant à être remises en question, surtout par les jeunes:

"Les aspirations, les motivations et les attentes des travailleurs et des travailleuses d'aujourd'hui, particulièrement des jeunes sont bien différentes de celles d'hier. Plus scolarisés, plus critiques, se trouvant, dans plusieurs cas, dans des positions hiérarchiques qui les font dépendre de moins diplômés qu'eux, se voyant souvent refuser le droit à la responsabilité, à l'expérimentation et à l'autonomie, ils acceptent plus difficilement les modèles traditionnels d'organisation et d'autorité que les générations précédentes. Plusieurs perçoivent le milieu de travail comme un "milieu carcéral" qu'ils refusent aussi longremps qu'ils le peuvent. Plusieurs aussi rejettent la liaison entre le statut professionnel et le statut social. Ils refusent d'être qualifiés uniquement par les attributs intrinsèques du travail et ils souhaitent des relations de travail dans lesquelles les différences de statut sont plus effacées qu'auparavant. Chez plusieurs, enfin, le choc de l'adaptation sur le marché du travail se traduit par des comportements de fuite, d'agressivité et d'absentéisme. Le mode de vie est jugé plus important que le niveau de vie." (10)

---

(9) Simon, Pierre, Le ressourcement humain, Montréal, Editions agences d'A.R.C., 4e édition, 1975.

(10) Conseil de planification et de développement du Québec, op. cit., p. 19.

Il ne faut pas croire cependant que seuls les jeunes et les individus plus scolarisés sont conscients de cette situation. Dans son étude intitulée Les passages de la vie, Gail Sheehy (11) trace le portrait d'hommes de plus en plus nombreux qui, arrivés à quarante ans, se retrouvent en face d'une crise d'identité importante où ils remettent en question cette course au statut social guidée par l'ambition. Ces hommes ayant investi la plus grande partie de leur vie au travail, souvent au détriment de leur vie affective (femmes, enfants, amis), vivent une crise profonde à propos du sens de leur vie. Cette situation dépend en majeure partie d'un ensemble de circonstances.

Les enfants qui, jusqu'alors, dépendaient du père comme pourvoyeur ont maintenant besoin d'automonie et quittent le foyer. Également, l'épouse, après avoir consacré tout son temps à ses enfants, ressent maintenant le besoin de penser à elle et formule des exigences nouvelles, dérangeantes; sans oublier l'analyse féministe qui interroge l'identité masculine aussi bien au travail que dans les rapports quotidiens.

Bien que certains hommes commencent à se questionner sur leur vie vis-à-vis du travail, c'est encore la majorité qui croit que la voie de réalisation passe par la réussite au travail. Nous confondons travail et réalisation de soi car le travail nous a toujours été présenté comme le seul lieu de réalisation de notre vie. Peu d'hommes osent s'interroger sur la place occupée dans leur vie par l'ambition car ce qu'on y découvre, en fait, c'est une profonde aliénation de l'homme.

En effet, cette "méritocratie" est un système d'individualisation des forces et des efforts de changements.

---

(11) Sheehy, Gail, Les passages de la vie, New York, Editions Select, 1977.

> "Les contribuables ayant réussi à se tailler une place sur le marché du travail, dans un climat général d'insécurité, ont de moins en moins de peine à se laisser convaincre que leur situation ne dépend que de leurs propres qualités et qu'il en est de même pour les autres. Cette individualisation du succès et de l'échec renforce et perpétue la culture de l'inégalité." [12]

L'importance de l'ambition est constamment réaffirmée comme le centre de la vie de travail, ce qui a principalement pour effet de créer une compétition entre les hommes. Ainsi entraînés à nous défendre et à attaquer, nous ne remettons pas en cause le sens fondamental du travail dans l'organisation sociale.

LE TRAVAIL, LIEU DE COMPÉTITION

Pour réussir et atteindre un meilleur statut, un meilleur emploi, nous devons, comme hommes, apprendre à nous battre. Être agressif, dans son milieu de travail surtout, est donc typiquement reconnu comme une valeur positive et une valeur virile.

La compétition est alors considérée comme naturelle, nécessaire même. Il devient normal de se battre pour un emploi, pour une promotion... Il est normal de supplanter son voisin pour réussir. La compétition devient l'essence de la virilité; elle s'exprime dans l'agressivité et la violence. Les formes qu'elle prend sont multiples et variées. Mais quel que soit le niveau d'expression de cette violence, physique ou psychologique, les effets sont tout aussi cruels. C'est "la loi du plus fort" qui prime. Or, à ce jeu, nous perdons plus que nous ne gagnons.

En effet cette confrontation perpétuelle n'est pas sans conséquence pour la santé des hommes car le travail, c'est aussi un lieu de fatigue, de maladie, de stress, d'accident ... et de mort. Ainsi, au Québec,

---

(12) Hamel, Jacques, "Bibliographie commentée", document connexe à:
Conseil de planification et de développement du Québec, op. cit., mai 1981.

les principales causes de mortalité (13) sont, chez les 15-34 ans, les accidents de voiture et le suicide et chez les 35-64 ans, les maladies du coeur et le cancer ! En outre, les accidents de la route tuent quatre fois plus d'hommes que de femmes, et le suicide entraîne trois fois plus de morts chez les hommes que chez les femmes. Les maladies du coeur font également trois fois plus de victimes chez les hommes que chez les femmes, et le cancer des voies respiratoires frappe sept fois plus souvent chez les hommes.

Or, de plus en plus, on considère que les maladies et la mortalité sont reliées à l'environnement et aux conditions de vie des individus. Si les hommes meurent plus souvent des suites d'accidents de la route, c'est, entre autres choses, parce qu'ils conduisent beaucoup plus souvent, et que plusieurs doivent utiliser un véhicule pour leur travail. C'est aussi parce que, en accord avec les valeurs viriles, ils conduisent d'une façon plus agressive et plus risquée que les femmes. Enfin, les hommes s'adonnent plus que les femmes à l'alcoolisme, qui est souvent une des causes d'accident. Alcoolisme et toxicomanies sont typiquement, en effet, des "maladies" d'hommes (75% contre 25% chez les femmes).

Quant au cancer des voies respiratoires, il est relié, d'une part, aux intoxications industrielles fréquentes dans les mines, les industries chimiques et les industries de transformation qui emploient surtout des hommes.

> "Selon une enquête de 1981 intitulée Assault on the Worker, il meurt un Canadien au travail toutes les six heures, soit 10 000 par année. Et la situation ne peut qu'empirer, estime-t-on, avec l'apparition annuelle d'environ 5000 nouveaux produits chimiques." (14)

---

(13) Statistiques tirées de: Villedieu, Yannick, Demain, la santé, Québec les dossiers de Québec Science, 1976.

(14) Gauthier, Jean-Louis, "Danger: hommes au travail !", L'Actualité, vol. 8, no 2, février 1983, p. 80.

Ce type de cancer est, d'autre part, relié à l'usage du tabac, lequel est habituellement proportionnel, tout comme l'usage de l'alcool, au stress subi. Or, pour l'homme, la cause majeure du stress, c'est précisément son travail ! Hans Selye, père du concept du stress, a découvert et montré comment "cette réaction, bénéfique au départ, peut aussi provoquer des maladies si le système se dérègle ou si le stress est trop prolongé". (15) Pourtant, bien qu'ayant consacré sa vie à l'étude du stress, cet homme de science québécois est lui-même décédé d'insuffisance cardiaque et, selon son épouse, il "est surtout mort d'épuisement pour avoir trop travaillé".(16) Or, il avait lui-même souligné l'importance d'étudier le rapport étroit qui existe entre le travail, le stress et le veillissement !

Finalement, si le danger pour notre santé physique n'est pas suffisant pour nous alerter, peut-être serons-nous plus attentifs en apprenant que même notre puissance sexuelle, à laquelle nous sommes habituellement tellement sensibles, est également compromise par le travail. En effet:

> "De plus en plus de Japonais souffrent d'impuissance sexuelle, ont révélé des sexologues qui mettent en cause la société japonaise très industrialisée et les pressions qu'elle engendre [...] Le Système de rivalité permanente qui règne au Japon provoque beaucoup de tensions chez les jeunes couples [...] La nécessité pour les jeunes Japonais d'être les meilleurs à l'université et d'obtenir les meilleurs postes ensuite dans les entreprises où ils sont embauchés à vie, a un lien avec l'impuissance. " (17)

En somme, le travail, loin d'être un milieu de vie et de croissance, est devenu, par la compétition et le stress qu'elle engendre un lieu de maladie, d'accident et de mort ! On perd sa vie à la gagner !

---

(15) Provost, Gilles "Le père du concept du stress meurt", Le Devoir, 18 octobre 1982.

(16) Ibid.

(17) "De plus en plus de Japonais souffrent d'impuissance sexuelle", Le Soleil, 7 octobre 1981.

Ainsi placés en compétition les uns contre les autres, nous ne pensons plus à réexaminer le sens du travail. De cette façon, le travail sert l'ordre établi, évitant toute remise en question et tout changement social important. En nous opposant, en nous divisant, le travail sert le pouvoir !

LE TRAVAIL, LIEU DE POUVOIR

Le pouvoir est l'un des pôles de l'identité masculine. L'ambition et la compétition ne sont en fait que les moteurs d'une course au pouvoir. Être un homme, c'est en effet d'abord être un chef.

En ce sens, pour nous, les hommes, le concept même de notre identité est à l'opposé de l'égalité. Pour gagner notre identité, pour être reconnu comme homme, nous avons l'impression qu'il nous faut faire valoir notre supériorité. C'est la recherche constante et sans fin d'une domination sur les êtres et les choses. En fait, nous souffrons surtout d'une insécurité profonde et insidieuse qui nous fait douter de notre propre valeur. Or, comme le pouvoir consiste, entre autres, à déterminer ce qui aura de la valeur, nous cherchons donc à contrôler, à posséder, à diriger qui que ce soit: une femme, des enfants, des employés, une section ou toute une entreprise, une équipe de sport ou une association de bienfaisance, un groupe social ou politique, un ministère, un gouvernement... Chaque fois, nous nous retrouvons en situation de pouvoir pour affirmer au monde que nous existons, que nous vallons vraiment quelque chose.

Dans La fabrication des mâles (18) (Étude sociologique des conditionnements masculins), les auteurs font ressortir à quel point les messages publicitaires, intériorisés par les hommes, sont centrés sur le pouvoir et la domination.

---

(18) Falconnet, G. et N. Lefaucheur, La fabrication des mâles, Paris, Editions du Seuil, 1975.

"A tous les hommes, on fait miroiter la réussite et le pouvoir. S'ils sont "des hommes", des vrais, ils doivent être capables d'entretenir leur famille, ils doivent se faire une situation, la plus élevée possible. Ils doivent être leur propre maître et, mieux encore, commander d'autres hommes. Ils doivent réussir et dominer ... Soyez donc le plus fort, le plus grand, le plus beau, ayez plus d'argent, plus de femmes, plus de pouvoir que les autres. Soyez le plus fort ou vous périrez. Ecrasez les autres ou l'on vous écrasera. Mangez ou l'on vous mangera. Baisez ou vous vous ferez baiser. Ayez ou vous vous ferez avoir. Battez ou vous serez battus. Marchez sur les pieds des autres, ne vous laissez pas marcher sur les pieds. Dominez, ne vous laissez pas dominer. Telle est la loi de la nature. Telle est la loi des mâles. Et malheur aux vaincus". (19)

Au fond, nous nous reconnaissons tous dans ces lignes, à tout le moins à un moment ou l'autre de notre vie. Qui d'entre nous peut affirmer ne pas s'être senti diminué ou dévalué lorsqu'il a fait une erreur ou lorsqu'il n'a pas eu raison sur un sujet ou un autre ? Nous sommes tous atteints par ce mal du pouvoir qui constitue une aliénation spécifiquement masculine. La triste conséquence, c'est que le type de rapport que nous entretenons avec les êtres et les choses qui nous entourent, est également un rapport aliéné par cette quête de notre identité à travers le pouvoir.

En effet, pour acquérir et maintenir ce pouvoir, nous devons nous couper d'une partie importante de nous-mêmes: celle des émotions et des sentiments. Au jeu du pouvoir, les règles ne tolèrent pas de sentiments, ce serait faiblesse. Nous réprimons alors toute manifestation d'émotions pour maintenir cette image de force et de pouvoir, et pour obtenir plus d'efficacité et de contrôle sur nous-mêmes et sur les autres. C'est ainsi que, au travail, tout le domaine des rapports humains chaleureux ou égalitaires, est exclu. C'est également ainsi que, au travail, il n'y a place pour la vie privée (femme, enfants, amis), qu'en des moments prévus à cette fin: réception, activités sociales...

---

(19) Ibid., p. 42.

Autrement, nous risquons d'être accusés d'inefficacité et d'irresponsabilité envers la compagnie. En même temps que nos qualités de chefs, nous risquons même de voir mise en doute notre virilité. Au travail sont donc suspects tous ceux qui n'entrent pas dans le jeu du système organisationnel. Le film Kramer vs Kramer illustre d'une façon saisissante le peu de place que la réalité d'un père se voit accordée sur le lieu du travail, et même le risque que peut encourir pour ses possibilités d'avancement celui qui se laisse absorber par des préoccupations aussi "domestiques".

Le travail est donc un lieu de pouvoir et surtout un lieu de lutte pour le pouvoir. Chacun de nous est interpellé par cette lutte quel que soit le niveau. Car la position que nous occupons dans ce morcellement du pouvoir n'est jamais acquise indéfiniment. La zone de pouvoir des individus possède bien une certaine flexibilité, à la condition que cela n'aille pas à l'encontre de l'organisation sociale et de ses objectifs de rentabilité.

> "Pour que l'ordre social se perpétue, pour que la hiérarchie sociale demeure, les perdants au jeu de la compétition sociale doivent accepter la place qui leur est faite". (20)

LE TRAVAIL, UN MIROIR AUX ALOUETTES ?

L'image alléchante du travail comme lieu de développement et de réalisation de soi ne représente-t-elle pas une leurre, tout comme le miroir qui attire les oiseaux dans le piège ? La première partie de ce module a cherché à montrer comment le travail est un lieu d'ambition, de compétition et de pouvoir, et comment ce dernier sert d'appât afin de nous aliéner et de perpétuer ainsi l'ordre social établi. Comme dans un escalier sans fin, pour pouvoir être "quelqu'un" dans ce système, il faut être toujours plus haut. Il faut produire plus, contrôler plus, posséder plus. Il faut dominer plus. Mais le sommet n'est jamais atteint, et nous grimpons toujours jusqu'à ce que nous trébuchions une fois pour toute !

---

(20) Ibid., p. 43.

EXERCICE: Ma vie, ma "job"

Cet exercice vise à explorer les divers aspects du travail dans votre vie.

En quelques minutes, établissez la liste de tous les éléments positifs et négatifs de votre travail, sans chercher pour le moment à les justifier.

Positif	Négatif

Il peut être très révélateur, dans un deuxième temps d'exprimer les véritables raisons par lesquelles vous justifiez votre investissement au travail.

Donc, à partir des éléments trouvés, exprimez toutes les raisons pour lesquelles le travail est important dans votre vie.

(Ex.: Mon travail est important pour moi parce que...)

1e raison:

2e raison:

3e raison:

4e raison:

5e raison:

A la suite de ces justifications de l'importance du travail dans votre vie, <u>choisissez quelqu'un dans le groupe</u> avec qui partager ces réponses.

Ensuite, ensemble, essayez de trouver des raisons de changer votre façon de voir le travail ? Notez-les ci-dessous.

(Ex.: J'aimerais changer mon horaire de travail pour...)

1e changement:

2e changement:

3e changement:

4e changement

5e changement:

Enfin, en groupe, nous allons réexaminer:

- Pourquoi le travail est si important dans nos vies ?
- Comment nous justifions son importance ?
- Quels changements serait-il possible de réaliser individuellement et collectivement ?

2. LE TRAVAIL: UNE FUITE DEVANT LE QUOTIDIEN

Un aspect général de la vie des hommes, c'est tout le mépris qu'ils entretiennent vis-à-vis des tâches domestiques. Bien sûr, dans notre éducation, on nous a toujours présenté ce travail comme féminin et l'une de nos plus grandes hantises est justement d'être identifés à quoi que ce soit de féminin. En réalité, nous ne voudrions surtout pas nous retrouver dans la position sociale où nous avons nous-mêmes relégué les femmes. Une situation peu enviable puisque, depuis toujours, les tâches domestiques sont celles que l'on associe aux serviteurs, aux soumis. Or, comme "être un homme, c'est être un chef", nous ne pouvons surtout pas nous abaisser à effectuer des tâches de soumis ! Cela nous sert bien et nous en tirons profit sans grand remords. Comme le dit Catherine Valabrègue, dans une des première études sur la condition masculine:

> "On ne renonce pas aisément à l'agréable droit ancestral de "mettre ses pieds sous la table" en rentrant chez soi et au plaisir d'être tout l'univers d'une femme, entièrement disponible. A partir du désir d'être choyé par une épouse, dont la vie est axée sur le bien-être de son mari et de ses enfants, l'homme trouve toutes sortes de raisons pour justifier la nécessité de sa présence constante au foyer". (21)

Nous justifions alors du même coup l'importance pour nous de travailler à l'extérieur et d'être seuls pourvoyeurs, responsables du confort matériel des êtres placés "sous notre domination". Dans notre société modelée par le pouvoir, nous nous sommes octroyé le rôle de pourvoyeur et nous avons laissé aux femmes celui de ménagère. L'inégalité entre ces rôles est flagrante: les premiers sont servis (dominants) et les autres servantes (dominées). C'est d'ailleurs la même situation qui se reporduit sur le marché du travail. Les emplois de type "service" sont systématiquement considérés comme seuls débouchés possibles pour les femmes.

---

(21) Valabrègue, Catherine, La condition masculine, Paris, Editions Petite Bibliothèque Payot, 1968, p. 76.

"La répartition sectorielle des femmes sur le marché s'est peu modifiée depuis les quinze dernières années. Elles sont largement concentrées dans des ghettos d'emplois: deux femmes sur trois se retrouvent dans des emplois où elles sont largement majoritaires et deux femmes sur trois se retrouvent dans dix catégories professionnelles, dont neuf se rattachent au secteur des services. Une femme sur quatre est soit sténo-dactylo, soit employée dans le secteur du vêtement et du textile, soit employée dans la vente. Ces emplois sont souvent moins bien rémunérés que dans d'autres secteurs d'emplois où les qualifications sont de niveau comparable". (22)

Comme on peut le voir, l'organisation du travail nous avantage doublement: d'un côté, elle nous sert d'excuse pour ne pas effectuer les tâches domestiques, de l'autre, elle nous réserve les meilleurs emplois et les mieux rémunérés.

Mais pourquoi renoncerions-nous à de pareils avantages ? En fait le plus souvent, ce n'est pas de notre plein gré que nous y renonçons, ce sont plutôt les femmes qui n'acceptent plus leur rôle servile.

"Les rôles traditionnels du couple sont de plus en plus remis en question et ils évoluent vers un meilleur partage des responsabilités parentales et financières et une plus grande égalité des chances d'épanouissement personnel et social par le travail et la famille. Plusieurs facteurs donnent à penser que cette évolution se poursuivra". (23)

Or, comment favoriser cette évolution ? Qu'est-ce qui pourrait nous amener volontairement à nous occuper du quotidien ? Serait-ce le désir d'une plus grande autonomie par rapport à nos besoins essentiels: nourriture, vêtement, entretien... ? Serait-ce le goût de nous sentir plus responsables de notre cadre physique de vie ? Serait-ce le désir de plaire à l'autre et de mériter son amour (une nouvelle forme de séduction)?

---

(22) Conseil de planification et de développement du Québec, op. cit., p. 23.

(23) Ibid., p. 21.

Ou encore serait-ce un façon de nous démarquer des autres hommes (une autre forme de compétition) ? Enfin, est-ce que ça ne pourrait pas être par principe, pour établir les conditions de rapports plus égalitaires et plus harmonieux ? Il peut y avoir plusieurs raisons qui se recoupent et s'interpénètrent.

Concrètement, la réalité du quotidien se traduit au sein de plus en plus de "ménages" par un partage des tâches. Bien que ce partage défini constitue une amélioration sensible, il reste cependant trop souvent illusoire, inégalitaire et stéréotypé. Nous nous contentons de faire l'épicerie, de passer l'aspirateur ou de sortir les déchets. Le plus souvent nous héritons des tâches "de bras". En outre, nous les exécutons presque toujours sous la responsabilité et la supervision de l'autre. Nous ne sommes plus totalement absents, certes, mais nous en restons encore au rôle "d'aide" aux tâches ménagères.

Bien sûr, on peut rétorquer que peu d'hommes ont été, par leur éducation, préparés à accomplir ces tâches et qu'ainsi ils n'ont pu développer d'habiletés particulières à les remplir. Cela n'est certes pas une excuse valable pour s'en décharger, et il n'est jamais trop tard pour apprendre. Mais les préjugés ont la vie dure, à en juger par les réticences exprimées par les parents, les professeurs et les élèves eux-mêmes quant à l'intégration des garçons dans les cours de travaux domestiques dans les écoles secondaires du Québec.(24)

Que ce soit dans un partage strict et défini des différentes tâches ou par une répartition plus libre, il reste que ces différentes tâches doivent être réalisées. Aussi ne serait-il pas juste et égalitaire que chacun soit responsable de l'ensemble des activités ? Cela constituerait

---

(23) Ibid., p. 21.

(24) Vie pédagogique, revue du ministère de l'Éducation du Québec, no 11, février 1981, p. 10.

une coresponsabilité qualitative du domestique et du quotidien plutôt qu'un partage quantitatif de tâches. A vivre seul, on ne se pose pas la question. Dans la vie à deux, cependant, nous, les hommes, avons trop souvent esquivé cette responsabilité sans nous douter qu'à long terme cette situation nous aliénait par rapport à d'autres aspects de notre vie.

LE QUOTIDIEN, LIEU D'ALIÉNATION

Le quotidien et le domestique ont été et sont toujours pour les femmes des lieux importants d'aliénation. Pour nous, cependant, ce n'est pas en nous y absorbant exclusivement que nous pourrons nous désaliéner de notre condition. Ce n'est pas en renversant les rôles stéréotypés qu'il se produira une évolution. Ce sont des solutions trop faciles devant les insatisfactions et les limites des modèles sociaux. Si le domestique n'a pu être pour les femmes un lieu de réalisation et de valorisation, comment pourrait-il le devenir pour nous. Lorsqu'un homme fait la cuisine, la lessive ou la vaisselle, lorsqu'on le voit s'occuper des enfants, alors il devient, aux yeux des femmes, un "gars correct", une "perle rare". C'est presque un "nouveau héros", un "nouvel homme". Les autres hommes, par contre, apprécient moins ce genre de comportement. On le traitera de "bonne", on demandera qui "porte les pantalons" dans cette maison, on le ridiculisera même sur sa virilité, puisque bien sûr son attitude menace un peu la vieille identité masculine !

Mais le jour ou pareilles scènes passeront inaperçues, on pourra croire en un changement profond des mentalités et non seulement en des changements de comportements extérieurs. C'est à nous de découvrir et de modeler de nouveaux types de rapports avec nos compagnes relativement à l'éducation des enfants et au partage des tâches domestiques.

Il ne s'agit pas cependant d'adopter une attitude paternaliste vis-à-vis des revendications légitimes des femmes, pour une juste répartition des tâches et des responsabilités. Nous devons nous interroger nous-mêmes sur notre comportement actuel en laissant tomber les excuses et les justifications faciles même si plusieurs femmes demeurent encore bien tolérantes. Les raisons pour les hommes d'accepter le partage des tâches domestiques sont des raisons de justice d'abord, et aussi d'autonomie personnelle. En effet, ces tâches ont longtemps constitué une servitude, et il est inacceptable de continuer à tirer profit de cette exploitation. Ces tâches sont en quelque sorte des corvées et il n'est que juste que nous y prenions une part égale.

Mais il y a aussi une question d'autonomie, et c'est là que nous sommes aliénés. En effet, à propos de ces tâches si longtemps méprisées et pourtant significatives, combien d'hommes avoueraient qu'ils se retrouvent le plus souvent démunis, à peine capables de se faire chauffer une soupe ! Quant à calmer les pleurs du bébé, à soigner un enfant malade ou à dépanner celui qui s'impatiente sur ses devoirs... ! En refusant ce quotidien, c'est tout un sens de la vie, de la réalité et du concret que nous avons perdu. Nous avons oublié que le quotidien et les tâches domestiques représentent également un lieu de croissance et de développement Bien sûr, cet argument ne tient pas pour les femmes qui y ont été conditionnées et asservies si longtemps. Pour les hommes, cependant, c'est un lieu où il faut commencer à investir. En être absent nous prive de beaucoup d'habiletés et de connaissances, comme par exemple, la sensibilité aux êtres et aux choses qui nous entourent.

Or, d'où vient une telle organisation sociale qui, d'une part, entretient la servitude et l'exploitation de la motié de ses membres, et qui, d'autre part, rend l'autre moitié aussi insensible aux réalités premières de la vie ?

EXERCICE: Le quotidien, une tâche !

Voici une liste de tâches que l'on a généralement à accomplir lorsque l'on habite un logement ou une maison, que l'on a un ou plusieurs enfants ou tout simplement que l'on aime vivre avec des enfants. Pour chacune, essayez de noter brièvement:

a) Si cette tâche est effectuée par vous: le plus souvent, quelquefois ou rarement ?

b) Si, lorsque vous l'accomplissez, c'est vous qui avez décidé de sa pertinence ou bien si c'est votre compagne qui vous en a fait la suggestion ?

c) Enfin, après avoir effectué une tâche, attendez-vous une appréciation, sentez-vous que les autres vous doivent d'une façon ou d'une autre de la reconnaissance ?

Tâches	Réponse A	Réponse B	Réponse C
La maison:			
Faire le lavage			
Repasser une chemise			
Coudre un vêtement			
Changer un lit			
Passer l'aspirateur			
Laver le plancher			
Nettoyer une pièce			
Décorer une pièce			
Faire l'épicerie			
Préparer un repas			
Mettre la table			
Sortir les ordures			
Laver la vaisselle			
Planifier les repas			
Faire le budget			

Tâches	Réponse A	Réponse B	Réponse C
S'occuper d'un enfant:			
Le laver			
L'habiller			
Lui donner à manger			
Le coucher, le border			
Jouer avec lui			
Lui raconter des histoires			
Le soigner			
Le consoler			
Voir à son développement			
L'aider à exprimer ses besoins, ses émotions			

En reprenant cette liste de tâches, tentez d'identifier quelques-unes des habiletés requises pour les effectuer, ou des sensibilités et des connaissances que ces activités permettent de développer.

Habiletés:

Connaissances:

Sensibilités:

Enfin, nous allons esquisser ensemble un portrait des hommes en présence du quotidien en répondant à tour de rôle à ces deux questions:

1e - Est-ce que mon implication vis-à-vis des tâches du quotidien est suffisamment intégrée pour que je puisse les réaliser facilement et spontanément ou bien est-ce que ces tâches me sont étrangères au point que je doive me forcer pour y penser ou qu'on doive me les rappeler ?

2e - Croyez-vous que les connaissances, les habiletés ou les sensibilités pouvant être développées en rapport avec les tâches du quotidien puissent représenter des raisons valables pour nous amener collectivement à changer dans le sens d'une plus grande prise en charge du quotidien ?

LE TRAVAIL DOMESTIQUE, UNE QUESTION DE DOLLARS !

Si, dans l'organisation sociale, la valeur du travail domestique est systématiquement réduite à néant et n'est même pas comptabilisée comme une contribution à la richesse collective, c'est que la société peut tirer un profit énorme d'un travail ainsi rendu invisible.

On affirme généralement d'une femme "qu'elle ne travaille pas", si elle s'occupe de la maison et des enfants.

> "Et pourtant gageons que plus d'un de ces "réalistes" qui ne conçoit pas d'autres motifs au travail que l'argent, estime tout naturel en rentrant chez lui, de trouver les enfants soignés, la maison en ordre, la table mise, le dîner servi. Or, toutes ces tâches ont été remplies gratuitement par "sa" femme qui ne "travaille pas". Elles auraient pu, si cela avait été nécessaire, avoir été accomplies par une employée rémunérée: garde d'enfant, femme de ménage. Il s'agit donc bien là d'un travail au sens où notre société l'entend. Des heures passées à des tâches de ce type (travail ménager, jardinage, bricolage...) on peut essayer de faire le compte. On s'aperçoit alors avec surprise que près des 3/5 du travail fait dans société n'est pas rémunéré et échappe donc à l'économie du marché." (25)

Pour quelqu'un qui ne travaille pas, cela représente beaucoup d'ouvrage, mais bien peu en terme de reconnaissance sociale ou de bénéfices monétaires.

> "Et pourtant ce travail intense effectué par les femmes leur rapporte bien peu, seulement le quart de la masse salariale totale revient aux femmes: le travail ménager n'est pas rémunéré, les femmes sont deux fois moins nombreuses que les hommes à travailler à l'extérieur et elles y sont moins payées qu'eux. Dans un monde où la considération et le pouvoir vont avec l'argent, ceci en dit long sur la condition qui y est faite à la femme". (26)

---

(25) Adret, "Travailler deux heures par jours," Paris, Editions du Seuil, Collection Point, 1977.

(26) Adret, op. cit., p. 115.

On comprend facilement pourquoi les hommes se sentent peu attirés par un domaine présentant si peu d'avantages. Il n'en demeure pas moins que ce travail accompli gratuitement représente une somme importante en production de biens et de services.

> "L'économie domestique est évaluée par diverses méthodes (coût de remplacement, coût d'opportunité) à environ 40% du produit intérieur brut. De ce 40%, environ 28% est produit par les femmes et 12% par les hommes. Si on utilise les salaires masculins pour évaluer la contribution économique totale des femmes, celles-ci contribuent pour environ la moitié de la production nationale". (27)

Dans un tout autre contexte, ce travail devrait logiquement être rétribué. Lorsque l'on comptabilise (28) cette force de production et la masse salariale que représentent les tâches du quotidien, on peut s'interroger sur le bouleversement économique qui adviendrait si le travail domestique était mis sur un pied d'égalité avec l'autre. Pourtant,

> "Les femmes au foyer qui ont été inactives, c'est-à-dire celles qui, statistiquement, n'ont pas fait partie du marché du travail, ont travaillé dur toute leur vie et très largement contribué à leur façon à la prospérité et à la richesse collective. Elles ne devraient pas être pénalisées indûment." (29)

La conception actuelle de l'économie établit une différence marquante entre les deux types de travail. Il est aisé de voir la justification d'une telle démarcation lorsque l'on prend conscience de l'ampleur

---

(27) Conseil de planification et de développement du Québec, op. cit., p. 28.

(28) Une évaluation du travail effectué par les femmes au foyer en Grande-Bretagne chiffre à 450,00 $ le salaire par semaine soit près de 23 320,00 $ par an pour les 12 et 14 heures de travail par jour, sept jours par semaine. Cela correspond à une rémunération horaire de 4,40 $ soit le minimum pour une aide-ménagère.

"La femme au foyer: 23 000,00 $ par année", Le Devoir, 26 novembre 1981.

(29) Conseil de planification et de développement du Québec, op. cit., p. 28.

des intérêts en jeu. Reconnaître l'égalité de la valeur du travail domestique et faire en sorte que cette reconnaissance soit monnayable représenterait un bouleversement social et économique sans précédent. Cela demanderait un changement important de l'ordre social établi. Et celui-ci n'est sûrement pas prêt à changer. Sommes-nous prêts, nous qui bénéficions largement de ce système et qui en sommes les complices par notre neutralité, à changer les règles du jeu ?...

CONCLUSION

En portant un regard critique sur le travail, le quotidien et le domestique, ce module a permis d'identifier des aspects essentiels de l'aliénation masculine. En effet, remettre en question l'importance du travail dans notre vie demande d'abord que nous reconsidérions notre propre système de valeur, qui fait du travail l'élément essentiel de l'identité masculine. Il nous faut pour cela comprendre comment ce système aliène systématiquement dans le rapport que nous entretenons avec les femmes (domination), avec les autres hommes (compétition), avec les enfants (pouvoir) et avec les choses (possession).

Il faut également voir que cette aliénation est le résultat de processus sociaux bien plus qu'un phénomène individuel, comme le laisse entrevoir Pierre Simon, dans son ouvrage portant sur l'organisation industrielle.

> "La majorité des entreprises, actuellement, empêchent l'homme de se développer et d'atteindre ses besoins supérieurs. Elles provoquent ainsi l'aliénation des travailleurs, ce qui très souvent les maintient dans un état quasi infantile.
>
> L'organisation scientifique du travail et les structures bureaucratiques qui en résultent ne font qu'accentuer cette aliénation. Elle se manifeste sous trois formes en particulier:

- les aliénations professionnelles: elles résultent de la disparition du "métier" au sens artisanal du terme. Le contact entre l'oeuvre finale accomplie et l'homme est rompu.

- les aliénations sociales: elles résultent de la division du travail: le travailleur est isolé et n'éprouve aucun sentiment d'appartenance à sa situation de travail.

- les aliénations politiques: elles résultent de la privation de pouvoir sur les normes du travail. L'homme se sent contrôlé et manipulé par un système.

Ces aliénations se retrouvent à tous les niveaux hiérarchiques."(30)

En outre, l'analyse de la condition spécifique des hommes permet de faire ressortir des aliénations complémentaires:

- aliénation dans notre rapport avec les femmes: dans la mesure où c'est l'organisation du travail qui détermine la division sociale des sexes et leur expression à travers des rôles stéréotypés, les rapports hommes-femmes s'en trouvent socialement et économiquement construits comme inégalitaires.

- aliénation par rapport à l'expression des émotions: au travail, tout est ramené à un niveau rationnel dans une optique d'efficacité et de production. On peut penser que cette exigence est largement responsable de la façon dont nous avons été fabriqués comme homme à étouffer nos émotions pour mieux entrer dans le circuit de la compétition.

- aliénation par rapport au quotidien et aux enfants: en nous absorbant si complètement dans le monde du travail, nous avons, comme groupe social, perdu contact avec les besoins essentiels qui s'expriment dans le quotidien. Nous avons, en particulier, perdu contact avec les enfants en étant absents émotionnellement, d'abord, mais aussi parce que, à n'être pas là pour répondre aux mille et une demandes quotidiennes, nous avons finalement développé peu de sensibilité par rapport à ce qu'ils sont et à ce qu'ils deviennent.

---

(30) Simon, Pierre, op. cit., p. 85.

Pour qu'une transformation importante soit possible à cet égard, dans le sens d'une désaliénation, il faut que la réflexion, l'analyse et la remise en question du travail s'enracinent d'abord dans nos démarches individuelles de changement. C'est ensuite seulement, par une prise en charge collective véritablement assumée par les hommes, que pourra s'amorcer un changement en profondeur de l'organisation sociale actuelle.

DOSSIER ANNEXE: LES FEMMES ET LE TRAVAIL

Lorsque l'on pense travail, on pense "travail des hommes". Cette attitude néglige le travail des femmes, et pas seulement le travail au foyer. Toujours cependant, elles bénéficient de salaires moindres (sinon nuls), de conditions de travail moins intéressantes et d'avantages sociaux inférieurs ou inexistants. Pour dissiper tous les mythes et préjugés qui entourent le travail féminin et surtout pour dénoncer l'inégalité, l'injustice et la discrimination profondes d'une telle situation, il est parfois bon de rappeler aux hommes certains chiffres. C'est l'objectif de ce dossier, en espérant qu'il leur fera prendre conscience de leurs privilèges ainsi que de leur silence, sinon de leur résistance à faire changer une situation aussi inacceptable !

TROUVER UN EMPLOI ?

- Plus de quatre millions de Canadiennes sont employées ou cherchent un emploi, soit 49% de toutes les femmes en âge de travailler.(*)

- Au Québec, la proportion des femmes dans la population active s'est accrue passant de 15,1% en 1901, à 21,9% en 1941, à 32% en 1971, à 36,6% en 1977. (1)

- Les femmes représentent 39% des employés mais 46% des Canadiens sans emploi. (*)

- Il est plus difficile pour les femmes de trouver un emploi à plein temps: 2,5 fois plus de femmes que d'hommes n'ont pu trouver qu'un emploi à temps partiel. (*)

(*) Toutes ces statistiques ont comme source Statistique Canada pour 1979.

(1) Statistique Canada, 1901, 1941, 1971, 1977.

- La main d'oeuvre féminine a augmenté de 62% depuis 1969 comparativement à 24% pour les hommes. (*)

QUEL GENRE DE TRAVAIL ?

- Les femmes sont concentrées dans un nombre restreint d'emplois, souvent mal rémunérés, dans des conditions de travail difficiles, moins avantageuses que les hommes. En 1975, une travailleuse canadienne sur trois, soit 36,1%, occupait un emploi de bureau. (2)

- De même 62% des travailleuses rémunérées sont employées comme commis aux écritures dans le secteur des ventes ou des services. (*)

- Les femmes occupent rarement des postes de décision. En 1975, 3,4% seulement des travailleuses canadiennes occupaient des postes de direction ou d'administration comparativement à 8,4% des hommes. (3)

- Au Québec, au cours de l'année 1975, les femmes ne représentaient que 1,6% des cadres supérieurs de la fonction publique soit moins de 1/5 de 1% de toutes les employées, alors que 90% d'entre elles se retrouvaient dans la catégorie "personnel de bureau, technicien et assimilés." (4)

---

(2) Travail Canada, Les femmes dans la population active, faits et données partie 1, Ottawa, Information Canada, 1976, p. 57.

(3) Bhérer, Jacinthe, Les femmes dans la fonction publique du Québec, communication présentée devant l'Association canadienne de sciences politiques, Québec, 31 mai 1976.

(4) Laboratoire sur la répartition et la sécurité du revenu et le Conseil du statut de la femme, La condition économique des femmes du Québec, vol. 1 et 2, Collection Etudes et Dossiers, La Documentation québécoise, Québec, Editeur officiel, 1978.

- Selon le recensement de 1971, plus de 70% des travailleuses occupaient des emplois dans les travaux de bureau, les services, les ventes, l'enseignement et la santé, et elles occupaient les échelons inférieurs de ces professions. (5)

SALARE ÉGAL ?

- Au Québec, en 1971, les gains annuels moyens des femmes qui avaient travaillé toute l'année à plein temps étaient de 4 702,00 $ et ceux des hommes de 7 822,00 $. Au Canada, la même année, les gains moyens respectifs des femmes et des hommes étaient de 4 826,00 $ et de 8 178,00 $. (6)

- Les gains moyens des femmes travaillant à plein temps n'atteingnent que 63% environ de ceux des hommes. L'enquête sur les finances des consommateurs de 1978, qui tire son échantillon du recensement, révèle un salaire moyen de 11 006,00 $ pour les femmes et de 17 471,00 $ pour les hommes. (7)

- Les femmes sur le marché du travail réalisent moins de la moitié des revenus des hommes, soit 8 258,00 $ par rapport à 18 241,00 $, selon les déclarations d'impôts des particuliers pour l'année 1980. (8)

---

(5) "Les femmes ne gagnent toujours que 63% du salaire des hommes", La Presse, 7 mars 1981.

(6) Cook, Gail C.A. éd., Pouvoir choisir: l'objectif pour les Canadiennes, Statistique Canada et l'Institut de Recherches C.D. Howe, Information Canada, 1976, p. 138-139.

(7) "Les femmes ne gagnent toujours que 63% du salaire des hommes", La Presse, 7 mars 1981.

(8) "Les femmes gagnent deux fois moins que les hommes", La Presse, 22 janvier 1983.

- Les deux tiers (2/3) de tous les travailleurs touchant le salaire minimum sont des femmes. (9)

- Une documentaliste gagne 179,00 $ par semaine alors qu'un documentaliste en gagne 200,00 $. (10)

- Les enseignantes dans les écoles secondaires, détenant un baccalauréat mais n'ayant pas d'expérience, gagnent 1 200,00 $ de moins par année que les hommes ayant les mêmes qualifications, qui, eux non plus, n'ont pas d'expérience dans l'enseignement. (11)

- Aux Etats-Unis, en 1977, constate une autre étude, les femmes munies d'un doctorat recevaient en moyenne 19 000,00 $ par an, comparativement à 23 000,00 $ pour les hommes. Les ingénieurs masculins recevaient pour leur part un salaire moyen de 25 000,00 $ comparativement à 21 000,00 $ pour leurs collègues féminins. Ces chiffres ont été établis par l'Académie nationale des sciences des Etats-Unis. (12)

TRAVAIL A TEMPS PARTIEL ET DOUBLE EMPLOI

- En 1975, au Canada, 20,3 % de toutes les femmes en emploi travaillaient à temps partiel contre seulement 5,1 % des hommes. (13)

---

(9) Statistique Canada, 1979.

(10) Ibid.

(11) Statistique Canada, 1978.

(12) Francoeur, Louis-Gilles, "Salaire des hommes et des femmes: depuis l'année de la femme, l'écart s'accentue", Le Devoir, 12 avril 1977.

- Aucune loi n'oblige les employeurs à accorder aux travailleurs à temps partiel et aux travailleurs temporaires les mêmes conditions de travail et de salaire qu'aux travailleurs à temps plein, proportionnellement au nombre d'heures de travail. Les femmes comptent pour 68% des travailleurs à temps partiel. En 1977, les travailleuses à temps partiel représentaient 15,9% de la main-d'oeuvre féminine au Québec tandis que les hommes qui se trouvaient dans cette catégorie constituaient seulement 4,1% de la main-d'oeuvre masculine. (14)

- A quelques exceptions près, les emplois à temps partiel sont peu qualifiés, mal rémunérés (55% des travailleurs assujettis au salaire minimum travaillent à demi-temps) et comportent des conditions inférieures à celles des travailleurs à temps complet.(15)

- Le travail à temps partiel a souvent été présenté comme la panacée aux problèmes du travail féminin puisqu'il devait permettre aux femmes de conjuguer tâches domestiques et emploi hors du foyer. Les femmes qui s'y adonnent ont effectivement des responsabilités familiales: plus de 60% d'entre elles ont, un deux, ou trois enfants (16)

---

(14) Statistique Canada, La population active, cat. 71-001, décembre 1977, p. 77.

(15) Collette Bernier et Hélène David, Le travail à temps partiel, bul 12, Montréal, Institut de recherches appliquées sur le travail, avril 1978, p. 2.

(16) Louis Lemieux et Kina Chi Tran Van, Les travailleurs à temps partiel, Québec, ministère du Travail et de la Main-d'oeuvre, 1978, p. 44-47.

- Le travail à temps partiel pour les femmes est un concept attirant, mais il confirme la "double tâche" des femmes. Ces travailleuses restent fondamentalement responsables des enfants estime la ministre d'Etat à la condition féminine, madame Pauline Marois. (17)

FEMMES AU FOYER

- La valeur du travail au foyer pour l'ensemble de familles canadiennes représente entre 35 et 40% du produit national brut. (18)

- Une évaluation du travail effectué par les femmes au foyer en Grande-Bretagne le chiffre à 204 livres (près de 450,00 $) par semaine. La valeur du travail de la femme au foyer a été déterminée en estimant que la ménagère britannique travaille de 12 à 14 heures par jour sept jours par semaine, ce qui équivaut à un salaire de 10 600 livres (23 320,00$) par an. (19)

- La valeur du travail au foyer pour l'ensemble des familles canadiennes se situait entre 32 et 28 milliards de dollars pour l'année 1971. (20)

---

(17) "Selon Pauline Marois, le travail à temps partiel pour les femmes est un concept attirant, mais il confirme la double tâche des femmes," La Presse, 13 février 1982.

(18) Hawrylyshyn, Oli, Estimating the value of household work, Canada, 1971, Rapport préparé pour le Bureau du conseiller supérieur en intégration, Statistique Canada, 1977.

(19) "La femme au foyer: 23 000,00 $ par année", Le Devoir, 16 novembre 1981.

(20) Hawrylynshyn, O., op. cit., p. 74.

- Une étude multi-nationale, menée en 1964 par Alexander Szalai pour le compte de l'Unesco, démontre que l'introduction d'équipement mécanisé dans les foyers ne réduit pas sensiblement le nombre d'heures de travail ménager. (21)

FEMMES, RETRAITE ET PAUVRETÉ (22)

- 1 219 000 Canadiennes, soit 1 femme sur 6, vivent dans la pauvreté (1975).

- Au Canada, les femmes pauvres sont 1,4 fois plus nombreuses que les hommes pauvres (1975).

- 83% de tous les chefs de famille mono-parentale sont des femmes (1977).

- 6 femmes sur 10, célibataires, divorcées ou veuves, de plus de 65 ans, ont un revenu annuel inférieur à 5 000,00 $ (1978).

- La moitié de toutes les femmes de 65 ans et plus vivant seules dépendent entièrement des régimes de pensions des gouvernements pour subvenir à leurs besoins.

- Une travailleuse à plein temps sur 6 gagne moins de 6 000,00 $ par année (1977).

---

(21) Proulx, Monique, Cinq millions de femmes: une étude de la femme canadienne au foyer, Ottawa, Conseil consultatif canadien de la situation de la femme, juin 1978.

(22) Tous ces faits sont fondés sur des données statistiques de 1979 (Statistique Canada) rapportées par le Conseil consultatif canadien de la situation de la femme.

Pour terminer ce dossier, en voici un résumé éloquent, à partir des dernières statistiques des Nations-Unies:

> "Les femmes constituent un peu plus de la moitié de la population du monde, elles occupent le tiers de la main-d'oeuvre officielle, alors qu'elles assurent les deux tiers des heures de travail. Tout cela ne leur rapporte que 10% du revenu mondial dont seulement 1% du droit de propriété dans le monde." (24)

---

(24) "La condition des femmes au travail", La Presse, 13 mai 1978.

SYNTHÈSE

1. Si vous deviez résumer ce soir à quelqu'un ce que vous avez retenu de ce module comment le formuleriez-vous?

2. Formulez au moins une façon concrète de traduire dans vos attitudes, dans vos comportements ou dans des actions collectives, les réflexions que suscite en vous ce module:

PROGRAMME

VIVRE AU MASCULIN

MODULE - PATERNITÉ

Conception: Michel Aubé
Donald Millaire

REMERCIEMENTS

Les concepteurs tiennent à remercier les personnes suivantes pour leurs analyses et commentaires sur le contenu du cours: Louise Desmarais, Margot Dézilets, Jacques Doyon, Lucie Girard, France Gravel, Luc Grégoire, Claude Lacasse, Jocelyne Lapointe, Thérèse Leclerc, Andrée Matteau, André Michaud et Jules Sauvé.

Merci également aux participants de l'expérimentation du programme pour le partage de leur vécu et pour les suggestions qu'ils ont apportées pour la révision de la version préliminaire du cours.

Finalement, des remerciements particuliers doivent être adressés à Maurice Emond, conseiller pédagogique du Service de l'Éducation des adultes de la Commission scolaire des Mille-Îles, à Nicole Verret-Roy et à Jean-Marc Baril, de la Direction générale de l'Éducation des adultes du ministère de l'Éducation du Québec, pour leur encouragement et leur support tout au long de la réalisation de ce document.

Ce programme a été réalisé avec l'aide financière de la Direction générale de l'Éducation des adultes du ministère de l'Éducation du Québec.

MODULE - PATERNITÉ

La relation avec le père

Exercice: Moi, mon père

Par delà "l'absence du père", quel modèle ?
Une relation à reconstruire

Exercice: Mon père est mort.

La relation avec les enfants

Le désir d'enfant et la contraception
Questionnaire: (à domicile)

L'expérience du quotidien
Exercice: Mon enfant-étranger

L'apprentissage de la transparence
Exercice: Dis papa, qu'est-ce qu'il y a dans les testicules ?

Conclusion

Synthèse

Au coeur de notre interrogation sur la condition masculine, et sur les aliénations qui la caractérisent, le thème de la paternité tient une place privilégiée. C'est en effet le lieu par excellence pour comprendre, à travers le rapport que nous avons entretenu, et que nous entretenons encore avec notre père, comment nous avons été fabriqués dans un modèle d'homme aussi déterminé.

Mais c'est surtout le lieu propice pour changer en profondeur la mentalité actuelle des hommes. Le rapport avec les enfants, c'est en effet une voie exceptionnellement riche pour l'apprentissage de la transparence et d'une expression plus spontanée de nos émotions. C'est également la source de motivations sans doute la plus positive pour nous déconditionner par rapport au travail et pour assumer les tâches du quotidien d'une façon égalitaire.

La paternité, cela signifie enfin une responsabilité et une implication plus grandes vis-à-vis de la croissance et du développement de nos enfants. Ainsi, pour que nos filles grandissent avec une image positive d'elles-mêmes, dans le respect de leur intégrité et de leur sexualité, il faudra certainement que, en tant que pères, nous transformions radicalement nos propres attitudes devant la pornographie, le sexisme et la misogynie. Quant à nos garçons, il nous faudra bien finir par prendre conscience du modèle que nous représentons et de toute l'influence que nous exerçons sur eux, même à travers notre silence et nos absences, qu'ils arrivent si rapidement à imiter. En redécouvrant comment se fabrique leur virité et comment nous y contribuons: dans la compétition, dans la course à la réussite, dans leurs attitudes devant la sexualité et les femmes, dans leur rapport avec leur copps et avec leurs émotions. c'est nous-mêmes, en définitive, que nous allonrs ré-apprendre à connaître. C'est en ce sens également que la relation de paternité peut devenir pous nous un moyen privilégié de croissance.

LA RELATION AVEC LE PÈRE

L'objectif de ce cours est de décrire différents types d'aliénation qui caractérisent la condition masculine mais aussi, dans le mesure du possible, d'identifier quelques-unes des causes de cette aliénation. Or, l'une des plus importantes sans doute concerne la relation que les fils entretiennent avec leur père. Pourtant l'impact de cette relation est le plus souvent sous-estimé. La distance que nous avons prise vis-à-vis des enfants nous déresponsabilise un peu facilement quant à leur développement, et la société fait plus volontiers le procès des mères, que la présence continuelle auprès des enfants rend vulnérables aux analyses et aux critiques des thérapeutes de toutes écoles. Et si nos silences et nos absences étaient tout aussi déterminants de la façon dont se développent nos enfants, en particulier nos fils ? Une piste pour interroger cette relation père-fils, c'est peut-être d'examiner d'abord celle que chacun de nous avons vécue avec notre père.

EXERCICE: Moi, mon père

L'exercice suivant vise a reconstituer le portrait de votre père, tel que vous l'avez perçu à travers votre expérience, en y juxtaposant le portrait que vous avez actuellement de vous-mêmes:

Pour mon père, le travail était _____

_____

Devant les tâches ménagères, mon père_____

_____

Etait-il souvent présent à la maison, avec les enfants ?_____

_____

_____

Faisait-il souvent des choses avec moi ?_____

_____

Au plan de la tendresse et de l'affection envers les enfants, mon père était_____

_____

Lorsque je pleurais ou que j'avais du chagrin, mon père_____

_____

_____

Lorsqu'il avait de la peine, mon père_____

_____

Lorsqu'il était heureux, mon père_____

_____

Si on lui faisait une surprise ou un cadeau, il _____

_____

_____

Devant leurs enfants, mon père et ma mère étaient_____

_____

_____

Avec ma mère, me semblait-il amoureux ?_____

_____

En face de la sexualité, mon père était_____

_____

Est-ce qu'il m'a déjà parlé de sexualité ?_____

_____

_____

Etais-je porté à me confier à mon père ?_____

_____

Au plan de l'autorité, mon père_____

_____

Quand il était en colère, il _____

_____

Quand il me punissait, il_____

_____

Avec ses amis, mon père était_____

_____

Avec les autres hommes en général, mon père était_____

_____

A propos des femmes, mon père pensait _____

_____

La valeur la plus importante pour mon père était_____

_____

Mon père me disait souvent_____

_____

Dans la vie, mon père voulait que je_____

_____

Est-ce que j'avais l'impression qu'il m'acceptait comme j'étais ou qu'il me voulait différent ?_____

_____

_____

La plus grande qualité de mon père, c'est_____

_____

Son plus grand défaut, c'est_____

_____

_____

Pour moi, le travail est_____

_____

En face des tâches ménagères, je_____

_____

Suis-je souvent présent à la maison, avec mes enfants ?_____

_____

_____

Est-ce que je fais souvent des choses avec mes enfants ?_____

_____

_____

Au plan de la tendresse et de l'affection envers mes enfants, je suis_____

_____

_____

Lorsque mon enfant pleure ou a du chagrin, je_____

_____

_____

Lorsque j'ai de la peine, je_____

_____

Lorsque je suis heureux, je_____

_____

Si on me fait une surprise ou un cadeau, je_____

_____

Devant nos enfants, ma compagne et moi_____

_____

Suis-je amoureux, aux yeux de mes enfants ?_____

_____

En face de la sexualité, je suis_____

_____

Est-ce que je parle de sexualité à mes enfants ?_____

_____

_____

Est-ce que mon enfant se confie à moi, parfois ?_____

_____

Au plan de l'autorité, je_____

_____

Quand je suis en colère, je_____

_____ _____

Quand je punis mon enfant, je_____

_____

Avec mes amis, je suis_____

_____

Avec les autres hommes en général, je suis_____

_____

A propos des femmes, je pense que_____

_____

La valeur la plus importante pour moi, c'est_____

_____

Je dis souvent à mon enfant_____

_____

Dans la vie, je voudrais que mon fils (ma fille) soit_____

_____

_____

Est-ce que j'accepte mes enfants tels qu'ils sont ou si parfois je les voudrais différents ?_____

_____

_____

Ma plus grande qualité, je crois que c'est_____

_____

Mon plus grand défaut, c'est_____

_____

A partir de ces quelques énoncés, essayez de dégager, devant le groupe, par quels traits vous vous identifiez à votre père, et par lesquels vous vous en distinguez.

Sur quels aspects de votre comportement votre père vous a-t-il surtout influencé ?

Pourtant, en dépit de cette influence, nous restons pour la plupart profondément insatisfaits de la relation que nous avons vécue avec notre père. C'est d'ailleurs un thème qui revient systématiquement dans les groupes de rencontre, où l'on peut même entendre des hommes jusque dans la cinquantaine, qui ont eux-mêmes de grands enfants, exprimer vivement cette insatisfaction. Ils n'ont jamais vraiment pu parler avec leur père, déclarent-ils et ils désespèrent totalement que cela soit jamais possible. Il semble donc essentiel, voire urgent, que, en tant qu'homme nous scrutions cette relation qui nous a si profondément marqués, et qui est probablement la cause la plus déterminante du type de rapport que nous avons à notre tour avec nos enfants.

PAR DELA "L'ABSENCE DU PÈRE", QUEL MODÈLE ?

On a souvent tendance à caractériser globalement cette relation en parlant de "l'absence du père". Certes, les hommes ont été et sont encore généralement absents du foyer, même si nous nous ingénions à justifier cette absence en invoquant notre rôle de pourvoyeur. Néanmoins, la plupart des hommes traduisent effectivement cette distance lorsqu'ils parlent de leur père:

> "Je ne sais pas grand chose de lui, parce qu'il était toujours en voyage". (1)
>
> "Je n'ai toujours pas de relation avec mon père, à cause de toutes ces années d'enfance pendant lesquelles je n'ai pas vraiment eu de père: il travaillait tout le temps, même tard le soir et les week-ends. Je ne le voyais presque jamais". (2)

---

(1) Hite, Shere, Le rapport Hite sur les hommes, Paris; Editions Laffont, 1983, p. 42.

Cette enquête menée aux Etats-Unis entre 1975 et 1979 rassemble les témoignagnes de plus de 7 000 hommes de tout âge (14 à 97 ans) et provenant de toutes les couches de la population.

(2) Ibid., p. 49.

> "Papa était toujours occupé. On le voyait beaucoup pendant les vacances - un mois de camping - mais peu en dehors de cette période". (3)

Pourtant cet aspect ne caractérise pas suffisamment, semble-t-il, toute la complexité de la relation au père. Comment expliquer en effet qu'en dépit de cette absence l'image du père prenne encore un telle place dans l'esprit de tant d'hommes adultes, au point d'influencer leurs comportements et même certaines de leurs décisions ? Il faut donc chercher à comprendre, à travers ou par delà cette absence, quel modèle de père a été érigé et quelle sorte de référence il est devenu pour nous. Or ce qui ressort assez clairement des témoignages, c'est qu'en plus de la distance ou de l'absence physique, il y avait surtout <u>un manque d'affection et de tendresse</u>:

> "[...] lorsqu'ils étaient enfants, très peu d'hommes se rappellent avoir été tenus dans les bras ou câlinés par leur père, alors qu'ils se rappellent très bien avoir été fessés ou punis". (4)

> "Je me rappelle que ma mère me prenait toujours par la main ou me tenait dans ses bras. Je me sentais en sécurité. Après sa mort, j'ai essayé d'obtenir la même chose de mon père, mais il en était devenu complètement apathique". (5)

> "Il ne se montre jamais faible ni très ému. Je sais qu'il m'aime, mais je voudrais que ce soit formulé de façon plus explicite. Nous n'avons pas été très proches physiquement". (6)

Les reproches que les femmes adressent souvent aux hommes quant à leur faible implication vis-à-vis des enfants, apparaissent moins dénués de sens quand on les retrouve ainsi, dans la bouche des hommes eux-mêmes, pour exprimer leur besoin de tendresse physique de la part du père et leur insatisfaction de n'en avoir pas suffisamment reçue. Un autre aspect de la relation au père, sans doute relié au trait précédant, concerne la <u>difficulté à s'exprimer sur une base émotive</u>:

---

(3) <u>Ibid.</u>, p. 42.

(4) <u>Ibid.</u>, p. 44.

(5) <u>Ibid.</u>, p. 45.

(6) <u>Ibid.</u>, p. 41.

"Je regarde mon père: comme il était renfermé. Il contrôlait ses sentiments et exprimait rarement ses émotions. Très tôt, j'ai perçu combien cela était difficile pour lui et les autres autour de lui, combien cela m'a manqué." (7)

"Mon père garde beaucoup de choses. Il est solitaire dans sa propre famille." (8)

"Il endurait les pires épreuves sans la moindre plainte... Quand maman est décédée, il semblait en vouloir à ceux qui pleuraient devant lui aux funérailles". (9)

"Lorsque mon grand-père était sur le point de mourir, ses quatre filles étaient auprès de lui, à le soigner, à lui toucher, à lui parler... Par contre, aucun de ses quatre fils n'ont voulu être présents. Voir mourir leur père constituait une expérience émotive qu'ils ne semblaient pas être capables d'affronter, même si leur père pouvait avoir besoin de support affectif aux derniers moments". (10)

"Il était, et il est encore, incapable d'exprimer ses émotions, sauf quand elles sont négatives, par exemple la colère, le cynisme, la frustration, etc... Il n'a jamais fait un compliment, ni à moi, ni à personne, et ne m'a jamais rien dit de positif." (11)

Les deux dernières caractéristiques - peu d'expression de tendresse, peu d'expression des émotions - font que les garçons développeront peu de complicité avec leur père, n'auront pas tendance à se confier à lui et à lui parler des choses importantes de leur vie:

---

(8) Hite, Shere, op. cit., p. 43.

(9) Lemelin, Roger, "Mon père est mort", La Presse, 11 octobre 1980.

(10) Témoignage, groupe de rencontre.

(11) Hite, Shere, op. cit., p. 42.

"Je n'ai jamais rien dit d'important à mon père". (12)

"Je n'ai jamais été proche de mon père et je ne lui ai jamais parlé vraiment des choses qui me préoccupaient". (13)

"Dans mon enfance, nous ne parlions pas beaucoup [...] il ne m'a jamais fait de compliments". (14)

"La seule chose que je faisais avec lui, c'était du bricolage dans la maison: je lui servais un peu de commis." (15)

Cette distance et ce manque de complicité sont d'autant moins surprenants que, pour la plupart d'entre nous, l'image qui nous reste de notre père, c'est aussi la figure d'autorité, rigide et disciplinaire, souvent génératrice de culpabilité, et parfois même de crainte:

"A mon avis, il n'a jamais, jamais fait de mal de sa vie. Il ne fume pas, ne boit pas, mène une existence chrétienne et est un exemple pour les autres [...] J'avais des problèmes pour lui parler, parce que j'avais peur de lui [...] Il était strict en matière de discipline [...] et j'ai toujours essayé de ne pas avoir d'ennuis pour ne pas le décevoir." (16)

"Je suis encore très en colère contre mon père. Il n'a jamais approuvé la carrière que j'avais choisie. Il n'a jamais non plus semblé fier de moi pour ce que je suis [...] Je pense qu'il a toujours essayé de me briser, de briser mon idéalisme et de me faire admettre les réalités de la vie - par exemple l'argent, les responsabilités, les hypothèques, la vie de famille." (17)

"Il a eu envers moi une attitude très autocratique, tyrannique même [...] Je le respectais, mais j'avais surtout peur de lui, de ses éclats." (18)

---

(12) Ibid., p. 44.

(13) Ibid., p. 43.

(14) Lemelin, Roger, op. cit.

(15) Hite, Shere, op. cit., p. 43.

(16) Ibid., p. 46.

(17) Ibid., p. 48.

(18) Ibid., p. 47.

"Dans la plupart de mes souvenirs, figurent des punitions infligées par mon père. Son fort, c'était l'humiliation. Son grand classique était les jours où, en visite chez des parents, je mouillais un peu ma culotte; il me disait de raconter à tous les gens qui étaient là, que j'avais mouillé ma culotte et de leur montrer la tache d'urine..." (19)

"Il me semblait que les seuls moments où il me parlait, c'est quand il criait après moi." (20)

"Comme j'allais faire l'amour pour la première fois, je me suis mis à penser à mon père. Dans ma tête, j'avais peur de ses réactions, de sa colère, de ce qu'il penserait de moi s'il le savait. ET pourtant, j'avais plus de vingt ans, je ne restait plus chez lui et je ne dépendais plus de lui."(21)

Cette attitude d'autorité, nous l'avons intégrée à notre tour, par identification, et elle détermine maintenant le type de relation que nous entretenons le plus souvent avec les femmes, avec les enfants et même avec les autres hommes: des rapports paternalistes, inégalitaires, en fait, des rapports de pouvoir !

UNE RELATION A RECONSTRUIRE

Ce portrait est cependant loin d'être exhaustif. Bien sûr, il fait surtout ressortir les aspects négatifs, puisque nous nous intéressons justement ici à la relation avec le père en tant que cause déterminante de certaines de nos aliénations: esprit de compétition, attitudes d'autorité, inhibition des émotions, manque de tendresse, mépris du quotidien...

Ce constat n'est cependant pas facile à faire. D'une part, même si nous avons déjà osé quelques affrontements, nous éprouvons toujours beaucoup de culpabilité à questionner l'image paternelle. Il est, par exemple, fréquent d'entendre, dans les groupes de rencontre, des hommes qui, dans un premier temps, vont exprimer beaucoup d'insatisfaction,

---

(19) Ibid., p. 44.

(20) Ibid., p. 43.

(21) Témoignage, groupe de rencontre.

voire de rancoeur vis-à-vis de leur père et qui vont, aussitôt après, exprimer, en guide d'excuse, leur admiration pour sa probité, son sens de l'honneur, son ardeur au travail... bref, des qualités qui en faisaient justement l'espèce de figure froide et inaccessible qu'ils déploraient. Cette culpabilité que nous éprouvons à critiquer l'image du père révèle assez bien toute l'autorité qui se dégage de cette relation !

D'autre part, cette interrogation nous renvoie rapidement à nous-mêmes. Nous nous reconnaissons dans notre père, et ce que nous lui reprochons, nous le reproduisons souvent nous-mêmes. Nous reconnaissons également sa marque dans des aspects de notre personnalité qui diffèrent de la sienne, mais que nous avons développés en nous opposant à lui. En effet, ce que nous sommes aujourd'hui a été déterminé en partie par les rapports que nous avons eus avec les autres et, surtout, pour nous les hommes, avec notre père. Mais nous savons aussi que nous ne pourrons pas rejeter complètement sur lui toutes nos façons d'être. En particulier, combien d'hommes adultes, s'estimant insatisfaits de leur relation avec leur père, ont pris conscience de leur propre distance vis-à-vis lui, de leur propre hermétisme, de leur propre refus à s'ouvrir ? Combien n'entretiennent pas justement, à son endroit, la même attitude de silence et d'isolement qu'ils lui reprochent à leur égard ? Ce que nous devrions peut-être commencer par nous avouer à nous-mêmes, c'est toute la vulnérabilité qu'impliquent une ouverture et une disponibilité émotives plus grandes. Sommes-nous prêts nous-mêmes.

En effet, dans nos attentes à l'égard de notre père, nous voudrions maintenant qu'il soit le seul à changer. Nous avons oublié que nous étions un pôle actif de cette relation et qu'il faut accepter de changer nous-mêmes pour que la relation, comme un tout, change elle aussi. Cette attitude est même nécessaire si nous ne voulons pas que notre démarche face à lui, tourne simplement en accusation. Il ne s'agit pas dans une espèce de vengeance, de retourner contre notre père les

mécanismes de culpabilisation qu'il a pu utiliser à notre endroit. S'il nous faut identifier la relation telle qu'elle a été et telle qu'elle est encore, dans sa pauvreté affective, ce n'est pas surtout pour accabler, mais pour mieux nommer le changement que nous voudrions produire. C'est donc là une démarche constructive ! Il ne s'agit pas de condamner notre père, puisqu'il a été lui-même, comme nous, le produit d'un système qui l'a ainsi fabriqué. Ce que nous voulons, c'est changer la relation pour qu'il soit possible de nous retrouver avec tendresse, et de parler enfin de choses qui nous préoccupent: pour nous, par exemple, nos enfants, pour lui, peut-être, sa vieillesse... On veut ensemble se transformer pour se rencontrer enfin !

D'ailleurs, si nous ne déployons pas nous-mêmes de sérieux efforts pour transformer la relation qui a justement contribué le plus à nous fabriquer tels que nous sommes, comment pouvons-nous espérer changer réellement notre propre rapport avec nos enfants ?

Et si le jeu n'en voulait pas la chandelle, si cela ne donnait rien ? Cette ouverture aura néanmoins contribué à expliciter nos propres attentes viv-à-vis, de notre père. Elle nous rendra alors, à partir de nos propres besoins, plus disponibles et plus attentifs aux attentes et aux espoirs de nos enfants à notre égard. En ce sens, cette démarche de croissance ne peut être perdante !

Mais alors, par où commencer pour modifier la relation que nous avons actuellement avec notre père ? Et, surtout, où trouver la confiance qu'une telle démarche peut réussir ? La réponse, c'est essentiellement: en nous-mêmes ! Nous éprouvons tous, en tant qu'hommes, les mêmes frustrations vis-à-vis de cette relation. C'est cela qu'il faut laisser s'exprimer. Quelles ont été les expériences qui ont engendré cette insatisfaction ? Nos attentes n'ont pas vraiment changé, elles sont toujours les mêmes, ce sont celles-là qu'il faut retourner chercher jusque dans notre enfance:

"Dans un de mes rêves, je me suis retrouvé enfant à l'âge de cinq ou six ans. Je me revoyais, assis sur la banquette de l'automobile, aux côtés de mon père. Il m'apparaissait si grand et si fort; moi, j'étais tout petit, en culottes courtes, les pieds balançant dans le vide. Il m'amenait souvent avec lui et je me sentais bien. Nous ne parlions pas beaucoup, mais je suis certain que nous nous comprenions, lui et moi.

Ce rêve du passé représente bien la relation avec mon père. Le silence entre nous s'est développé à deux et il s'est perpétué aussi à deux. Aujourd'hui, mon père est mort, et j'ai vraiment le sentiment qu'il me manque. J'aimerais tant qu'il soit encore présent seulement un an, un mois, un jour même, pour pouvoir être vraiment en rapport avec lui, pour pouvoir partager mes sentiments et mes émotions, pour pouvoir me rapprocher et lui dire, malgré nos différences et nos valeurs, mon amour et le besoin que j'ai de lui." (22)

EXERCICE: Mon père est mort...

Dans ce témoignage, le rêve d'une relation différente, faite d'une proximité plus grande et d'une communication plus chaleureuse, contraste avec la réalité brutale: la mort du père et son absence définitive. Dans les groupes de rencontre, on retrouve parfois la même émotion exprimée chez d'autres hommes qui ont entrepris une démarche de croissance au plan de leur condition masculine, mais dont le père est décédé. Presque toujours, il leur semble qu'ils auraient maintenant tellement de choses à lui dire, tellement d'événements vécus à démêler ensemble, tellement de tendresse à rattraper... Mais faudra-t-il attendre que cela arrive pour regretter nous aussi de n'avoir pas fait de premiers pas, pour n'avoir pas ouvert de portes ?!

---

(22) Donald Millaire, témoignage.

Si vous pouviez enfin parler avec votre père, de la façon que vous le désirez, comment lui diriez-vous ce que vous voudriez vivre avec lui, et aussi ce que vous ne voulez plus vivre avec lui ? Quels événements en particulier vous ont éloigné de lui, et de quelle façon cette distance s'est-elle installée entre vous ? Dans cet exercice, nous vous demandons, à tour de rôle, d'imaginer que votre père est décédé brusquement, avant que vous ayiez pu vous décider à lui parler de tout cela. Il n'est plus là, il ne sera plus jamais là, et vous constatez tout le temps que vous avez perdu. Si seulement vous pouviez revenir en arrière, même pour un seul jour de plus, que lui diriez-vous ?

LA RELATION AVEC LES ENFANTS

Envisager la mort de notre père peut donc nous amener à considérer avec plus d'urgence, et peut-être plus de détermination aussi, la possibilité de transformer et d'enrichir la relation que nous avons eue avec lui. Dans notre relation avec les enfants, c'est leur départ, à la fin de l'adolescence, qui entraîne parfois ce genre de sentiment. Dans les groupes d'échange, il arrive en effet que des hommes expriment un véritable désarroi en constatant que partent déjà, pour faire leur vie, ces "enfants étrangers" qu'il n'ont jamais vraiment pris le temps de connaître. Pour ceux qui l'ont ainsi vécue, cette expérience traduit assez bien notre aliénation vis-à-vis des enfants. En effet, on peut se demander ce que nous savons de nos propres enfants. Que sont-il à nos yeux ? Quelle place tiennent-ils dans notre vie ? Les avons-nous même désirés ?

LE DESIR D'ENFANT ET LA CONTRACEPTION

Le fait que nous ayons désiré ou non nos enfants, que nous ayons été indifférents ou non à leur venue, influence évidemment la relation que nous allons pouvoir établir par la suite avec eux. Mais nous sommes en général tellement étrangers quant à tout ce qui concerne les enfants, que nous n'avons même pas une perception très claire de ce désir. Est-il simplement éteint ? L'avons-nous même déjà éprouvé ?

Certaines données, comme celles qui existent sur les familles monoparentales ou encore sur les perceptions des pensions alimentaires, soulèvent de sérieux doutes quant à notre goût réel d'avoir des enfants, et même de vivre avec des enfants. Sur environ 200,000 familles monoparentales au Québec en 1981, 85% étaient dirigées par des femmes. (23)

---

(23) Lachance, Micheline "La famille de l'an 2000", L'actualité, vol. 6, no 8, août 1981, p. 56.

Cela confirme le rôle traditionnellement attribué aux femmes quant à la garde et à l'éducation des enfants, mais aussi le fait que nous n'avons pas tellement envie d'assumer ces tâches nous-mêmes. Bien sûr, quelques hommes commencent à demander la garde de leurs enfants, mais le phénomène reste encore très marginal. Sans compter que cette pratique nouvelle repose habituellement moins sur un désir réel de vivre avec les enfants, que sur l'enjeu de pouvoir que constitue maintenant la garde des enfants ! Quant aux pensions alimentaires, l'Office de la révision du Code civil révèle que seulement 25% d'entre elles, dont le paiement a pourtant été ordonné par le tribunal, sont en fait payées régulièrement. (24) De même "un sondage mené par la Commission de l'année internationale de la femme auprès de 1 522 femmes, a révélé que seulement 14% de celles-ci reçoivent une pension alimentaire et que moins de la moitié la reçoivent régulièrement." (25) Certains hommes ne voient donc dans la présence des enfants qu'une charge financière de plus, dont ils essaient d'ailleurs de se débarrasser dans les situations de rupture et de divorce.

Quelques témoignages de femmes qui se sont fait avorter sont également révélateurs à ce sujet. Il arrive en effet que, devant une grossesse, des femmes sont menacées d'une rupture par leur ami si elles décident de garder l'enfant, et elles sont alors confrontées à la perspective d'élever seules cet enfant, dans des conditions sociales et financières difficiles. En ce sens, ce qu'il faudrait aussi commencer à dire dans le débat public sur l'avortement, c'est que, en dépit de tout le blâme qu'on fait porter aux femmes, il y a bien des refus d'enfant qui proviennent en réalité des hommes

---

(24) Office de révision du Code civil, Comité du tribunal de la famille, Rapport sur le tribunal de la famille, Montréal, Editeur officiel du Québec, 1975, p. 190.

(25) MacLeod, Linda, La femme battue au Canada: un cercle vicieux. Ottawa, Conseil consultatif canadien de la situation de la femme, 1980, p. 35.

Or si nous désirons si peu avoir des enfants, comment se fait-il que nous en ayons quand même ? De fait, les raisons que nous invoquons sont souvent extérieures à nous. Pour certains, c'est surtout le résultat de pressions sociales ou familiales: "Mes parents veulent tellement avoir des petits-enfants, et puisqu'on est marié, qu'on est en couple, il faut bien faire des enfants, c'est comme si cela allait de soi !" Pour d'autres, il s'agit de l'illusion de "cimenter" une relation qui de dégrade ou, plus souvent, pour l'homme, de garantir par là une présence fidèle et assidue de "sa" femme au "foyer". Certains hommes pensent même trouver là un moyen de "faire leurs preuves" et de rendre compte, plus ou moins de cette façon, de leur virilité. D'autres, finalement, y recherchent un moyen de réalisation de soi "à travers" l'enfant à venir. Ils souhaitent que ce dernier devienne ce qu'ils auraient au fond désiré être eux-mêmes. Quoi qu'il en soit, pour la plupart des hommes, le choix n'est pas venu d'eux et c'est le plus souvent leur compagne qui a pris la décision: "C'est elle qui en voulait, alors on en a eu..."

QUESTIONNAIRE (à domicile)

Notre désir d'avoir des enfants est donc en général bien faiblement enraciné. Cet aspect est d'ailleurs relié à d'autres composantes du vécu masculin, comme par exemple nos attitudes vis-à-vis de la contraception. En effet cette irresponsabilité, si typiquement masculine, en dit beaucoup sur l'attachement réel des hommes face aux enfants, et sur leur goût - ou non - d'en avoir. Ces attitudes constituent donc une bonne occasion pour vous de vous interroger sur votre relation de paternité et sur votre réel désir d'enfant:

1. Avez-vous le goût de vivre avec des enfants ?
   Est-ce là une dimension importante dans votre vie ?

2. Au total, quelle proportion de votre temps consacrez-vous en activités ou en relation avec vos enfants ?

3. Quelles ont été pour vous les raisons d'avoir des enfants (normes sociales, pressions familiales, désir de réalisation à travers l'enfant...) ?

4. Qui, dans votre couple, a pris la décision concrète d'avoir des enfants ?

5. Comment et par qui, dans votre couple, est assumée la question de la contraception ?

6. Cette question constitue-t-elle une préoccupation importante dans votre sexualité et votre vie amoureuse ?

7. Parlez-vous facilement de sexualité avec vos enfants ? Pourquoi ? Comment réagissez-vous lorsque vos enfants vous posent des questions à ce sujet ?

8. Avez-vous, en particulier, déjà parlé de contraception avec votre fils ou votre fille ? Si non, pourquoi ?

9. Si vous n'étiez pas en relation de couple, auriez-vous eu, par vous-mêmes, suffisamment le goût d'un enfant pour entreprendre des démarches d'adoption ?

10. Advenant une séparation, comment envisagez-vous la garde de vos enfants ? Cet événement affecterait-il beaucoup le rapport que vous avez présentement avec eux ?

11. Si vous ne désirez pas d'enfant et que votre partenaire n'utilise pas de méthodes contraceptives, que faites-vous ? En cas de grossesse, que ferez-vous ?

12. En supposant que vous ne vouliez plus d'autres enfants, envisageriez-vous une vasectomie ? Pourquoi ?

13. Dans votre conception de la paternité, l'aspect biologique est-il important ? Autrement dit, est-il essentiel, dans cette relation, que l'enfant vienne vraiment de vous ? Votre réponse à cette question est-elle reliée à votre attitude à l'égard de la vasectomie ?

14. Votre compagne a-t-elle déjà subi un avortement ? Si oui, avez-vous, d'une façon ou d'une autre, exercé une influence sur sa décision ? Quant à vous, auriez-vous eu le goût de cet enfant ? Dans l'affirmative, pensez-vous que votre compagne se serait quand même fait avorter ?

Ces questions montrent que la contraception comporte bien plus qu'un simple aspect technique. Celle-ci reste, en effet, profondément reliée à la question de la paternité, et c'est peut-être par là, d'abord, qu'on se perçoit - ou non - comme père. Or c'est peut-être justement parce que nous nous percevons si peu comme des pères, que nous ressentons si peu de responsabilité à l'égard de notre possibilité d'engendrer et de la contraception. Pourtant, notre identité sexuelle reste en bonne partie fondée sur cette capacité de reproduction. La prendre en charge à travers la contraception, c'est donc assumer profondément notre identité sexuelle et, aussi, nous identifier comme pères potentiels.

Les conséquences de cette attitude ne concernent cependant pas seulement notre désir d'enfant, mais aussi le type de rapport que nous réussissons à établir avec eux. Pourquoi, par exemple, participons-nous si peu à l'éducation sexuelle de nos enfants ? Parmi tous les silences du père, en voilà certainement un notoire ! Or, d'avoir si peu d'identité sur cet aspect de notre sexualité, de nous percevoir comme si étrangers, si peu engagés à l'égard de la conception a pour effet, bien sûr, que nous ne trouvons pas grand chose à dire à nos enfants à propos de leur corps ou de leur sexualité. Que puis-je répondre à mon enfant qui demande ce qu'il y a dans mes testicules ? En quel sens pourrais-je lui dire qu'il vient aussi de mon ventre à moi et de mon désir de lui ? Pourtant, par notre consommation intensive de pornographie et par l'attitude que nous avons habituellement vis à-vis des femmes, nous donnons, en général, l'impression d'être tellement préoccupés de sexualité. N'est-il pas étrange alors que nous trouvions si peu de choses à dire à nos enfants à ce propos ? Notre silence là-dessus, c'est le résultat d'une étrangeté, d'une aliénation profonde, vis-à-vis de notre propre corps et de notre identité sexuelle !

L'EXPÉRIENCE DU QUOTIDIEN

Mais comment se fait-il, ainsi qu'en témoignent nos attitudes vis-à-vis la contraception, que nous n'ayons pas plus le goût d'avoir des enfants, de vivre avec des enfants, d'être en rapport avec des enfants ? Bien sûr, il y a toute la question des rôles: non seulement la société, par le biais de ses institutions, ne voit aucune nécessité à notre présence auprès des enfants et ne nous fabrique donc pas en conséquence, mais elle est peut-être même opposée à ce que nous remplissions ce rôle, dans la mesure où un changement de ce genre pourrait affecter par exemple la production, et compromettre alors certains intérêts socio-économiques:

"La nucléarisation de la famille, ... l'industrialisation et l'urbanisation ont contribué à faire du père ... un simple pourvoyeur ... C'est à se demander si cette situation n'a pas "un peu accommodé" bien du monde ... Au moment de cette poussée vers l'industrialisation, il n'apparaissait pas mauvais que le père ait très peu d'intérêts pour ses enfants. On avait besoin qu'il soit à l'usine, encadré dans de longs horaires et qu'il produise." (26)

Il y a aussi le fait que nous y trouvons chacun notre compte: à ne pas nous occuper des enfants, nous avons plus de temps à investir dans le travail, avec toute la valorisation sociale et les avantages financiers que nous en retirons. En effet,

"si, en tant qu'hommes, nous nous confinons le plus souvent à un rôle de pourvoyeur ... , c'est que nous l'avons choisi et que nous y avons trouvé des bénéfices substantiels et non que nous sommes condamnés à ce rôle à cause des exigences et des obligations de la maternité." (27)

Il y a finalement cette raison toute simple: nous ne savons pas vraiment ce que cela signifie être en rapport avec des enfants ! Tout notre conditionnement de mâle nous fabrique étrangers à cette dimension. En effet, les enfants sont systématiquement absents - sinon exclus - du monde des hommes: absents dans le monde du travail, absents dans nos rapports de compétition et d'affrontement ... et même absents de notre sexualité, comme on l'a fait ressortir plus haut, à propos de la contraception !

Or cette absence, cette étrangeté, cette ignorance des hommes vis-à-vis des enfants, c'est dans le quotidien, jour après jour, qu'elle se met en place. Ce n'est donc qu'à travers le quotidien, qu'elle pourrait être transformée et qu'un rapport nouveau pourrait se construire.

---

(26) Delaisi de Parseval, Geneviève, rapporté dans: Paré-Walsh, Pierrette, "La renaissance du père", La Revue des fermières, vol. 8, no 2, février-mars 1982.

(27) De Fontenay, Hervé "La paternité: le quotidien intime" dans Hervé De Fontenay, La certitude d'être mâle ? Montréal, Editions Jean

Pour les hommes, cependant, le quotidien n'est jamais autre chose qu'un ensemble de tâches fastidieuses: faire la vaisselle, les repas, le ménage, s'occuper des enfants, les soigner, les habiller, les "surveiller"... Nous avons, en outre, tellement méprisé et dévalorisé ces activités, qu'il est difficile d'y voir autres choses que des tâches de second plan, des tâches de serviteurs ou de domestiques, des tâches de soumission ! Nous opérons d'ailleurs exactement le même découpage, la même discrimination dans la division du travail social, en restreignant plus ou moins les femmes à des emplois de services, souvent rattachés à la garde des enfants et qui reflètent essentiellement leur rôle maternel. Ainsi:

> ... en 1971, au Québec, on retrouve 2/3 des travailleuses cantonnées dans 10 catégories professionnelles, dont 9 se rattachent au secteur des services. (28)
>
> ... en 1977-1978, au Québec, les femmes représentent 90% du personnel enseignant au primaire. (29)
>
> ... en 1981, au Québec, 80% de toutes les femmes professionnelles sont des infirmières. (30)
>
> ... en 1981, au Québec, 98% des spécialistes en diététique sont des femmes. (31)

Sur le marché du travail, on retrouve en conséquence la même dévalorisation des tâches féminines, qui se traduit par le fait que ces emplois sont moins bien rémunérés que le travail masculin, que les conditions de travail y sont moins avantageuses et que le taux de syndicalisation y est plus faible. Et on retrouve également le même mépris de la part des collègues masculins qui attendent et réclament toujours des femmes, au travail comme à la maison, les mêmes tâches ménagères, le même type de services ainsi qu'en témoigne, par exemple, le commentaire suivant:

---

(28) Conseil du statut de la femme, Pour les Québécoises: Égalité et indépendance, Québec, Editeur officier, 1978, p. 248.

(29) Ibid., p. 41.

(30) Lachance, Lise, "Corporations professionnelles: Mais où sont les femmes ?", Le Soleil, 30 juin 1981.

> "Etre infirmière, c'est aussi être en rapport de travail avec les médecins, ces messieurs méprisants qui nous croient venues au monde pour le service auxiliaire, qui nous remercient sans vergogne de les soustraire des soins physiques de la patiente (ces tâches trop dégradantes pour s'y salir les mains)." (32)

Bref, nous nous sommes débarrassés, sur le dos des femmes, de toute la sphère des activités domestiques. Or c'est justement dans ce mépris du quotidien que nous avons perdu le rapport avec les enfants. En effet, en nous retirant du quotidien, nous n'avons plus eu avec eux qu'une relation indirecte, par le biais de leur mère, une relation "par procuration":

> "Je me rappelle de la difficulté de trouver un espace... ma maladresse face aux besoins de mes fils et surtout mon confinement à un rôle de pourvoyeur... Quoi que je fasse, je restais à la périphérie, de cette entité mère/enfant. Aux urgences, aux signes, aux appels, la mère en elle précédait toujours d'un petit peu le père en moi comme si mon écoute n'était pas assez fine, ma disponibilité, pas aussi généreuse. Au début, je ne savais pas ce que signifiait la paternité. Je vivais quelque chose entre ma femme et moi; ma relation avec mon enfant existait à peine. J'avais tendance à confondre "ma" paternité avec "sa" maternité." (33)

Evidemment, à n'être pas là pour entendre les besoins des enfants au moment même où ils se manifestent, à n'avoir jamais eu à y répondre, nous n'avons pas non plus appris à percevoir ces besoins, à reconnaître leurs expression diverse, à les sentir, à les prévoir même. Ce n'est pas pour rien que nous sommes en retard sur la mère, et il n'est pas surprenant qu'elle ait "l'écoute plus fine", que sa sensibilité soit plus grande, aux "urgences", aux "signes", aux "appels" des enfants. Absents comme nous l'étions, nous n'avons pas vu non plus l'évolution de nos enfants, ni leur développement, ni leurs progrès, ni leur autonomie. La croissance, ça ne se fait pas seulement les fins de semaine!

---

(32) Blais, Colette et Caroline Larue, "Des infirmières dénoncent l'asile de la tête et du sexe", La Vie en rose, no 13, septembre-octobre 1983, p. 48.

(33) De Fontenay, Hervé, op. cit., p. 178.

En refusant ces tâches, nous avons évacué du même coup toute la connaissance de l'enfant qui se construit et qui ne peut se construire, jour après jour, que dans le quotidien !

Cette ignorance "en profondeur" de notre enfant, de ce qu'il est devenu, petit à petit, de la façon dont il s'est fabriqué comme personne, de ses goûts, de ses rêves, de ses projets, de ses craintes, de ses inquiétudes, de ses préoccupations... bref, tout ce que nous n'avons pas vu se construire de lui - et qui aurait pu devenir objet de complicité entre nous et eux - voilà certainement ce qui constitue la composante la plus dramatique et la plus désolante de notre aliénation vis-à-vis des enfants !

EXERCICE: Mon enfant-étranger

Mais comment être en relation avec nos enfants autrement que "par procuration", comment refaire connaissance avec ce qu'ils sont ? L'exercice suivant constitue justement un outil pour interroger ce que vous savez ou ce que vous ne savez pas de votre enfant.

Dans un premier temps, utilisez ces questions (et d'autres qui vous viennent peut-être à l'esprit) afin de dresser pour vous-même un portrait aussi complet que possible de votre enfant. Bien sûr, ces questions sont incomplètes et restent simplement des illustrations de ce que l'on peut arriver à connaître d'un enfant.

En groupe, reprenez ensuite chacun des thèmes en vous demandant à partir de quel moment et de quelle façon, vous avez l'impression d'avoir perdu contact avec tel ou tel aspect de votre enfant. Examinez surtout comment, à travers le quotidien, vous pourriez renouer avec lui, refaire connaissance ?

Son corps, sa santé, sa sexualité

Connaissez-vous bien le corps de votre enfant ?
Par exemple, savez-vous quelle est sa taille, combien il habille, combien il chausse de pointure ?
Pourriez-vous lui acheter des vêtements sans qu'il soit là ?
Vous êtes-vous déjà occupé de son hygiène, de sa toilette ?
Savez-vous, par exemple, avec quelle fréquence il prend son bain ?
Ses dents sont-elles saines ?
A-t-il déjà eu des caries ?
Connaissez-vous ses habitudes alimentaires ?
Ses mets préférés ? Les aliments dont il abuse ?
Ceux qui seraient nécessaires à sa croissance, mais qu'il n'aime pas tellement ?
Se couche-t-il facilement ? A-t-il de la difficulté à s'endormir ?
Quelles maladies a-t-il déjà eues ?
A-t-il déjà été vacciné ? opéré ?
A quoi est-il plus vulnérable (grippe, toux, otite, allergie...) ?
Savez-vous ce qu'il faut faire si cela arrive (s'il tousse la nuit, par exemple...) ?
Pouvez-vous déceler s'il est sur le point de faire une grippe, par exemple, ou une autre de ces maladies ?
Où en est-il physiquement dans son développement sexuel ?
Quelles sont ses interrogations sur la sexualité ?
Quelles connaissances êtes-vous certain qu'il possède "au moins" à ce sujet ?

Ses connaissances, ses apprentissages, ses habiletés

Que savez-vous de ce que sait votre enfant ?
Sur le monde en général, la terre, les astres, la température, la vie, les plantes, les animaux... ?
Vous a-t-il déjà posé des questions sur ces sujets ?
Que comprend-il d'après vous, des rapports sociaux, du gouvernement, des grèves, des élections, des différents pays, de la pauvreté, de la guerre... ?

Que savez-vous de son apprentissage scolaire ?
L'aidez-vous souvent dans ses devoirs ?
Quelles sont ses forces, ses faiblesses ?
Comment est son français parlé ? écrit ?
Quelle idée avez-vous de son vocabulaire ?
A-t-il des facilités ou des difficultés en mathématiques ?
Connaissez-vous ses activités spontanées, les jeux qu'il préfère ?
Connaissez-vous ses émissions favorites, ses livres préférés ?

Quelles sont ses habiletés, ses "talents" particuliers ?
A-t-il des intérêts au plan artistique ?
Est-il expressif ? Aime-t-il vous faire des spectacles ?
Dessine-t-il beaucoup ? Avez-vous déjà remarqué une évolution dans ses dessins ?
Savez-vous s'il a déjà rêvé de faire de la musique, de la danse ?
L'aidez-vous à développer sa curiosité en ce domaine ?
Quelles sont ses habiletés au plan physique ou sportif ?
Vous a-t-il déjà parlé de ce qu'il aimerait devenir ?

Son caractère, ses émotions, sa sensibilité

A-t-il beaucoup d'autonomie ? A quoi le voyez-vous ?
Est-il sûr de lui ? Craintif ? Audacieux ? Timide ?
Aceppte-t-il facilement de perdre ?
Est-il rancunier ? Joyeux ? Agressif ? Conciliant ?
Pleure-t-il facilement ? Se confie-t-il souvent à vous ?
Que faites-vous pour le consoler, par exemple, s'il a été humilié ?
Et s'il a un conflit avec ses ami(e)s ?
Est-il sensible aux émotions des autres ?
Est-ce que la mort le bouleverse ?
Savez-vous quelles sont ses principales inquiétudes ?
Ses préoccupations ? Ses craintes ?
Parlez-vous parfois avec lui de ses rêves ou de ses cauchemars ?
Est-il sensible à son apparence ? A celle des autres ?
Connaissez-vous ses goûts, ses préférences (couleurs, vêtements, jeux, activités...) ?

Ses rapports avec les autres

Entre-t-il facilement en contact avec les autres enfants ?
Et avec les adultes ?
A-t-il de la facilité à se faire des ami(e)s ?
Comment réagit-il à l'autorité ?
Est-il facilement soumis ?
Aime-t-il commander lui-même ?
Entre-t-il facilement en compétition ?
Sait-il se défendre quand il est agressé ?
Est-ce qu'il est porté à s'isoler ?
A-t-il de la difficulté à s'amuser seul, quand il n'y a pas d'ami(e)s ?
Exprime-t-il facilement son amitié ? Sa tendresse ?
A-t-il déjà été amoureux ?
Avez-vous déjà parlé de ce sentiment avec lui ?
...

En faisant ressortir tout ce dont nous nous sommes coupés et toute l'ignorance que nous avons développée vis-à-vis de nos enfants, par notre absence du quotidien, cet exercice éclaire du même coup un autre aspect important de l'aliénation masculine: notre rapport avec la vie ! Comment en effet peut-on apprendre à aimer profondément la vie, à la respecter et à vouloir la défendre, si ce n'est à travers l'expérience de faire "survivre" quelque chose, si ce n'est en essayant de protéger soi-même un peu de vie ? On apprend que la vie est fragile et qu'elle a besoin d'être soutenue, lorsqu'on s'occupe par exemple des plantes dont il faut surveiller l'umidité et l'éclairage, ou qu'on élèves des animaux qu'il faut nourrir et soigner quand ils sont malades. Or combien plus profond encore est le sens de la vie qui se développe au contact de l'enfant et de sa croissance ? C'est cependant là une expérience qui a surtout été dévolue aux femmes, et dont nous nous sommes volontiers débarrassés. On pourrait alors de demander s'il n'a a pas un lien entre ce rapport intime et fondamental qui nous manque vis-à-vis la vie, et le fait que ce sont surtout des hommes qui font la chasse et la guerre, qui sont responsables des crimes de violence, et qui s'affrontent dans les sports de combat. On pourrait également se demander si notre plus grande facilité, par rapport aux femmes, de recourir à la violence, d'infliger de la souffrance, de blesser, de torturer et même de tuer ne vient pas justement du fait que nous sommes, dans notre expérience quotidienne, tellement moins habitués à supporter la vie, à la soutenir. Une autre illustration de notre distance par rapport à la vie, c'est peut-être ce témoignage, rapporté plus haut, à propos d'un vieillard mort entouré de ses quatre filles, mais en l'absence de ses quatre fils, tout aussi incapables l'un que l'autre d'un support physique et affectif au dernier moment ! (34) Pas étonnant alors que nous nous hâtions de placer les personnes âgées en institutions. Inaptes à soutenir au seuil de la mort celles qui nous sont proches, nous sommes tout aussi inaptes à soutenir nos enfants au seuil de la vie. Irrésposables vis-à-vis

---

(34) Voir plus haut, référence no 10.

de la conception comme de la contraception, nous y voyons pour nous un rôle secondaire et même accessoire. Pourtant la grossesse et la naissance ne représent-elles pas des moments privilégiés de contact à la vie, où se définit en partie la nature de la relation avec l'enfant, ainsi que le rôle que l'on consent à y jouer. Or laisser gambader notre imagination sur l'enfant à venir, rêver de lui, réfléchir sur le sens de sa venue dans notre vie, non plus seulement sur notre rôle de pourvoyeur mais bien plus sur la place que nous voulons occuper dans sa vie, c'est l'accueillir dans notre tête et dans notre coeur. Devenir sensibles aux transformations qui se produisent à l'approche d'une naissance, c'est également être sensibles à tout le processus de la vie, sa fragilité comme à sa puissance. Mais nous avons été si longtemps éloignés de la vie ! Commencer à prendre un peu plus en charge nos enfants dans le quotidien, ne pourrait-il pas contribuer à nous en rapprocher un peu ?

L'APPRENTISSAGE DE LA TRANSPARENCE

A nous couper des enfants, nous nous coupons donc en quelque sorte de la vie, d'un rapport plus intime à la vie. Mais ce n'est pas la seule aliénation qui en résulte, car nous nous privons aussi d'une meilleure connaissance de nous-mêmes, que les enfants, dans la transparence de leurs interventions, pourraient contribuer à nous révéler.

A plusieurs reprises dans ce cours - que ce soit en abordant les thèmes de la violence, de la sexualité masculine ou des relations entre hommes - il a été question de cette difficulté si typiquement masculine à exprimer nos émotions et à parler de nous autrement qu'à travers notre travail, nos spécialisations ou nos performances. Or les enfants sont peut-être ceux qui peuvent le plus nous aider à briser cette carapace et à nous ouvrir au plan de l'expression des émotions.

Les enfants sont en effet des spécialistes de la communication - surtout de la communication non verbale. Ils sont tellement souvent dépendants de nous, de nos humeurs surtout, qu'ils ont appris à bien nous connaître. Mieux sans doute que nous les connaissons eux-mêmes. Et, à certains égards, mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes. A nous observer ainsi, jour après jour, ils ont repéré bien des choses. Il leur suffit parfois d'un froncement de sourcil, d'un regard perdu, d'une hésitation dans nos paroles ou dans nos gestes, pour qu'ils interrogent alors où nous en sommes, pour qu'ils démasquent nos ambivalences, nos inquiétudes, nos préoccupations. Si proches eux-mêmes de leurs émotions, de leurs sentiments, ils font appel aux nôtres en réponse aux leurs. Ils questionnent aussi nos incohérences, nos contradictions. Quel parent, par exemple, ne s'est jamais fait rappeler, à propos d'une recommandation ou d'une consigne donnée à l'enfant, qu'elle en contredisait une autre, émise auparavant... ou encore qu'il y avait dérogé lui-même ? Nous serions étonnés parfois de toute la lucidité dont font preuve les enfants quant à nos attitudes, à nos comportements, à nos relations avec les autres:

> "Mon père, il a comme une boule dans son coeur, c'est tout "pogné" en dedans. Mais il n'est jamais capable d'en parler. C'est pour ça qu'il se choque."
>
> (Fille de 8 ans)

> "Mon vrai père ne s'occupe pas de moi, il ne s'est jamais intéressé à moi. Mais l'ami de ma mère, lui, je sais qu'il m'aime beaucoup. Moi, je l'appelle mon "père de coeur"."
>
> (Fille de 9 ans)

> "Ma mère et son "chum" ne s'aiment pas vraiment: ils se chicanent trop facilement. Ca ne durera pas longtemps, d'après moi."
>
> (Fille de 14 ans)

Si chacun, dans son rapport avec les enfants, n'entend pas souvent des commentaires d'une telle maturité, ce n'est pas parce qu'ils sont rares ou exceptionnels, mais parce que, dans une société d'adultes, les enfants ont si peu de place et si peu de crédibilité, qu'on n'écoute même pas ce qu'ils disent. On ne pense pas, en général, qu'ils puissent établir une relation d'égal à égal avec un adulte . Bien sûr, il y a des conditions objectives de dépendance: économiques, alimentaires, sécuritaires... Mais les adultes s'en servent le plus souvent, non pas pour aider les enfants à s'en sortir et à être plus autonomes, mais pour leur faire sentir leur infériorité, et, donc, pour les "infantiliser" davantage.

Il n'est donc pas facile, surtout pour nous les homme d'admettre que nos enfants puissent nous dire nos vérités, nous en apprendre sur nous-mêmes, et que cette relation puisse devenir alors dans notre vie un élément de croissance. Il n'est pas facile non plus de reconnaître nos points faibles, nos vulnérabilités et d'accepter alors leur support, surtout au plan émotif:

> "Ce soir, je suis triste, déprimé et un peu découragé. Je suis seul à la maison avec ma fille de 21 mois et je lui chante une berceuse pour l'endormir. Mais la mélancolie de mon chant fait monter ma tristesse, et je me mets à pleurer. A ma grande surprise, mon enfant me prend alors dans ses bras, me sert fort contre elle, m'embrasse et me console en me tapotant affectueusement la nuque. Elle me dit "dodo papa" et je me laisse bercer à mon tour, blotti contre son petit corps, dans l'immensité de sa chaleur émotive. Jamais je n'aurais pensé cela possible, être compris, aimé et consolé à mon tour par mon "bébé" de 21 mois. Pour un instant, j'ai senti ma vie dépendre d'elle." (35)

Les enfants sont sensibles aux peines et aux chagrins, comme ils le sont aux surprises et aux joies, parce que ce sont là des éléments importants de leur vie, et qu'ils n'ont pas encore appris à en réprimer l'expression. Ils sont donc également réceptifs et disponibles aux

---

(35) Donal Millaire, témoignage.

peines et aux joies des autres. En ce sens, ils constituent pour nous les hommes une ressource rare pour rétablir le contact avec notre propre vie émotive. En outre, peut-être qu'en les laissant apprendre dès maintenant à s'occuper de nous, ils sauront aussi le faire plus tard, à l'époque de notre vieillesse !

EXERCICE: Dis papa, qu'est-ce qu'il y a dans les testicules ?

Mais comment "procéder" pour retrouver cette transparence ? Comme nous ne sommes déjà pas tellement expressifs quant à nos émotions, il y a peu de chance pour qu'un changement se produise de lui-même, si nous ne faisons rien de spécial. A cet égard, les conversations avec les enfants pourraient constituer un lieu très naturel pour commencer à nous ouvrir à leur sensibilité et à leur spontanéité.

Or, les types de conversations avec les enfants qui se développent de la façon la plus simple et la plus naturelle, ce sont sans doute celles qui s'enclenchent à partir de leurs propres questions. Les enfants débordent de questions, sur tout et sur tous. En écoutant ces questions aussi sérieusement que si elles provenaient des adultes, en essayant de comprendre ce que l'enfant lui-même cherche à comprendre ou de ressentir ce qu'il a lui-même ressenti, on se place déjà sur un pied d'égalité dans un rapport de respect et de complicité avec lui. On s'ouvre alors soi-même à l'interrogation qu'il essaie de résoudre, à sa propre démarche de croissance.

Comme adulte, il est souvent intéressant de se demander comment on réagit mentalement dans ces moments-là. Il y a parfois des réponses que l'on ne connaît pas, et on est gêné de l'admettre. Mais il y a aussi des réponses que l'on a et que l'on aurait préféré taire ou dissimuler. Il y a parfois encore des questions sur soi-même que l'on aurait mieux aimé ne jamais entendre. Et il y a des questions sur la vie ou sur la société, sur la violence, sur la guerre... qu'on n'ose même plus poser soi-même !

Cet exercice, vous propose donc une mise en situation autour des questions des enfants, sur un thème qui en soulève justement beaucoup: la sexualité. C'est en effet, pour plusieurs raisons, un sujet tout à fait propice à l'exploration de nouveaux types de rapports entre père et enfant.

Premièrement, s'il y a un domaine qui provoque du malaise d'une façon quasi universelle, c'est bien celui de la sexualité. Et pourtant, c'est un sujet concret, quotidien, qui concerne tout le monde et qui est extrêmement important dans la vie des gens. S'il en est un à propos duquel il faudrait donc pouvoir parler avec beaucoup de simplicité et de transparence, c'est bien celui-là. Or tout le monde sait qu'il n'en est rien. Pourtant, c'est aussi, évidemment, l'un des sujets qui préoccupent le plus les enfants - qui ne sont pas plus fous que les autres!

C'est donc un excellent exercice de transparence, pour nous les hommes, où les enfants, à travers la gêne que leurs questions suscitent, peuvent nous aider à identifier les sources de nos propres malaises. Réussir à parler simplement aux enfants de sexualité suppose que nous avons souvent essayé de le faire avec eux, et que nous aurons aussi éclairci pour nous-mêmes beaucoup de choses dans notre vie affective et sexuelle.

Une autre raison de choisir ce thème, c'est qu'il est exceptionnellement riche, à tous les plans: physique, affectif, intellectuel, social... En effet, la sexualité, ça concerne d'abord la vie, les origines mêmes de la vie: comment elle se fait, comment elle s'enracine, comment elle se maintient, comme elle se développe... La sexualité, ça touche aussi, fondamentalement, le corps: c'est dans le corps qu'elle s'inscrit, en déterminant sa structure et toute l'identité de l'individu.

C'est aussi, bien sûr, tout le domaine de la sensualité, du désir, de l'expression émotive et des échanges amoureux. C'est enfin la sexualité qui constitue, à travers les rapports hommes/femmes, l'un des points d'articulation les plus essentiels de toute la structure sociale. Bref, les enfants ont bien raison de trouver ce sujet si important et de chercher à le mieux comprendre. Nous devrions d'ailleurs continuer nous-mêmes à chercher avec eux !

Une dernière raison de choisir ce thème, c'est évidemment que nous avons, comme hommes, accumulé beaucoup de retard sur ce plan. Nous nous sommes si rarement attardés à parler de sexualité avec nos enfants et, pour nos fils en particulier, cette carence pourra être déterminante d'un certain type de sexualité, pornographique et misogyne, qu'ils pratiqueront, pour la plupart, à leur tour.

Voici donc rassemblées et regroupées en six sous-thèmes un certain nombre de questions comme celles qu'en posent parfois les enfants sur la sexualité:

<u>Le sexe masculin</u>

Dis papa, qu'est-ce qu'il y a dans les testicules ?
Pourquoi ton pénis, il est comme ça (en érection) ce matin ?
Est-ce que ça fait mal, quand il est dur de même ?
Qu'est-ce que ça fait ?
Pourquoi on n'a pas de vagin, nous ?
Toi, trouves-tu que c'est beau un sexe ? .
Trouves-tu que ça sent bon ?
...

La pornographie

Pourquoi il y a des revues de femmes nues chez le dépanneur ?
Qui achète ça ?
Est-ce que tu en achètes, toi ?
Est-ce que tu les regardes, des fois ?
Pourquoi ?
Qu'est-ce que ça te fait ?
Pourquoi il n'y en a pas d'hommes tout nus ?
...

Amour, caresses, plaisir

C'est quoi faire l'amour ? C'est-y bon ?
Avez-vous du "fun" ?
Est-ce que ça chatouille ?
Qu'est ce que ça vous fait ?
Pourquoi vous voulez pas que je vienne, quand vous faites l'amour ?
Pourquoi on vous voit jamais vous faire des caresses ?
Est-ce que c'est vrai que les amoureux, il s'embrassent leur sexe et le mettent dans leur bouche ?
Est-ce que ça goûte bon ?
Est-ce que c'est une belle caresse ?
Quelle caresse t'aimes le plus, toi ?
...

La contraception

C'est quoi un condom ?
Comment on met ça ?
A quoi ça sert ?
Est-ce qu'il y a d'autres façons de ne pas avoir d'enfants ?
Pourquoi vous ne voulez plus d'enfants ?
Moi, me vouliez-vous ?
S'il est percé le condom, qu'est-ce que vous allez faire ?
...

La masturbation

Papa, il paraît qu'il y en a qui se caressent tout seuls ?
Est-ce que tu te caresses, toi ?
Comment tu fais ça ?
Est-ce que tu le fais souvent ?
Est-ce que je peux le faire, moi aussi ?
Est-ce que c'est mal ?
Est-ce que c'est comme faire l'amour ?
Moi, à mon âge, si je me caresse, est-ce que je peux avoir un enfant ?
...

La sexualité féminine

Les femmes, elles jouissent pas comme les hommes ?
Comment c'est alors ?
Est-ce que c'est aussi bon pour elles ?
Est-ce qu'elles se caressent aussi, des fois ?
Comment elles font ?
Maman, quelle caresse elle aime le plus ?
...

Les participants doivent d'abord se répartir par groupe de deux, et chaque groupe doit choisir un sous-thème différent. À tour de rôle, chaque groupe représentant un père et son enfant vient mettre en situation devant les autres une conversation aussi naturelle que possible autour de la sexualité à partir des questions suggérées (ou d'autres qui iraient dans le même sens). Celui qui joue le rôle du père doit essayer de répondre le plus clairement possible, en tâchant, s'il y a lieu, d'éclaircir et de verbaliser ses propres malaises. Celui qui joue le rôle de l'enfant relance la conversation à partir de points restés obscurs ou de ses propres interrogatins sur le sujet.

Le retour au groupe devrait viser à faire ressortir.

- ce qui nous a empêché jusqu'ici, et nous empêche encore, comme hommes, de jouer ce rôle auprès de nos enfants;

- ce que cette expérience pourrait nous apporter au plan de l'expression de nos sentiments et de nos émotions.

CONCLUSION

Le thème de la paternité a été présenté au début de ce module, comme l'un des plus propices pour susciter un changement en profondeur de mentalité chez les hommes. Il peut donc être intéressant d'examiner, en guise de conclusion, quelques-uns des changements sociaux qui pourraient en résulter.

La première partie visait à faire ressortir comment le rapport que nous avons vécu avec notre père avait pu contribuer grandement à nous fabriquer tels que nous sommes. Elle cherchait également à examiner comment un changement important de cette relation pourrait entraîner un changement significatif dans l'identité masculine. Par exemple, le fait de travailler à reconstruire le rapport que nous avons vécu avec notre père a pour effet de mettre à jour le besoin que nous avons eu nous-mêmes de cette relation, et nous aide alors à mieux comprendre le besoin de nos enfants à notre égard. Essayer de comprendre, avec notre père, les difficultés qu'il y a à établir ce type de relation, c'est donc prendre en charge un aspect fondamental de notre identité masculine et développer peut-être aussi un lieu nouveau de complicité entre hommes. Nous n'en serons sans doute alors que plus aptes à construire avec nos propres enfants des relations plus affectueuses et plus profondes.

En outre, travailler à établir ce nouveau type de relation avec notre père, sur une base de complicité, plus chaleureuse et égalitaire, et reproduire ce même rapport avec nos enfants, c'est aussi introduire un changement subtil mais profond dans toute la structure d'autorité de la société. Le père représente, en effet, pour les hommes, le modèle fondamental d'autorité et celui auquel nous nous référons encore, plus ou moins consciemment, à l'âge adulte. Il constitue de ce fait le pattern de toutes les autres relations d'autorité auxquelles nous serons par la suite confrontés. Travailler à transformer une relation aussi déterminante aura donc certainement des conséquences à long terme sur les autres relations d'autorité.

Finalement, à être, à la fois, plus attentifs à nos enfants dans le quotidien, et plus proches de nos pères et de leurs propres besoins, nous deviendrons peut- être aussi plus sensibles à l'expérience de la vieillesse qu'ils sont sur le point d'atteindre, à la crainte de la solitude et à l'angoisse de la mort qu'ils y éprouveront; à ce moment ils auront sans doute tellement besoin de nous à leur tour. Il est évident que la façon dont la société traite actuellement les vieillards est tout à fait odieuse; c'est peut- être de l'intérieur, à partir de relations plus harmonieuses avec nos pères, que nous pourrons aussi provoquer des changements sociaux significatifs à cet égard.

Mais, sans aucun doute, c'est le changement dans notre rapport avec les enfants, par une implication plus grande dans le quotidien, qui peut constituer le facteur le plus déterminant de cette transformation sociale globale. En effet, c'est essentiellement à travers le quotidien que nous pourrons arriver à une connaissance plus intime et plus profonde de nos enfants. Qui s'est déjà demandé, par exemple, pourquoi, dans les moments de crainte ou de détresse, le cri qui monte aux lèvres de tout le monde, aussi bien adultes qu'enfants, c'est toujours: "Maman'" et jamais "Papa'"? La raison, c'est que, en dépit du fait que nous soyons

des pôles d'autorité pour nos enfants, nous n'avons pas réussi à devenir pour eux des pôles de sécurité affective. Ce n'est qu'en étant là fréquemment, dans le quotidien, pour répondre à leurs besoins de tous les jours, pour les bercer, pour les cajoler, pour soigner leurs blessures, pour les consoler dans leurs chagrins, pour les rassurer dans leurs inquiétudes,... que nous deviendrons profondément et même inconsciemment pour eux, de véritables pôles de sécurité. C'est aussi dans ces conditions que nos enfants viendront plus facilement se confier à nous, et aussi écouter nos confidences et nous soutenir à leur tour, si nous apprenons enfin à leur faire part de nos propres soucis.

Or, à travers ce rapport plus intime avec les enfants, c'est à un rapport différent avec la vie, que nous nous ouvrons. Il n'est pas impossible, en effet que notre plus grande propension à recourir à la violence soit justement reliée au fait que ce n'est pas nous qui soignons les enfants, que ce n'est pas nous en général qui supportons la vie. Un changement dans notre implication vis-à-vis des enfants pourrait donc aussi avoir pour effet de changer notre propre attitude vis-à-vis de la violence et, peut-être du même coup, à long terme, celle de nos fils.

Prendre notre juste part des charges quotidiennes entraînerait évidemment des bouleversements considérables au plan de la structure traditionnelles du travail et de l'emploi. Une implication massive des hommes obligerait, en effet, à reconsidérer totalement les horaires et les conditions de travail. Cela ébranlerait sérieusement nos conditionnements vis-à-vis du travail, de la compétition, de la performance. Cela nous rendrait moins méprisants vis-à-vis du travail domestique, des emplois sous-payés qui y ressemblent et du travail à temps partiel. Cela nous sensibiliserait enfin à diverses recommandations des femmes, tels des réseaux de garderie universels et gratuits, et des congés de maternité et de paternité payés.

En outre, le fait d'être plus fréquemment en contact avec les enfants, sur une base plus chaleureuse et plus émotive, transformerait notre personnalité en profondeur. En effet les enfants pourraient snas doute, plus que quiconque, nous amener à être plus transparents quant à nos émotions, nos incertitudes, nos états d'âme, nos contradictions. Si proches de leurs émotions, les enfants nous renvoient aux nôtres, et nous révèlent ainsi à nous-mêmes. La répression envers les enfants, dans la famille ou dans l'éducation, vient d'ailleurs souvent du fait que l'adulte ne supporte pas d'être ainsi démasqué, mis à jour. En invoquant l'arbitraire du respect de l'autorité, c'est eux que nous punissons alors, au lieu d'être attentifs à ce qu'ils nous disent, et de travailler à notre propre croissance. Commencer à les écouter, c'est donc nous ouvrir à une connaissance et à un respect nouveau des enfants et, du même coup, à une connaissance nouvelle de nous-mêmes, à un amour de nous-mêmes pour ce que nous sommes vraiment, et non pour les modèles que nous sommes censés représenter !

Cela fait beaucoupd'hypothèses de changement et, peut-être, beaucoup de rêves. Mais il reste certain que des relations plus affectueuses et plus profondes, plus saines aussi, avec les enfants, entraîneraient des bouleversements positifs considérables, tant au plan personnel qu'au plan social.

SYNTHÈSE

1. Si vous deviez résumer ce soir à quelqu'un ce que vous avez retenu de ce module comment le formuleriez-vous?

2. Formulez au moins une façon concrète de traduire dans vos attitudes, dans vos comportements ou dans des actions collectives, les réflexions que suscite en vous ce module:

PROGRAMME
VIVRE AU MASCULIN

MODULE - FAMILLE

Conception: Michel Aubé
Donald Millaire

REMERCIEMENTS

Les concepteurs tiennent à remercier les personnes suivantes pour leurs analyses et commentaires sur le contenu du cours: Louise Desmarais, Margot Dézilets, Jacques Doyon, Lucie Girard, France Gravel, Luc Grégoire, Claude Lacasse, Jocelyne Lapointe, Thérèse Leclerc, Andrée Matteau, André Michaud et Jules Sauvé.

Merci également aux participants de l'expérimentation du programme pour le partage de leur vécu et pour les suggestions qu'ils ont apportées pour la révision de la version préliminaire du cours.

Finalement, des remerciements particuliers doivent être adressés à Maurice Emond, conseiller pédagogique du Service de l'Éducation des adultes de la Commission scolaire des Mille-Îles, à Nicole Verret-Roy et à Jean-Marc Baril, de la Direction générale de l'Éducation des adultes du ministère de l'Éducation du Québec, pour leur encouragement et leur support tout au long de la réalisation de ce document.

Ce programme a été réalisé avec l'aide financière de la Direction générale de l'Éducation des adultes du ministère de l'Éducation du Québec.

MODULE - FAMILLE

Famille et condition masculine

Questionnaire (à domicile)

La réalité de la famille

a) Divorces, unions de fait, familles monoparentales

b) Mariage et insatisfaction

c) Mariage, santé mentale et mortalité

d) Violence familiale

e) Famille et dénatalité

f) La famille, lieu de croissance ou d'aliénation?

Apprentissage des rôles sexuels

Famille et folie: l'analyse de l'anti-psychiatrie

Femmes et folie: l'analyse féministe

Exercice: Quelle famille? (théâtre forum)

g) La famille, lieu d'exploitation économique

Exercice: Grève au foyer.

Conclusion

Exercice: Par où commencer?

Synthèse

FAMILLE ET CONDITION MASCULINE

La démarche entreprise tout au long de ce cours repose sur un constat fondamental: celui de l'inégalité des rapports entre hommes et femmes. Dans ce contexte, notre interrogation sur la condition masculine vise essentiellement à mettre à jour quelques-uns des rouages par lesquels cette inégalité est possible, et par lesquels du même coup les hommes sont aliénés dans certains rôles. Si cette interrogation doit mener à un changement social, c'est certainement dans le sens de rapports entre les sexes qui ne soient plus des rapports de domination et d'oppression, mais des rapports égalitaires.

Or, pour la majorité des individus, le lieu privilégié où se jouent les rapports hommes-femmes, c'est la famille. C'est en effet pour la famille, pour les fonctions nettement définies au sein de la famille que la société nous fabrique, de façon extrêmement stéréotypée, comme hommes ou comme femmes. Et c'est aussi par le moyen de la famille que ces rôles sont d'abord reproduits puis intériorisés en chacun de nous. D'une certaine façon, c'est la famille qui a fait de nous les hommes que nous sommes, et cela en bonne partie pour que nous reproduisions la famille à notre tour. "Faut que tu sois un homme"..., avons-nous tous appris très tôt... "faut que tu sois fort et responsable, que tu fondes un foyer, que tu le fasses vivre..." Ce que nous avons tous appris du même coup, c'est que, en devenant aussi forts et responsables, et pourvoyeurs en plus, nous serions tout "naturellement"... chefs de famille ! C'est en ce sens qu'une interrogation de fond sur la famille doit se retrouver au coeur même de toute interrogation sur la condition masculine.

D'ailleurs ce thème de la famille se retrouve dans chacun des autres sujets qui concernent la condition masculine. Ainsi, à propos du sexisme, il est intéressant de faire ressortir comment les images d'homme et de femme sont acquises très tôt à l'intérieur de la cellule familiale et comment les rôles et les tâches socialement attribués à chaque sexe y sont rapidement déterminés.

En interrogeant le comportement de l'homme au travail, on est vite confronté au rôle de pourvoyeur qui lui est traditionnellement réservé, qui le préserve souvent d'un partage égalitaire des tâches domestiques et qui est également invoqué pour justifier "l'absence du père". D'autre part, les impératifs économiques font aussi de la famille l'unité essentielle de consommation. L'homme qui "fonde" un foyer dont il est censé être l'unique pourvoyeur envisage rapidement d'acquérir un certain nombre de biens: une maison, des meubles, une voiture, une télé-couleur... Il doit alors habituellement redoubler d'ardeur au travail, et surtout "s'accrocher" à sa "job". La famille devient ainsi un catalyseur de production et de consommation et, du même coup, un puissant stabilisateur social.

Les relations entre hommes sont également façonnées par la famille. En explorant la relation que nous avons eue avec notre père et que nous reproduisons peut-être avec nos enfants, nous pouvons voir à quel point cette relation détermine notre identité masculine. Pourtant cette relation le paternité est elle-même déterminée par un certain modèle de famille qui détermine, à son tour, un certain type de rapport avec l'autorité, une façon de concevoir les rapports dans le privé et dont l'une des caractéristiques est, par exemple, le contrôle de l'expression des émotions entre père et enfants. En particulier, on peut émettre l'hypothèse que la répression sociale à l'endroit de l'homosexualité vient, entre autres, du fait qu'elle menace la cellule familiale dans sa fonction essentiellement reproductrice, dans le modèle de sexualité que celle-ci véhicule, bref dans les rapports que la famille détermine entre individus du même sexe et de sexes différents.

Finalement, le dossier sur la violence fait ressortir la quantité absolument incroyable d'agressions que des hommes perpétuent quotidiennement dans le privé, au sein même de la famille, sur des femmes et des enfants. A ce chapitre, il convient d'ajouter également que l'opinion publique aussi bien que l'appareil judiciaire semblent s'entendre pour maintenir autour de la violence "familiale" un silence ou, du moins, une neutralité, étrangement complice .

Bref, au coeur de chacun de ces thèmes, il y a celui de la famille qui les teinte d'une façon particulière. Il s'agit donc d'un thème carrefour par rapport à la condition masculine et ce module va chercher à reconsidérer globalement la réalité actuelle de la famille. Par delà l'image qu'on en donne habituellement d'un hâvre de sécurité et de paix, il existe en effet quantité de données sur les taux de divorce, sur la responsabilité paternelle et parentale, sur la violence familiale, sur la relation entre statut marital et santé mentale, entre statut marital et mortalité... Il semble bien que la famille ne soit pas tout à fait ce qu'on prétend qu'elle est.

QUESTIONNAIRE: (à domicile)

Et vous, que vivez-vous de particulier, comme homme, dans votre milieu familial ? Interroger la famille comme lieu spécifique d'aliénation masculine, ça signifie en effet regarder d'abord dans votre vie à vous. En guise de sensibilisation au texte, prenez le temps de répondre pour vous-mêmes aux questions suivantes. Les réponses qui surgiront serviront également de préparation aux exercices de la rencontre:

1. Avez-vous l'impression que, dans la société, "le mariage" ou "la famille" sont aussi avantageux pour la femme que pour l'homme? Qu'en est-il concrètement dans votre couple ?
   A partir de quels critères pouvez-vous comparer les avantages et les inconvénients que l'un ou l'autre peuvent retirer de "la famille" ?

2. Vivre "en famille", qu'est-ce que cela signifie concrètement:

   - par rapport à votre travail ?
   - par rapport à vos enfants ?
   - par rapport à vos propres parents ?
   - par rapport à votre sexualité ?
   - par rapport à l'image que vous vous faites de vous-mêmes?

   Répondez en vous demandant en quoi, pour chacun de ces éléments, ce serait différent si vous ne viviez pas "en famille".

3. Comment vous sentez-vous par rapport à votre famille d'origine: père, mère, frères, soeurs ? Par rapport à eux, vous sentez-vous autonome, bien dans votre peau ? Par exemple, pouvez-vous facilement refuser d'aller à un souper ou à une fête de famille si vous n'en avez pas le goût ?
   Et par rapport à votre belle-famille ?

4. Avez-vous l'impression que vos enfants ont beaucoup d'autonomie par rapport à vous ?
   Peuvent-ils facilement exprimer des divergences de goût et de point de vue, ou s'adonner à leurs propres activités en dehors de la famille ?
   Souhaitez-vous qu'ils aient cette autonomie ?

5. Trouvez-vous normal que la plupart des enfants ne portent que le nom de leur père ?
   Accepteriez-vous qu'ils ne portent que le nom de leur mère ?
   Seriez-vous d'accord que l'Etat oblige à donner aux enfants les noms de leurs deux parents jusqu'à leur maturité ?
   Que pensez-vous de la proposition du Conseil du statut de la femme que les filles portent le nom de leur mère et les garçons celui de leur père ?

6. Que pensez-vous de l'idée de rémunérer le travail ménager ?
Si un telle mesure devait être appliquée, qui d'après vous devrait verser ce salaire:

- l'Etat ?
- l'employeur du mari ?
- le mari lui-même ?
- les trois précédents ensemble ?

Et à combien l'évalueriez-vous, par année, approximativement ?
En quoi pensez-vous qu'une telle mesure affecterait la vie de famille ?

7. Avez-vous déjà envisagé de rester à la maison et d'assumer vous-même le travail domestique et l'éducation des enfants ?
Accepteriez-vous de renoncer temporairement à votre travail et de rentrer à la maison si cela devait permettre à votre conjointe de faire une carrière ?
Et si ça devenait la seule façon de "fonder une famille" ?
Avez-vous déjà songé que c'est précisément ce que font des millions de femmes ?

8. Si vous étiez membre d'un jury d'adoption chargé de trouver un foyer à un enfant, accepteriez-vous de le confier à:

- un couple d'homosexuels ?
- un couple de lesbiennes ?
- une femme séparée, chef de famille monoparentale ?
- un homme séparé, chef de famille monoparentale ?

Expliquez votre réponse dans chaque cas.
Et si vous n'aviez que ces choix, quel serait votre ordre de préférence ? Pourquoi ?

9. Pensez-vous que les garderies sont un milieu aussi favorable au développement des enfants que le milieu familial ?
Votre opinion changerait-elle si c'était vous qui deviez vous occuper quotidiennement des enfants ?

10. D'après vous, comment et par qui devrait se faire l'éducation sexuelle des enfants ? Pourquoi ?

11. Si vous voyez un parent battre ou gifler son enfant, pensez-vous qu'il faut intervenir ?
Si vous assistez à une scène violente entre un homme et sa conjointe, que ferez-vous ?

Ditez-vous bien que chacune de ces questions interroge, par un biais ou l'autre, l'idée que vous vous faites de ce qu'est une famille, ou du moins de ce qu'elle DOIT être. Songez à ce que vos réponses signifient pour la condition des hommes, pour celle des femmes et pour l'égalité de leurs rapports.

LA RÉALITÉ DE LA FAMILLE

La famille est encore dans l'esprit de bien des gens un hâvre de sécurité et de paix, un lieu privilégié d'épanouissement individuel, une espèce de point de référence sûr auquel on pourra toujours se raccrocher dans les moments d'incertitude. Pourtant, à un moment ou l'autre, la plupart des gens ont également certains doutes là-dessus. Cela se produit peut-être surtout à l'adolescence ou encore à l'occasion d'une rupture, en tout cas chaque fois qu'il est question pour un membre d'obtenir plus d'autonomie ou de quitter "la famille". Dans ces moments de crise, on n'est plus du tout sûr qu'elle soit ce lieu de sécurité ou de croissance qu'elle est censée être. Or ce doute, on le voit de jour en jour renforcé par tout un ensemble de données concrètes qui s'accumulent à propos de la famille.

A) DIVORCES, UNIONS DE FAIT, FAMILLES MONOPARENTALES

Rien sans doute ne révèle plus adéquatement l'actuelle instabilité des familles que l'évolution du taux de divorces. En effet au Québec, le taux est passé de 8 divorces pour 100 mariages en 1969, à 36 pour 100 mariages en 1975 (1). Si l'on considère l'étonnante rapidité de cette croissance et, surtout, le fait que 1969 marque précisément l'entrée en vigueur de la loi sur le divorce, on peut soupçonner que, depuis fort longtemps, l'insatisfaction couvait. En 1982, les statisticiens estiment toujours que 36% des mariages actuels se solderont par un divorce (2). Parallèlement, le nombre des unions de fait s'est accru, atteignant, en 1974, 12% des couples entre 18 et 34 ans (3). Un sondage Gallup, mené en juin 1981 auprès de 1 054 Canadiens, révèle d'ailleurs qu'il y a plus de gens en accord (46%) qu'en désaccord (40%) avec le mariage à l'essai, estimant qu'il est sensé pour un couple de vivre ensemble pendant un certain temps avant de se décider ou non au mariage. Il y a dix ans, seulement 22% des personnes interrogées favorisaient cette coutume (4). Le nombre des familles monoparentales ne cesse également d'augmenter: on en comptait 158 895 en 1976 (5) et environ 200 000 en 1981, dont 85% gérées par des femmes (6). Statistique Canada prévoit par ailleurs une forte augmentation de ce type de famille: 20% de plus du côté des hommes et 23%, du côté des femmes (7).

---

(1) Conseil du statut de la femme, Pour les Québécoises: égalité et indépendance, Québec, Éditeur officiel, 1978, p. 186.

(2) Lachance, Micheline, "La famille de l'an 2000", L'Actualité, vol. 6 no. 8, août 1981, p. 57.

(3) Conseil du statut de la femme, op. cit., p. 147.

(4) "Sondage Gallup: appui croissant au mariage à l'essai", Le Soleil, 12 août 1981.

(5) Conseil du statut de la femme, op. cit., p. 196.

(6) Lachance, Micheline, op. cit., p. 56.

(7) Ibid., p. 57.

Il est important de mentionner ici que les demandes en divorce proviennent surtout des femmes: de 76,9% des cas en 1970, ce pourcentage est passé à 85,7% en 1975 (8). Ces chiffres sont d'autant plus éloquents quand on sait que les femmes se voient confier la garde exclusive des enfants dans 7 cas sur 10 (9), que 70% des divorcées en 1976 étaient des assistées sociales (10) et qu'en général les femmes n'arrivent à obtenir une pension alimentaire que dans 25% des cas (11). Etant donné la précarité de leur situation économique, il faut certainement que les insatisfactions des femmes par rapport à leur vie matrimoniale soient fortes pour qu'elles acceptent de prendre de pareilles décisions !

B) MARIAGE ET INSATISFACTION

Or, il existe de plus en plus de données sur la satisfaction respective des conjoints à l'égard du mariage. Aux Etats-Unis, par exemple, l'enquête Quality of American Life Survey (12) démontrait en 1970 que les femmes les moins satisfaites étaient justement les femmes mariées ayant des enfants. Jessie Bernard (13) fait elle aussi le point sur une dizaine d'articles sur le sujet démontrant chaque fois une plus grande insatisfaction de la part des femmes. L'une de ces études portant sur 6 928 personnes (14). On y rapporte plus de femmes que d'hommes qui se disent insatisfaites de leur mariage, qui ont à un moment ou l'autre regretté leur mariage, qui considèrent leur mariage comme malheureux et qui ont envisagé récemment un divorce ou une séparation.

---

(8) Conseil du statut de la femme, op. cit., p. 186.

(9) Lachance, Micheline, op. cit., p. 56.

(10) Conseil du statut de la femme, op. cit., p. 189.

(11) Office de révision du Code civil, Comité du tribunal de la famille, Rapport sur le tribunal de la famille, Montréal, Editeur officiel du Québec, 1975, p. 190.

(12) Hicks, M. & M. Platt, "Marital happiness and Stability: a review of the research of the 60s", Marriage and Family living, vol. 32, no 4, 1970, p. 553-574.

(13) Bernard, Jessie, "The paradox of the happy marriage" dans Gornick, Vivian & Barbara K. Moran, Woman in Sexist Society, New York, New American Library, 1971, p. 145-162.

(14) Renne, Karen S., "Correlates of dissatisfaction in Marriage", Journal of Marriage and the family, no 12, 1970.

C) MARIAGE, SANTÉ MENTALE ET MORTALITÉ

Mais il y a plus que de l'insatisfaction. Jessie Bernard fait également le point sur les études consacrées à l'équilibre mental des individus selon leur sexe et leur statut civil. On y trouve en général que les femmes mariées souffrent plus souvent de dépression et de troubles mentaux que les hommes mariés... et surtout plus souvent que les femmes célibataires. Et, parmi les femmes mariées, l'existence de troubles mentaux augmente en fonction directe du nombre d'enfants (15). Ce qui complète le tableau d'une étrange façon, c'est que, du côté des hommes, ce sont au contraire les célibataires qui manifestent l'incidence la plus élevée de maladie mentale (16). Une étude sur la répartition des patients psychiatriques dans les salles d'urgence du Montréal métropolitain révèle exactement cette relation inverse (17).

	Patients psychiatriques des salles d'urgence	
Etat civil	Sexe	
	Masculin	Féminin
Célibataire	59,7%	35,1%
Marié	23,8%	40,9%

(15) Chesler, Phyllis, Women and Madness, New York, Avon Books, 1973, p. 44.

(16) Gove, Walter R., "The relationship between sex roles, marital status and mental illness", Social Forces, vol. 51, Vanderbilt University, 1972, p. 35-44.

(17) Lebeau, A.L., Bozzini, A.-P., Contandriopoulos, R. Pineault, "Les urgences psychiatriques dans la région du Montréal métropolitain: quelques différences entre les hommes et les femmes", Santé mentale au Québec, vo. 4, no 2, 1979, p. 25-52.

En somme, alors que la vie matrimoniale semble déprimer surtout les femmes, c'est plutôt la vie de célibat qui affecte la santé mentale des hommes. En réalité, même la santé physique des hommes semble menacée en dehors du mariage. En effet, selon une enquête échelonnée sur 12 ans par des chercheurs de l'Université John Hopkins au Maryland auprès de 4 000 veufs et veuves, "les hommes qui ont perdu leurs épouses sont beaucoup plus susceptibles de mourir aussi dans les années qui vont suivre, que les hommes du même âge jouissant toujours de la présence de leurs femmes ... Mais la mort du mari n'a presque pas d'effet sur le taux de mortalité des femmes". (18) Et pourtant celles-ci se retrouvent souvent dans des conditions économiques précaires. En effet, "au Canada, deux veuves âgées sur trois ont un revenu inférieur au seuil de la pauvreté" (19) à tel point qu'on a pu dire que la meilleure façon d'être pauvre, c'est justement d'être une femme âgée et veuve ! (20)

Or si le fait de sortir du mariage est moins pénible pour la santé des veuves que pour celles des veufs, et cela malgré des conditions économiques autrement plus difficiles, il faudra bien reconnaître que le mariage n'apporte pas aux femmes la sécurité que l'on prétend et que c'est aux hommes surtout qu'il sert de refuge et de sécurité, aussi bien physique qu'affective !

D) VIOLENCE FAMILIALE

Le dossier sur la violence contribue lui aussi à semer un doute sérieux sur l'harmonie et la sécurité qui peuvent exister au sein de la famille. Il faut en effet savoir que dans un couple sur dix, au Canada, en 1978, la femme a été suffisamment battue par son conjoint pour devoir faire appel à une aide extérieure (21); que les viols ont surtout lieu

---

(18) Greenberg, Joël, "Selon des chercheurs, les veufs meurent plus tôt que les veuves", Le Soleil, 8 août 1981.

(19) La femme et la pauvreté. Rapport du Conseil national du bien-être social, Ottawa, octobre 1979, p. 15.

(20) Dulude, Louise, Vieillir au féminin, Ottawa, Conseil consultatif canadien de la situation de la femme, avril 1978, p. 46.

(21) MacLeod, Linda, op. cit., p. 23.

dans le privé, se produisant dans 56% des cas au domicile de la victime ou de l'agresseur, et celui-ci étant connu de sa victime dans 43% des cas "rapportés" (22); que, jusqu'en janvier 1983, le Code criminel canadien stipulait (Art. 143-144) qu'un viol était commis si un homme avait des rapports sexuels, sans son consentement, avec une femme qui n'était pas son épouse, rendant du même coup légitime le viol conjugal; qu'au Québec, en 1980 encore, on estimait à près de 20% le nombre d'enfants victimes d'inceste(23); que l'un des principaux facteurs déterminant l'entrée d'une femme sur le marché de la prostitution, c'est justement l'expérience de brutalité sexuelle au sein de la famille, de viols et d'incestes subis pendant l'enfance ou l'adolescence (24); que plus de 3 000 nouveaux cas d'enfants maltraités sont enregistrés chaque année au Québec (25); qu'entre 100 et 200 enfants sont tués chaque année au Canada par leurs parents ou par ceux qui en ont la garde(26); que les mauvais traitements constituent la principale cause de mortalité chez les enfants entre 6 mois et un an (27); que les consommateurs de cette idéologie de violence et de mépris que constitue la pornographie sont essentiellement des hommes, que cette consommation s'effectue surtout dans le privé et que, d'ailleurs, le consommateur-type est "un homme de classe moyenne, dans la quarantaine, marié" (28).

---

(22) Conseil du statut de la femme, op. cit., p. 130.

(23) Rapport des colloques régionaux sur la violence au Québec, Dossier: Inceste, ministère de la Justice, Gouvernement du Québec, 1980.

(24) Texier, Catherine et Marie-Odile Vézina, Profession: Prostituée, Rapport sur la prostitution au Québec, Montréal, Éditions Libre Expression, 1978.

(25) Bernier, Conrad, "3 000 nouveaux enfants maltraités chaque année", La Presse, 28 février 1981.

(26) "Ottawa aurait mis fin à une étude sur les enfants battus à mort", La Presse, 22 avril 1981.

(27) Norman, Gilles, "Une société "anti-enfant qui nie le statut social des parents", La Presse, 11 janvier 1981.

(28) Conseil du statut de la femme, op. cit., p. 139.

Devant l'accumulation de tant de faits de violence, c'est donc sans exagération que l'on peut identifier la famille elle-même comme l'un des lieux les plus dangereux de la société, en particulier pour les femmes et pour les enfants.

E) FAMILLE ET DÉNATALITÉ

La famille est également fortement associée à la reproduction de l'espèce et au désir d'avoir des enfants. C'est même là l'une de ses fonctions traditionnelles le plus farouchement défendu par l'Eglise, et aussi, plus discrètement, par l'Etat, en particulier lorsqu'il consulte avec inquiétude ses statistique sur la dénatalité.(29) C'est d'ailleurs la présence d'enfants qui crée la famille comme telle, et c'est peut-être le seul élément indiscutable dans les diverses définitions que l'on peut donner d'une famille.

Or, justement, les chiffres actuels démontrent que le désir d'enfants n'est pas tellement vigoureux. Ainsi, au Canada, en 1976, on comptait près de deux millions de foyers sans enfant et environ un million et demi de familles à enfant unique.(30) Au Québec, une enquête menée par le démographe Jacques Henripin démontre que les perspectives de fécondité des femmes ont baissé subitement durant la dernière décade (31), à tel point que la taille moyenne envisagée par les couples pour leur famille arrive juste en dessous du nombre de 2,35 enfants, nécessaire, selon les statisticiens, pour assurer le remplacement des générations.

---

(29) Wagnière, Frédéric, "Québec doit accélérer sa politique nataliste - Bernard Landry", La Presse, 28 février 1981.

(30) Lachance, Micheline, op. cit., p. 56.

(31) Henripin, Jacques, Paul-Marie Huot, Evelyne Lapierre-Adamcyk, et Nicole Marcil-Gratton, Les enfants qu'on n'a plus au Québec, Montréal, les Presses de l'Université de Montréal, 1981. Revue de Renée Rowan, Le Devoir, 4 avril 1981.

(32) Office de révision du Code civil, Comité du tribunal de la famille, Rapport sur le tribunal de la famille, Montréal, Editeur officiel du Québec, 1975, p. 190.

Si ces données ont l'air d'impliquer surtout les décisions des femmes, on n'a qu'à rappeler - dans un contexte où le nombre de séparations et de familles monoparentales augmentent à vive allure - qu'à peine 25% des pensions alimentaires, pourtant prescrites par les jugements de Cour, sont effectivement perçues (32). Comme quoi on n'est pas tellement non plus dans une société de "paternité responsable". En outre, lorsque ces pensions sont versées par le père, en réalité pour subvenir aux besoins de ses propres enfants, elles sont déductibles de ses impôts à lui, mais considérées comme un revenu pour la mère, qui doit alors les déclarer dans ses impôts à elle... Une bel exemple de "fiscalité patriarcale" !

F) LA FAMILLE, LIEU DE CROISSANCE OU D'ALIÉNATION ?

Finalement la famille est souvent présentée comme un lieu privilégié de croissance personnelle et de développement. C'est d'ailleurs sous cet angle que Maurice Champagne-Gilbert aborde la problématique de la famille(33). Après avoir fait l'analyse des besoins fondamentaux de l'individu, comme la sécurité, le vouloir-vivre, la confiance en soi, l'autonomie..., il cherche à faire valoir la famille comme le milieu le plus adéquat pour satisfaire ces besoins. Tout en reconnaissant que les rapports entre maris et femmes, et entre parents et enfants, sont essentiellement des rapports de pouvoir et de domination, il en rejette la responsabilité sur la société: "Ce qui se passe dans la famille n'est en fait que le reflet de ce qui se passe dans la société" (34). Cela évacue le fait que la relation entre famille et société est une relation cyclique, d'inter-dépendance. En effet, on peut tout aussi bien dire que ce qui se passe dans la société est le reflet de ce qui se passe dans la famille !

---

(32) Office de révision du Code civil, Comité du tribunal de la famille, Rapport sur le tribunal de la famille, Montréal, Editeur officiel du Québec, 1975, p. 190.

(33) Champagne-Gilbert, Maurice, La famille et l'homme à délivrer du pouvoir, Montréal, Editions Léméac, 1980.

(34) Champagne-Gilbert, Maurice, "Au coeur de la situation familiale, il y a la question des rapports hommes-femmes", Revue Notre-Dame, no 5, mai 1981, p. 16-28.

Apprentissage des rôles sexuels

C'est particulièrement vrai dans le cas de l'apprentissage des rôles sexuels. Elena G. Belotti, dans un excellent livre qui porte sur le conditionnement des enfants à ces rôles, illustre bien comment la discrimination intervient même avant l'arrivée de l'enfant. En effet, dès la grossesse, les parents manifestent déjà souvent une préférence marquée pour la venue d'un garçon. (35) Belotti montre également comment on effectue plus tôt le sevrage des filles, alors qu'on laisse tout leur temps aux garçons qu'on suppose "naturellement" gourmands et sensuels. On y apprend aussi comment les filles sont plus facilement et plus fréquemment interrompues dans leurs jeux, pour leur demander de "petits services", alors que les garçons peuvent continuer plus librement d'explorer et de résoudre des problèmes. Au Québec, le Conseil du statut de la femme a tenté de mettre à jour comment l'école s'allie souvent à la famille pour renforcer cette discrimination. Une analyse des stéréotypes contenus dans nos manuels scolaires montre ainsi à quel point les rôles familiaux attribués aux enfants varient selon leur sexe, accentuant la dépendance des filles par rapport aux tâches domestiques, alors qu'ils associent plutôt aux garçons l'esprit de compétition, d'aventure et de conquête:

> Guy pratique les sports: la natation, la gymnastique, le tennis, la boxe, le plongeon. Son ambition est de devenir champion et de remporter beaucoup de trophées.
>
> Yvette sa petite soeur est joyeuse et gentille. Elle trouve toujours le moyen de faire plaisir à ses parents ... Après le déjeuner, c'est avec plaisir qu'elle a essuyé la vaisselle et balayé le tapis.
>
> Jouons ensemble, 2e année, Forest-Ouimet, Editions Granger Frères, p. 92. (36)

---

(35) Belotti, Elena Gianini, Du côté des petites filles, Paris; Editions des Femmes, 1974.

(36) Rapporté dans:

Dunnigan, Lise, Analyse des stéréotypes masculins et féminins dans les manuels scolaires au Québec, Québec, Editeur officiel, 1975.

C'est d'ailleurs cette citation à propos des stéréotypes sexistes qui fut à l'origine de la fameuse affaire des "Yvettes" lors de la campagne référendaire du printemps 1980.

Les manuels scolaires québécois fourmillent de ces préjugés ! Comment penser que des allusions de ce type, surtout quand elles sont répétées fréquemment, qu'elles font l'objet des activités scolaires quotidiennes, et qu'en plus elles reflètent ce qui est vécu tous les jours à la maison ne façonnent pas le comportement des individus ?

Or, si l'on retrouve ces comportements comme exemple dans les manuels scolaires, c'est justement qu'ils correspondent encore à ce qui est vécu dans la plupart des familles; c'est encore la façon dont on y "fabrique" des enfants !

Les jouets constituent un autre exemple privilégié de la façon par laquelle le milieu familial inculque aux enfants les modèles de comportement qui correspondent à leur sexe. Ainsi à quoi ressemblent les jouets que l'on offre aux garçons ?

- des jouets inspirés de la vie militaire et de la guerre (soldats, armes, matériel de guerre...)
- des jouets relatifs à la conquête et à la matrise de l'univers (trains, bateaux, avions, cosmonautes...)
- des jouet, de compétition (course automobile, sport...)
- des jouets scientifiques (jeu de chimie, d'électronique...)
- des jouets d'aventures et d'action (cow-boy et indiens, policiers, mousquetaires...)

En somme des jouets qui valorisent l'agressivité, la compétition, l'esprit d'aventure, la conquête, la domination par la force ou la technique... Par contre, pas de poupées pour les petits gars ! Peu de jeux qui permettraient une appropriation et une expression de la tendresse et des émotions.

Quant aux jouets qui sont offerts aux filles, on retrouve par exemple tout l'assortiment de Fraisinette et de Barbie, des présents qui concernent surtout l'apprentissage des tâches ménagères, l'éducation des enfants et la coquetterie ! On peut rétorquer que ce sont là les jouets qui existent sur le marché... Mais ce sont les parents qui les offrent et, si on les retrouve si facilement sur les rayons, c'est justement parce que la demande pour ce type d'objets est encore très forte.

Plus encore que les jouets, il faudrait enfin interroger le comportement des parents eux-mêmes comme modèles d'identification pour leurs enfants... !

Famille et folie: l'analyse de l'anti-psychiatrie

Au plan du développement personnel cependant, il n'y a pas que l'apprentissage des rôles sexuels qui sont imputable à la famille. En effet, il existe déjà un dossier passablement volumineux sur les relations entre le milieu familial, et la genèse de certains troubles mentaux. Les recherches de Ronald D. Laing et David Cooper en Angleterre, et de Gregory Bateson aux Etats-Unis, [37] ont par exemple fait ressortir comment la maladie mentale était souvent reliée au type de relations vécues entre les membres de la famille. Au cours de sa pratique avec des patients psychiatriques, le Docteur Laing avait remarqué que certains d'entre eux, qui avaient pris suffisamment de mieux pour retourner dans leur milieu familial, y faisaient systématiquement une rechute et devaient rapidement réintégrer l'hôpital psychiatrique. Il entreprit alors d'examiner les

---

[37] Laing, Ronald D, & Aaron Esterson, L'équilibre mental, la folie et la famille, Paris, Maspéro, 1971.

Cooper, David, Psychiatrie et Anti-psychiatrie, Paris, Le Seuil, 1970.

Paris, Le Seuil, 1972.

Bateson, Grégory, Don D, Jackson, Jay, Haley, & John, Weakland, "Toward a theory of Schizophenia", Behavioral Science, vol 1, 1956, p. 251-264.

relations qui existaient entre les patients et leurs familles, et il découvrit que les schémas de communication utilisés visaient le plus souvent à ignorer ou même à nier les perceptions du patient ou les expériences qu'il vivait comme significatives. On niait par exemple ce qu'il "avait cru" percevoir de conflits entre ses parents, ou de rejet de leur part, on questionnait les souvenirs qu'il "croyait" avoir de certaines querelles passées, on désarmorçait ses propres réactions de haine ou de colère, en disant qu'il ne les pensait pas vraiment, ou on le culpabilisait en disant qu'elles étaient injustifiées...

Or, très souvent, les gens qui se voient étiquetés comme fous, sont des individus d'une extrême sensibilité qui ont une perception très aiguë des rapports entre les personnes. Leurs perceptions, souvent justifiées, deviennent donc fort menaçantes pour l'unité de la famille et pour la façade harmonieuse qu'elle cherche à présenter. Une façon d'écarter la menace, c'est d'enlever leurs sens à toutes ces perceptions et ces remarques dangereuses pour la famille, c'est-à-dire de rendre le discours et les comportements du patient "insensés". Bien sûr, toute expression d'autonomie personnelle est également réprimée, parce que menaçante au même titre. Laing et Cooper font d'ailleurs remarquer que les comportements qui incitent une famille à faire appel à la psychiatrie, et qui entraînent un diagnostic de folie, sont habituellement des comportements de non-conformité par rapport aux valeurs de la famille. Autrement dit, la famille ne permet pas facilement que l'on déroge à ses normes, qu'on la défie et que l'on mette en danger son apparente unité. Pour préserver cette illusoire harmonie, elle sera même prête à sacrifier l'intégrité physique ou psychique d'un de ses membres.

Laing et Cooper qualifient leur approche "d'anti-psychiatrie" car ils rejettent la psychiatrie traditionnelle comme une institution qui vise essentiellement à renforcer celle de la famille et à y réintégrer, après les avoir cassés, ses membres les plus récalcitrants.

Ils condamnent également les traitements utilisés par la pratique traditionnelle - psychodiagnostics, médications, électrochocs - comme autant de moyens violents de plier à la même conformité sociale ceux pour lesquels la famille a échoué dans cette tâche.

Femmes et folie: l'analyse féministe

L'analyse féministe prolonge celle de l'anti-psychiatrie en faisant ressortir la structure essentiellement patriarcale de l'institution psychiatrique, c'est-à-dire une institution contrôlée entièrement par des hommes et visant essentiellement, comme la famille, à maintenir leur pouvoir et leurs privilèges sur les femmes. Ce qui frappe en effet à la lecture de Laing, c'est que les patients dont il parle sont presque toujours des femmes, alors que, du côté des traitants, il s'agit toujours d'hommes. Or cela reflète simplement la réalité du traitement psychiatrique. Ainsi, en 1976 au Québec, parmi les patients traités pour psychose ou névrose, il y avait 63% de femmes, contre 37% d'hommes, soit presque deux fois plus, alors que, du côté des intervenants - psychiatres, psychologues ou thérapeutes - 90% étaient masculins (38).

Non seulement les femmes se voient-elles plus souvent que les hommes étiquetées comme "folles" ou "malades", mais, même parmi les autres patients psychiatriques, elles subissent un traitement plus sévère. Elles se voient administrer une fois et demie plus de médicaments (39) elles sont soumises à deux fois plus de psychothérapie (40), elles subissent deux fois plus d'électrochocs que les patients masculins (41), sans parler des abus sexuels dont elles sont régulièrement victimes de la part des intervenants eux-mêmes (42).

---

(38) Conseil du statut de la femme, op. cit., p. 119-120.
Pour les Etats-Unis, les statistiques sont sensiblement du même ordre: 60% de femmes environ pour 40% d'hommes, Chesler, Phyllis, op. cit., p. XXII.

(39) Conseil du statut de la femme, op. cit., p. 116.

(40) Ibid, p. 115.

(41) Ibid, p. 121.

(42) Chesler, Phyllis, op. cit., chapitre V, p. 136-158.

Or, si l'on examine les critères qui sont invoqués professionnellement par les thérapeutes pour établir leurs diagnostics et qui servent à faire enfermer les femmes, on se rend compte qu'ils sont essentiellement formulés en termes de rôles. Le tableau suivant synthétise les résultats d'une étude portant sur les caractéristiques de la personne "saine" selon différents thérapeutes: (43)

CARACTÉRISTIQUES DE LA PERSONNE "SAINE" MENTALEMENT SELON LES THÉRAPEUTES (ÉTUDE DE BROVERMAN)

ADULTE SAIN	HOMME SAIN	FEMME SAINE
Moins soumis	Moins soumis	Soumis
Indépendant	Indépendant	Moins indépendante
Aventureux	Aventureux	Moins aventureuse
Peu influençable	Peu influençable	Influençable
Plus agressif	Plus agressif	Moins agressive
Compétitif	Compétitif	Peu compétitive
Moins émotif	Moins émotif	Plus émotive
Moins préoccupé par son apparence	Moins préoccupé par son apparence	Plus préoccupée par son apparence
Plus objectif	Plus objectif	Moins objective

(43) Broverman, I.K., D.M. Broverman, F.E. Clarkson, P.S. Rosenkranz, S.R. Vogel, "Sex-role stereotypes and clinical judgments of mental health", Journal of consulting and clinical psychology, no 34, 1970, p. 1-7.

Ces caractéristiques montrent clairement que, pour les thérapeutes, en majorité des hommes, la femme saine est d'abord la femme soumise, dépendante et influençable. En somme, c'est celle qui reste sous la domination masculine et à sa place, c'est-à-dire au foyer. Dans une étude menée en 1961, le Dr Shirley Angrist a comparé deux groupes d'anciennes patientes psychiatriques, les unes ayant dû retourner à l'hôpital, et les autres pas. Elle a découvert qu'une des différences importantes provenait du fait que les premières avaient refusé de fonctionner au plan domestique, c'est-à-dire en termes de ménage, cuisine, magasinage et soin des enfants. (4) Au début de son livre, sur Les femmes et la folie, Phyllis Chesler donne d'autres exemples de femmes (dont l'épouse de l'écrivain américain Scott Fitzerald) qui ont été internées à la demande de leur mari pour des raisons semblables: refus de relations sexuelles, refus du rôle de ménagère, désir de travailler à l'extérieur, de prendre leur place publiquement.(45) Assez curieusement, ce sont là également les principaux motifs invoqués par les maris qui battent leur femme ! (46)

Bref, ce que ces études tendent à démontrer, c'est que la famille cherche à maintenir les femmes dans leur rôle traditionnel, et lorsqu'elles tentent d'en sortir, l'arsenal de la répression psychiatrique - diagnostic de folie, psychothérapie, médicaments, internement, électrochocs - s'applique soigneusement à les remettre en fonction.

---

(44) Angrist, Shirley, Simon, Dinitz, Mark, Lefton & Benjamin Pasamanick, "Rehospitalisation of Female mental patients", Archives of American Psychiatry, vol. 4, 1961.

(45) Phullis, Chesler, op. cit., p. 5-17.

(46) "Les normes sournoises de la violence cachée", (Entretien avec Stella Guy), Le Devoir, 18 octobre 1980.

EXERCICE: Quelle famille ?

Lorsque l'on considère tous les faits énoncés plus haut, et qu'on en fait l'analyse, il faut bien commencer à reconnaître que la famille n'est pas un lieu si extraordinaire de croissance et d'épanouissement !

Une façon de se sensibiliser plus profondément aux normes que la famille impose à chacun de ses membres, c'est d'examiner comment elle réagit lorsqu'elle se voit confrontée à des modèles différents de ce qu'elle propose elle-même. L'exercice suivant vise donc à illustrer, sous forme de jeu théâtral, la répression que la famille exerce sur l'individu.

Théâtre Forum

Souvent, il vous arrive de vivre des situations insatisfaisantes ou désagréables. Après coup, dans votre tête, un scénario s'échaffaude pour transformer cette situation passée. Vous sentez que vous auriez pu réagir différemment et que vous auriez peut-être pu rendre la situation plus satisfaisante. Mais, comme la réalité ne se rejoue pas, vous ne pouvez pas revivre ces situations pour les transformer d'une façon positive.

Le théâtre forum est une formule de théâtre-participation qui repose justement sur l'idée de rejouer la réalité d'une façon différente. Il permet ainsi aux spectateurs de vivre une situation, d'y réagir et même d'expérimenter plusieurs possibilités de réactions afin de la transformer. Les situations présentées peuvent être insatisfaisantes pour le participant; c'est alors à lui de s'impliquer comme acteur pour transformer le scénario selon sa vision propre. Le fait d'appliquer ensuite ce scénario permet de vérifier si l'hypothèse de solution peut-être valable et satisfaisante. Le théâtre forum devient

ainsi une façon de mener une discussion sur un thème d'une manière originale et dynamique. On ne peut plus proposer une solution d'une façon théorique ou abstraite. Il faut prendre le rôle et le jouer vis-à-vis d'autres personnages qui vous donnent la réplique. Leurs réactions permettent d'envisager des limites à votre solution. Vous réagissez à votre tour... et le théâtre continue.

Déroulement

L'animateur demande à 5 participants de jouer une mise en situation de leur choix parmi celles qui sont proposées plus bas. Dans chaque cas, l'un d'eux doit exposer un problème qu'il vit ou une décision importante qu'il doit prendre, à quelques membres de sa famille: son père, sa mère, son frère, le mari de sa soeur. Ces personnages vont réagir à son intervention. Les participants qui remplissent ces rôles devraient en principe essayer de traduire la façon dont ils pensent que réagiraient dans cette même situation leur propre père, mère, frère ou beau-frère...

La mise en scène de cette situation ne doit pas dépasser 5 minutes. Les comédiens reprennent ensuite la scène, mais cette fois, les spectateurs peuvent intervenir et arrêter l'action dès qu'ils le désirent en criant: "stop". A ce moment, la personne qui a arrêté l'action doit remplacer l'un des comédiens à son choix et jouer le rôle d'une façon qui, à son avis, dénouerait la situation ou la rendrait plus satisfaisante. Les autres participants peuvent intervenir à leur tour en prenant un rôle chaque fois qu'ils pensent avoir une meilleur suggestion par rapport au problème vécu sous leurs yeux. Les autres comédiens doivent continuer de donner la réplique en esssayant de rester fidèles à leurs personnages.

UNE RÈGLE FONDAMENTALE, c'est qu'il n'est pas possible de résoudre la situation en prenant la place d'une personnage oppresseur pour le rendre moins oppressif et plus conciliant. En effet, dans la "vraie vie", si on a un père sévère, on ne peut le changer pour un autre plus doux. Tout ce que l'on peut faire, c'est d'essayer par des interventions et une communication différentes de changer la relation qu'on a avec lui. Si on veut faire du théâtre forum un moyen pour chercher des solutions réalistes et non des solutions qui seraient irréalisables ou illusoires, il est important de respecter fidèlement cette consigne.

Les situations

1. Vous vivez une relation de couple depuis 5 ans et vous avez 3 enfants. Vous annoncez à votre famille que vous allez vous séparer et vous répartir la garde des enfants. Votre mère a peur de ne plus revoir ses petits-enfants. Votre père prétend que vous n'auriez jamais dû accepter qu'ils portent le nom de leur mère. Votre frère dit que, de toutes façons, il n'a jamais aimé votre "blonde". Votre beau-frère vous dit de ne pas payer de pension alimentaire...

2. Votre conjointe, qui était à la maison depuis trois ans, a décidé de retourner travailler et vient de trouver un bon emploi. Comme vous avez deux jeunes enfants et que vous travaillez vous-même depuis près de 10 ans, vous avez décidé de quitter votre travail et de rester à la maison, au moins une année entière et même plus si la carrière de votre conjointe devait s'avérer intéressante.

Selon votre père, vous n'avez pas à sacrifier votre propre carrière pour une "féministe" qui n'est pas contente de son sort. Votre mère soutient que vous n'avez pas à cesser de travailler, car elle peut "facilement" garder les enfants elle-même. Votre frère vous ridiculise en vous traitant déjà de "bonne à tout faire". Quand à votre beau-frère, il croit que vous êtes tombé sur la tête. Sa femme, affirme-til, reste à la maison avec les enfants, et s'en trouve "fort heureuse". Il ne voit pas pourquoi la vôtre devrait être différente...

3. Votre "blonde" est enceinte et, bien que vous envisagiez une relation encore longue, ni vous ni elle ne désirez d'enfants. Après en avoir beaucoup parlé, vous n'avez plus d'hésitations: elle va se faire avorter et vous allez subir une vasectomie. Vous en êtes quand même bouleversé et vous en parlez à une soirée chez vos parents. Votre mère est surtout désolée de ne pas avoir de petits-enfants de vous. Votre père prend comme un affront personnel l'idée de vous faire stériliser. C'est comme si vous lui enleviez sa propre progéniture. Votre frère réagit vivement à cette opération qu'il envisage ni plus ni moins comme une castration. Il pense que c'est la femme qui doit assumer la contracepti n. Votre beau-frère ne peut accepter, lui, la décision de l'avortement: "Ca devrait être défendu, quand on pense qu'il y a tellement de femmes qui en voudraient et qui ne peuvent en avoir" ! ...

4. Vous êtes en amour avec une femme qui a un enfant et vous vivez avec eux depuis deux ans déjà. Bien que cet enfant voit toujours son père, vous vous êtes épris de lui et vous vivez une véritable relation de paternité.

Cette relation vous comble par rapport aux enfants et comme, de toute façon, vous avez déjà plus de 35 ans, vous avez envisagé une vasectomie. Vous en parlez à vos parents. Votre père vous "rappelle" que cet enfant ne sera jamais "vraiment" le vôtre, du moins qu'il ne pourra jamais le considérer comme tel lui-même. Votre mère, elle, se dit prête à "faire la grand-maman" à condition bien sûr que vous l'ameniez plus souvent à la maison. Votre frère pense que vous devriez reporter l'idée de la stérilisation dans le cas où vous vous sépariez et que vous ne revoyiez plus l'enfant. Votre beau-frère est surtout préoccupé de vos "droits" sur l'enfant par rapport à ceux du "vrai" père. Il vous demande par exemple si vous ne pourriez pas lui donner votre nom...

2. Depuis quelques années, vous avez décidé d'assumer votre homosexualité et, depuis trois ans, vous êtes en amour avec un autre homme. Vous avez même décidé de vivre ensemble et d'adopter un enfant. Vous en êtes si heureux que vous l'annoncez à vos parents. C'est la douche froide ! Votre père en est indigné; il dit que c'est contre-nature, qu'il ne veut plus vous revoir. Votre mère croit que vous avez droit à votre bonheur, mais que ce n'est peut-être pas bon pour le développement de l'enfant, que ça peut lui donner des "tendances", qu'il lui faut une mère... Votre frère joue au spécialiste: il dit que les statistiques montrent que ça fait "quand même" des couples stables et qu'on a prouvé que les couples d'homosexuels, "s'encroûtent" autant que les autres... Quant à votre beau-frère, il se moque littéralement de vous: il vous suggère de vous faire opérer pour faire vous-même vos enfants ...

Chaque situation capte en fait un aspect particulier de la famille: indissolubilité du couple, maintien de la femme à la maison, reproduction, propriété des enfants, hétérosexualité... L'interaction entre les personnages devrait viser à dégager les modèles et les normes qui existent à propos de la famille, faire ainsi ressortir comment les individus sont aliénés et, à la rigueur, montrer comment ils sont souvent sacrifiés à ces normes.

Les situations sont construites de façon à mettre en scène des personnages surtout masculins. Chacune d'entre elles évoquent cependant, d'une façon très nette, la place dévolue aux femmes dans la société et comment la famille est déterminante dans l'attribution de cette place. Il est donc important de le faire ressortir dans chaque mise en scène.

G) LA FAMILLE, LIEU D'EXPLOITATION ÉCONOMIQUE

Un autre aspect essentiel de l'institution familiale et qui est toujours sous-estimé au détriment des femmes, c'est la famille comme lieu de travail. En effet, qui dit famille, dit enfant, et qui dit enfant, dit travail ménager, c'est-à-dire presque systématiquement "femme-au-foyer-avec-charge-quotidienne-de-travail-domestique-non-rémunéré". Les études gouvernementales et les statistiques définissent d'ailleurs essentiellement le travail au foyer en fonction de la famille: "C'est l'ensemble des activités utiles accomplies au foyer en vue de produire les biens et services qui permettent à la famille de fonctionner en tant que famille" (47). Ces études reconnaissent également que "les principaux facteurs qui font varier le temps utilisé pour le travail ménager sont, par ordre d'importance, le nombre d'enfants dans la famille et l'âge du plus jeune enfant..." (48).

---

(47) Proulx, Monique, Cinq millions de femmes: une étude de la femme canadienne au foyer, Ottawa, Conseil consultatif canadien de la situation de la femme, juin 1978, p. 22.

(48) Ibid., p. 24.

Or, les femmes restent encore pratiquement les seules à assumer les tâches domestiques. En effet, une analyse menée en 1975 à partir de plusieurs études réalisées dans divers pays et à des périodes différentes révèle que "la division du travail ménager demeure traditionnelle, c'est-à-dire que c'est encore l' épouse qui accomplit la plupart des principales tâches domestiques, pendant que le mari donnera occasionnellement un coup de main au ménage et aux achats." (49). On y apprend également que "le mari n'augmente pas sensiblement sa contribution au travail ménager lorsque l'épouse travaille à l'extérieur".(50 On aurait pu croire que l'avènement de l'électroménager avait soulagé les femmes du fardeau des tâches domestiques. Une étude menée pour le compte de l'UNESCO à partir de données provenant de divers pays démontre cependant que "l'introduction d'équipement mécanisé dans les foyers ne réduit pas sensiblement le nombre d'heures de travail ménager". (51) Sur une moyenne quotidienne de huit heures (52), la réduction ne serait que de l'ordre de 10 à 15 minutes. Ce qui explique ce paradoxe, c'est que l'introduction de la technologie a surtout eu pour effet d'augmenter les exigences de qualité et de quantité des services ménagers, ainsi que des standards de vie. Le progrès technologique a donc surtout servi à faire rouler l'économie et à assurer aux maris un meilleur confort domestique, sans nécessairement pour autant réduire substantiellement la charge de travail de la ménagère ! Comme à l'usine, lorsqu'une nouvelle machinerie est introduite, c'est habituellement surtout pour augmenter la productivité et rarement pour améliorer d'abord les conditions de santé et de travail des ouvriers !

---

(49) Ibid., p. 26.

(50) Ibid., p. 35.

(51) Ibid., p. 25.

(52) Il est à remarquer que ne sont comptabilisées ici que les tâches comme la préparation des repas, le nettoyage, l'entretien des vêtements, les réparations et l'entretien de la maison, les achats et l'administration du foyer, les soins physiques et l'éducation des enfants. Bien sûr, on ne tient pas compte de toute l'attention affective apportée au mari et aux enfants, ni même du simple fait de garder quotidiennement les enfants tout en vaquant aux autres tâches, ce qui augmenterait considérablement le nombre d'heures !

Le temps alloué au travail domestique a donc peu changé non plus que l'attribution quasi exclusive de ces tâches aux femmes. Or, il faut commencer à évaluer et à comptabiliser tout le profit qui est tiré de ce travail et qui leur échappe presque totalement, pour mesurer à quel point la société est en partie fondée sur l'exploitation économique des femmes et que cette exploitation se fait surtout par le biais de la famille. Selon les études de Statistique Canada, "la valeur du travail au foyer pour l'ensemble des familles canadiennes représente entre 35 et 40% du produit national brut (P.N.B.)". (53) Pour l'année 1971, cela correspondait à des sommes variant entre 32 et 38 milliards, soit une valeur annuelle moyenne d'environ 6 000,00 $ par famille. Réévaluées en tenant compte de l'indice des prix à la consommation, ces sommes correspondaient en 1977 à une valeur annuelle moyenne par famille de 9 742,64 $. (54) Ces évaluations ont été établies à partir du coût qu'il faudrait débourser si l'on devait engager quelqu'un de l'extérieur pour remplir les tâches domestiques. Il est à remarquer toutefois que ces évaluations restent relativement conservatrices, dans la mesure où ne sont comptabilisées que les tâches pour lesquelles on peut trouver des correspondances sur le marché du travail. Il est bien sûr par exemple que toute l'attention accordée aux enfants et toute la responsabilité qui incombe aux parents - et le plus souvent à la mère - ne sont nulle part prises en considération dans ses évaluations !

Or, que retirent les femmes de ces services ? En réalité, bien peu de choses: pas de salaire, pas d'avantages sociaux, pas de sécurité sociale, pas de fonds de retraite, tout cela pour une reconnaissance sociale surtout symbolique, qui s'avère en fait plus souvent culpabilisatrice que gratifiante.

---

(53) Ibid., p. 45.

(54) Ibid., p. 52.

D'ailleurs, pour mesurer à quel point ce soi-disant prestige "d'épouse et de mère" est superficiel et symbolique, qu'il suffise de se rappeler qu'il y a moins de vingt ans (jusqu'en 1964), les femmes mariées ne pouvaient signer aucun chèque ni faire aucune transaction financière sans la signature de leur mari. Sans son autorisation écrite, elles ne pouvaient non plus subir aucune opération chirurgicale, même si leur vie en dépendait. Qu'il suffise également de considérer le peu de crédibilité qu'ont les femmes dans les procès de viol, le recours pratiquement nul en cas de violence physique de la part du conjoint et la difficulté toujours considérable d'assurer la perception des pensions alimentaires en dépit de difficultés économiques souvent criantes.

En somme, de leur investissement à la maison, elles retirent surtout une profonde dépendance économique dont il leur sera de plus en plus difficile de se défaire, à mesure que les années passeront. Pour cette "carrière au foyer", elles ont en effet le plus souvent dû renoncer à leurs études et au marché du travail. Elles n'ont donc pas pu, comme les hommes, accumuler la formation, l'expérience, l'ancienneté, bref toutes les garanties qui assurent l'accès au travail et à un travail de mieux en mieux rémunéré. Et si elles retournent sur le marché du travail, après dix ou quinze ans de "réclusion", elles traînent toujours ce même handicap au plan de la formation et de l'expérience. Ce qui fait que, le plus souvent, elles seront récupérées et confinées dans des tâches sociales de services qui constituent de véritables ghettos d'emplois, rappelant essentiellement la structure de la famille et du travail domestique: femme de ménage, concierge, secrétaire, infirmière, monitrice de garderie, enseignante au primaire...

Or, si ce ne sont les femmes elles-mêmes, qui donc tire profit de leur travail à la maison ? L'Etat, d'une part, parce que les femmes reproduisent à rabais de nouveaux citoyens qu'elles élèvent et éduquent jusqu'à leur entrée à l'école et même longtemps après. Les employeurs ensuite, puisque non seulement les femmes assurent le renouvellement de leur main-d'oeuvre, mais aussi l'entretien de leurs travailleurs (préparation des repas, ménage et entretien de la maison, réparation des vêtements, équilibre affectif...) Enfin, bien sûr, chaque homme, fils ou conjoint, tire enfin lui-même son profit et son confort personnels du travail ménager.

En ce sens, par le biais de la famille, par la répartition des rôles et des tâches qu'elle prescrit, nous cautionnons tous cette exploitation économique des femmes.

EXERCICE: Grève au foyer...

Vous êtes en l'an 1999. Les réflexions et les analyses du mouvement des femmes ont gagné du terrain, et la majorité des femmes sont conscientes de l'exploitation dont elles sont quotidiennement l'objet. En particulier, elles ont décidé de refuser le travail non rémunéré auquel la vie de famille tente systématiquement de les contraindre. La société est en crise ! Les gouvernements discutent, cherchent des issues. Vous faites partie de l'un de ces groupes, où l'on trouve exprimées, entre autres, les opinions suivantes:

- Un des membres suggère que l'on rétribue la femme au foyer. Il considère en outre qu'il s'agit d'une dépense publique qui devrait être assumée par l'Etat, puisqu'il tire parti des services ainsi rendus.

- Un autre est d'accord avec cette idée d'un salaire, mais pense que ce sont les employeurs et les compagnies privées qui devraient surtout en assumer la charge, étant donné qu'ils en tirent eux-mêmes profit pour le bon fonctionnement, le maintien et le remplacement de leur main-d'oeuvre.

- Un autre se demande plutôt si cette rémunération ne devrait pas venir du conjoint lui-même, qui se trouve le plus directement intéressé par les tâches qui sont accomplies chez lui et pour lui. Il pense même à une réglementation obligeant chaque conjoint à verser la moitié de son salaire, et à souscrire à des avantages sociaux égaux pour sa partenaire.

- Ces suggestions font bondir un autre participant. Selon lui, ces mesures ne feront au contraire qu'accentuer l'exploitation. Elles donneront à l'Etat, à l'employeur ou au mari un moyen additionnel de contrôle et de pression sur le travail des femmes. Celles-ci se retrouveront très rapidement soumises à la loi de la productivité et auront alors peu de moyens ou de recours pour se protéger contre la surexploitation. En outre, ces mesures constituent nécessairement une incitation très vive pour maintenir les femmes au foyer, en élargissant le fossé par rapport au travail à l'extérieur. De toute façon, les sommes requises, seraient tellement élevées, qu'on ne pourrait envisager qu'une rémunération nettement inférieure à la valeur réelle des services rendus. Bref, une rétribution factice pour une exploitation toujours réelle.

- Un autre propose que le travail domestique soit partagé d'une façon stricte et égalitaire entre les conjoints. Il pense qu'il faudrait même pour cela inscrire le partage des tâches dans les lois, de telle sorte que des recours soient désormais possibles et efficaces contre ceux qui s'en défilent. Bien sûr, cela compliquerait un peu le Code civil, obligeant à prévoir les situations particulières vécues par les conjoints de fait, par les familles monoparentales, par les familles reconstituées... Il faudrait également que les enfants y soient entraînés à l'école, et peut-être alors faire de l'apprentissage de ces tâches une matière importante du programme...

- Un autre abonde dans ce sens, mais cherche plutôt du côté d'une intégration active des femmes au marché du travail. Il se demande quelles mesures pourraient favoriser cette intégration: multiplier les plans d'actions positives pour compenser le retard et les désavantages dus à une absence prolongée du marché du travail; instaurer un réseau de garderies universel et gratuit: assurer des congés de maternité payés...

Afin de mieux intégrer chaque rôle, il peut être utile de se demander ce qu'il y aurait de changé pour chaque situation. Certainement notre salaire en serait affecté, et aussi nos taxes et nos impôts; nous serions soumis à de nouvelles lois... Mais surtout c'est toute la structure de la famille qui ne pourrait plus être la même. De nouveaux rapports apparaîtraient: avec nos conjointes, avec nos enfants, au travail, et forcément aussi avec les autres hommes !

CONCLUSION

Bref, au coeur d'une société toujours plus violente et chaotique, d'une société où les rapports apparaissent de plus en plus difficiles et surtout les rapports entre les sexes, la famille est loin d'être cette oasis que l'on prétend. Ce qui ressort de l'analyse présentée dans ce module, c'est en fait que la famille comme institution est essentiellement au service des hommes et cela au détriment des femmes. Elle constitue le lieu premier où se construit l'inégalité entre les sexes, et c'est à partir de cette inégalité que la famille se développe. En ce sens, lorsque l'on parle de la famille comme cellule de base de la société, on devrait préciser qu'il s'agit nécessairement d'une société patriarcale, c'est-à-dire d'une organisation sociale qui assure politiquement, économiquement et juridiquement aux hommes le contrôle et la domination sur les femmes: sur leur corps, sur leur sexualité, sur leur santé physique et mentale, sur leur production économique et sur leur reproduction...

Si l'on veut changer quelque chose de significatif dans ce rapport d'inégalité, la famille est donc un lieu privilégié d'intervention, et il faut trouver des moyens de la transformer. Or c'est loin d'être facile entre autre parce que nous faisons tous partie d'une famille et que cette transformation aurait des retombées sur nos relations les plus intimes. Cela affecterait également notre identité, par la façon dont nous nous définissons vis-à-vis de nos parents, de notre conjointe et de nos enfants. Nous sommes donc tous très réticents à changer ces relations, même lorsqu'elles sont insatisfaisantes. Or le module a justement cherché à mettre à jour qu'elles sont le plus souvent insatisfaisantes. C'est en raison des privilèges de pouvoir que nous retirons de la famille que nous tolérons ces insatisfactions, et c'est parce que les femmes y sont en situation d'oppression et non de privilèges qu'elles ont été les <u>premières</u> à remettre en question et à faire éclater la structure de la famille. Si nous souhaitons avec elles des rapports vraiment égalitaires, nous n'avons plus tellement le choix d'emboîter le pas dans cette remise en question.

<u>EXERCICE: Par où commencer ?</u>

Il faut surtout commencer... par commencer ! Cela veut dire qu'il y a tous les jours dans la vie de famille des situations intolérables du point de vue des relations hommes-femmes. Mais nous ne les voyons plus comme intolérables parce que leur répétition quotidienne nous les fait voir comme "naturelles". Il faut donc nous "refaire une sensibilité" à cet égard en nous habituant à réagir systématiquement.

L'exercice suivant vise justement à évoquer quelques-unes de ces situations familières et à imaginer alors des modes différents de réactions. Vous devez donc trouver à même votre "vie de famille" au moins un exemple (réel) de situation d'inégalité et d'aliénation. Vous devez ensuite formuler ce que vous auriez pu dire ou faire pour réduire ou enrayer cette inégalité. Voici quelques exemples:

- Vous êtes en visite chez votre frère. Après le repas, votre belle-soeur dessert la table pendant que votre frère vous offre un digestif. Vous lui proposez plutôt de vous joindre aux femmes ou, mieux, de prendre carrément la relève puisqu'elles l'ont pratiquement toujours fait seules. C'est une belle occasion de parler avec lui de son attitude vis-à-vis du partage des tâches.

- Votre soeur vient d'avoir un garçon et votre beau-frère veut qu'il porte uniquement son nom. Vous supportez votre soeur dans ses revendications et vous décidez également d'expliquer à votre beau-frère les enjeux de pouvoir qu'il y a là-dedans, pourquoi, comme hommes, vous pensez que c'est important de changer cette tradition et pourquoi il devrait se départir de cette attitude...

- La femme de l'un de vos amis veut aller travailler. Lui s'y oppose. Vous intervenez...

Vous avez d'ailleurs dû reconnaître dans les situations présentées plus haut pour le théâtre-forum d'autres exemples familiers ou les réactions du frère ou du beau-frère auraient pu être plus positives et plus intéressantes...

Ce à quoi il faut songer également, c'est aux modèles d'interactions que l'on donne aux enfants et, en particulier, nous à nos fils. Leur communiquer quotidiennement ce sens des rapports égalitaires, c'est certainement un moyen efficace de transformer à long terme la famille et la société toute entière.

SYNTHÈSE

1. Si vous deviez résumer ce soir à quelqu'un ce que vous avez retenu de ce module comment le formuleriez-vous?

2. Formulez au moins une façon concrète de traduire dans vos attitudes, dans vos comportements ou dans des actions collectives, les réflexions que suscite en vous ce module:

PROGRAMME
VIVRE AU MASCULIN

MODULE - SYNTHÈSE

Conception: Michel Aubé
Donald Millaire

MODULE - SYNTHÈSE

Exercice : Portrait-synthèse.

Exercice : Avons-nous vraiment changé ?

Exercice : Notre croissance: une tâche collective.

REMERCIEMENTS

Les concepteurs tiennent à remercier les personnes suivantes pour leurs analyses et commentaires sur le contenu du cours: Louise Desmarais, Margot Dézilets, Jacques Doyon, Lucie Girard, France Gravel, Luc Grégoire, Claude Lacasse, Jocelyne Lapointe, Thérèse Leclerc, Andrée Matteau, André Michaud et Jules Sauvé.

Merci également aux participants de l'expérimentation du programme pour le partage de leur vécu et pour les suggestions qu'ils ont apportées pour la révision de la version préliminaire du cours.

Finalement, des remerciements particuliers doivent être adressés à Maurice Emond, conseiller pédagogique du Service de l'Education des adultes de la Commission scolaire des Mille-Îles, à Nicole Verret-Roy et à Jean-Marc Baril, de la Direction générale de l'Education des adultes du ministère de l'Education du Québec, pour leur encouragement et leur support tout au long de la réalisation de ce document.

Ce programme a été réalisé avec l'aide financière de la Direction générale de l'Education des adultes du ministère de l'Education du Québec.

Ce cours a cherché à faire l'analyse du vécu des hommes à travers une diversité de thèmes en essayant chaque fois d'y identifier quelques-unes des composantes de l'aliénation masculine. Il formulait au départ l'hypothèse que cette aliénation découlait d'une organisation sociale fondée sur l'inégalité et sur l'oppression des femmes. Chaque module tentait alors de démonter quelques-uns des rouages par lesquels la société fabrique systématiquement les hommes d'une certaine façon, afin de maintenir ces rapports inégaux entre les sexes. Mais, en même temps, le cours a cherché à faire ressortir la responsabilité de chaque homme dans ce conditionnement, puisque nous souscrivons à ces rapports inégaux justement dans la mesure où nous en tirons, individuellement et collectivement comme hommes, des avantages très nets. Dans une telle perspective, quel espoir de changement peut provenir des hommes puisque cela correspondrait en définitive pour eux à renoncer à leurs privilèges ?

C'est justement-là qu'intervient l'analyse de la condition masculine comme source d'aliénation. En effet, aucun des avantages que nous détenons comme hommes ne sont gratuits, et il est temps de comptabiliser le prix qui est payé pour chacun d'eux. Or ces privilèges, nous les payons au prix fort, aussi bien individuellement que socialement. On commence seulement à se rendre compte que cette façon de vivre, masculine et patriarcale, est inscrite dans toutes les institutions sociales et qu'elle est à l'origine de problèmes sociaux fondamentaux comme la compétition et l'escalade de la violence, l'incapacité à exprimer ses émotions et la déshumanisation croissante des rapports sociaux, une course angoissée vers le pouvoir que se traduit, au plan politique, par une multiplication des conflits et une augmentation de la militarisation à un niveau encore jamais vu dans l'histoire... Aveuglés par ces avantages et le pouvoir que nous en tirons, c'est également nous-mêmes que nous appauvrissons et que nous détruisons: dans notre corps, dans notre sexualité, dans nos rapports amoureux, dans notre relation avec les enfants, dans notre rapport avec les autres hommes, dans notre travail... Bref, dans tous nos rapports sociaux. S'il y a espoir de changement, c'est donc dans une prise de conscience profonde et collective de ces aliénations et dans une désaliénation qui ne pourra s'amorcer qu'à travers la construction de rapports nouveaux et plus égalitaires entre les sexes.

Le module synthèse vise à faire le point sur la démarche de changement initiée dans le cours. Comment s'est faite cette prise de conscience de l'aliénation masculine ? A-t-elle été intégrée à nos pratiques quotidiennes ? Y a-t-il des changements profonds qui se sont produits et, si oui, de quelle nature ? Quelles conditions collectives peuvent être concrètement mises en place afin de faciliter d'autres changements dans le même sens ?

EXERCICE: Portrait-synthèse.

Si les exercices de mises en situation et les analyses présentées dans ce cours ont su vous rejoindre et ont trouvé résonance en vous, alors il est important, afin de poursuivre votre démarche, de vous en approprier clairement les fondements.

Ce premier exercice vous invite donc à dresser un portrait-synthèse du contenu du cours, module par module. A l'aide du tableau qui vous est fourni, essayez de formuler pour vous-même, dans un premier temps, ce que vous avez compris et retenu de la problématique du cours pour chacun des thèmes abordés. En deux ou trois phrases, décrivez dans les rectangles correspondant à chacun des modules:

1. En quoi consiste selon vous l'aliénation des hommes relativement à ce thème.

2. En quoi voyez-vous que cette aliénation peut être reliée au rapport d'inégalité entre hommes et femmes.

Voici à titre d'exemple la forme que pourrait prendre un tel résumé:

1. L'aliénation des hommes dans la paternité consiste, entre autres, dans leur difficulté à être attentifs aux besoins quotidiens des enfants et à entrer profondément en relation avec eux, sur une base émotive.

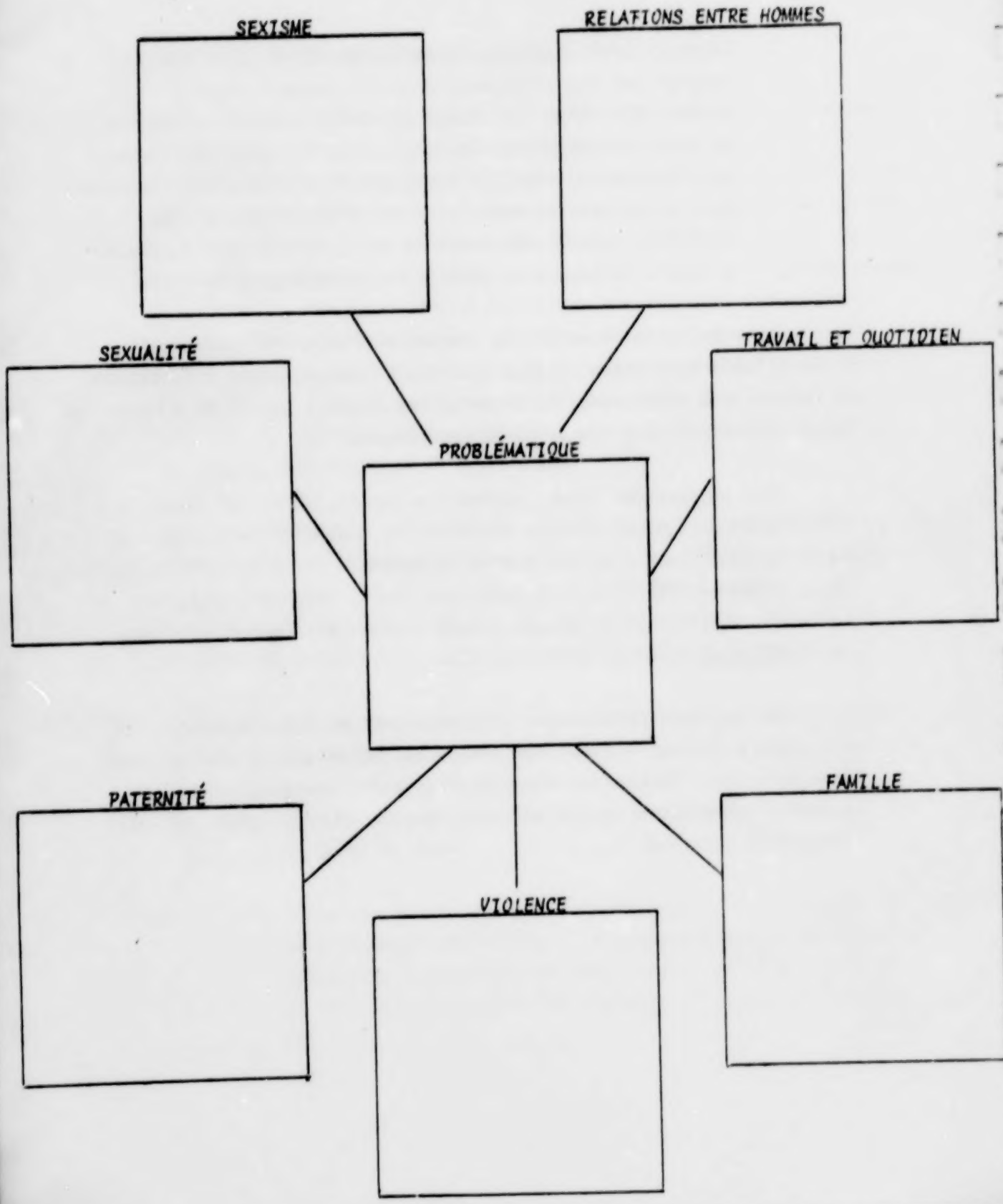
2. Cette aliénation découle de plusieurs façons du type de rapport que nous maintenons avec les femmes: refus d'un partage égalitaire des tâches domestiques, moins valorisées et moins prestigieuses; investissement de toutes nos énergies dans le travail extérieur parce que le pouvoir et les avantages sociaux que nous en retirons sont tellement plus grands; inhibition dans l'expression de nos émotions, dans la crainte de nous y montrer plus faibles et d'y perdre le contrôle...

Ce résumé n'épuise pas bien sûr la complexicité du thème "paternité". Ainsi un autre participant aurait tout aussi bien pu mettre l'accent sur le rapport avec notre père, alors qu'un autre aurait plutôt fait ressortir notre irresponsabilité vis-a-vis la contraception...

Dans un deuxième temps, reprenez en groupe, thème par thème, les formulations de chacun. Celles-ci sont alors discutées brièvement, et celles qui reçoivent l'assentiment de la majorité sont inscrites au tableau, les formulations allant dans le même sens étant, bien sûr, regroupées en une seule. Cette mise en commun permettra ainsi de dresser une description plus collective de l'aliénation masculine.

Il peut être intéressant, à ce moment-ci de faire ressortir, en les joignant par des flèches, les thèmes qui entretiennent des relations étroites. Ainsi le fait de travailler sur votre sexualité peut-il rejaillir sur d'autres thèmes et avoir, par exemple, un effet sur votre relation de paternité ?...

TABLEAU - SYNTHÈSE



EXERCICE: Avons-nous vraiment changé ?

Si chaque module a cherché à expliciter comment se maintient l'inégalité entre les sexes et comment la condition masculine s'en trouve spécifiquement affectée, c'est dans l'espoir qu'une telle prise de conscience contribue à introduire des changements significatifs dans cet état de fait. Chacun des thèmes était d'ailleurs structuré de façon à interroger d'abord votre propre vécu, par le moyen d'un questionnaire, à confronter ensuite ce vécu à la réalité des rapports hommes-femmes par la présentation de données concrètes, de dossiers ou de textes d'analyse. Les exercices de mise en situation visaient à faire émerger les attitudes souvent inconscientes par lesquelles le sexisme s'installe dans chaque individu, et à explorer en outre, à l'occasion, des schémas de comportement nouveaux et égalitaires.

Au terme de cette démarche, il convient donc d'essayer de mesurer pour vous-même si cette réflexion s'est traduite par des changements appréciables dans votre vie. L'un des outils principaux à toute transformation est d'ailleurs de pouvoir nommer le plus clairement possible le changement. C'est le sens de l'exercice suivant:

1. Dans un premier temps, chaque participant tente de formuler devant les autres LE changement concret le plus significatif qui s'est produit dans ses attitudes ou son comportement, en rapport avec la problématique de l'aliénation masculine, depuis le début du cours.

2. Chacun essaie de préciser ensuite ce qui a surtout provoqué ce changement particulier: tel texte, telle mise en situation, tel dossier, peut-être une idée surgie lors d'une discussion ou même un échange qui s'en est suivi à la maison ou dans son milieu...?

3. A votre avis, en quoi ce changement est-il pour le mieux ? Concrètement, qu'est ce que vous y avez gagné dans votre vie ?

4. Y a-t-il des conditions que vous avez mises en place ou que vous pourriez contribuer à mettre en place pour que ce changement soit durable ? Des exemples pourraient être:

   . Avoir bloqué chaque semaine des périodes de temps que vous passez spécifiquement avec vos enfants.

   . Essayer de ne plus laisser passer de commentaires misogynes ou sexistes dans votre milieu de travail...

   . Avoir mis sur pied un groupe d'hommes pour continuer d'alimenter votre réflexion sur la condition masculine...

Le groupe pourrait finalement s'interroger sur la possibilité de récupération de tels changements. Ainsi ce qui est gagné risque-t-il de constituer pour les hommes de nouveaux privilèges, accentuant encore plus l'inégalité par rapport aux femmes. A titre d'exmple, le crédit - de "nouvel homme" ou de "nouveau père" - que nous recevons lorsque nous commençons à partager réellement les tâches domestiques ou à nous occuper des enfants, est tout à fait démesuré puisque les femmes n'ont jamais reçu une telle gratification alors qu'elles se sont pourtant toujours acquitté assidûment de ces tâches. Or nous y gagnons là encore en pouvoir et certains hommes en tirent même de nouvelles stratégies de séduction...!

EXERCICE: Notre croissance: une tâche collective.

Tout au long de ce cours, la condition masculine a été abordée non pas comme un phénomène uniquement individuel mais, aussi, comme un phénomène social. C'est justement pour faire ressortir notre commune aliénation, que le partage du vécu était si essentiel. En effet, les causes de l'aliénation masculine sont d'abord collectives; elles sont inscrites dans toutes les institutions et les structures de la société.

Pour qu'un changement véritable se produise dans les attitudes et le vécu des hommes, il faudra donc aussi que ces structures et ces institutions changent en profondeur. Bien que notre démarche doive partir de nous et s'enraciner d'abord dans notre vécu quotidien, elle doit, pour "survivre", se traduire aussi dans des actions collectives. Des thèmes comme le sexisme ou la violence ont fait ressortir l'importance pour les hommes, de souscrire à certaines interventions à caractère social. En effet, dans les dernières années, plusieurs événements déterminants pour l'état des rapports hommes-femmes ont donné lieu à des consultations publiques:

- la révision du Code civil;
- les amendements apportés au Code criminel en matière de viol et de délits sexuels;
- la nouvelle législation sur le cinéma et la présentation de films pornographiques sur les réseaux de télévision payante;
- le débat sur l'éducation sexuelle...

Mais nous sommes, comme hommes, peu enclins à nous impliquer dans de tels débats, à signer des pétitions, à faire connaître nos positions... Le fait est que le statu quo nous sert largement. Et même si nous nous laissons persuader de l'importance d'une transformation des institutions dans ce sens, notre appui reste discret et nous n'osons pas facilement affronter nous-mêmes l'opinion dominante des autres hommes. C'est pourtant là une condition importante pour consolider et pousser plus loin la démarche de croissance que nous avons entreprise.

La signature de pétitions ne constitue cependant qu'une exemple d'implication, et bien d'autres actions sont possibles au plan collectif: par l'intermédiaire de l'école, dans votre milieu de travail, sur une base de quartier, dans vos groupes de rencontres, à travers vos activités sociales... Les thèmes sont également variés: la compétition et la violence chez les garçons à l'école, dans les sports et dans les organismes de loisir; l'éducation sexuelle des garçons; la pornographie chez les dépanneurs de votre quartier; le sexisme et la misogynie dans votre milieu de travail...

L'idée de l'exercice suivant est justement d'inventorier quelques pistes d'interventions collectives.

1. Dans un premier temps, à domicile, formulez, pour chaque thème, au moins un geste ou une action qui pourrait être entrepris collectivement par les hommes pour réduire l'aliénation masculine et la situation d'inégalité entre les sexes.

2. Ensuite, en groupe, retenez, à partir des formulations de chacun, une action possible pour chacun des thèmes. Le caractère concret de l'action, ses possibilités de réalisation dans votre milieu et l'importance de l'impact qu'elle pourrait avoir sur les hommes devraient constituer les principaux critères de choix.